

# W-FENEEO

## MAGAZINE



# BAD RELIGION

UNCOMMONMENFROMMARS - ARABROT - GOJIRA  
THE GREY - FLEAU - HOLY FAKE NEWS  
BEBLY - GAËLLE BUSWEL - FOREST IN BLOOD  
FOREST POOKY - MUR - JORGE BERNSTEIN



0621

# EDITO

## Un travail d'équipe.

C'est une évidence mais la rédaction d'un mag comme celui du W-Fenec, c'est un travail d'équipe. Pour autant, sur certains numéros, la collaboration se limite à quelques menus coups de main sur les relectures et parfois des discussions sur les choix de couv'. On vit tous à plusieurs centaines de kilomètres les uns des autres, on a tous nos boulots, nos vies et donc on est assez loin de l'esprit de «rédaction» qui peut exister pour les organes de presse traditionnels.

Et puis il y a des numéros comme celui-ci où le travail d'équipe prend tout son sens. D'abord parce que l'équipe s'est agrandie avec l'arrivée de JC, infatigable et pas rassasié par ses contributions à d'autres médias alternatifs (notamment nos cousins de Nawak Posse qu'on embrasse). L'hyperactif a mis un coup de boost et c'est grâce à lui que le mag a pris du poids pour l'été (on emmerde les régimes). «Petit nouveau» chez nous, il est allé à la pêche aux infos à droite à gauche et en cherchant à l'intégrer au mieux, c'est toute l'équipe qui a resserré ses liens, prouvant que 1+1 peut être égal à 3.

Ce numéro est spécial également puisque, comme à quelques exceptionnelles occasions, on a vraiment bossé ensemble sur un gros dossier. Voire plus qu'ensemble car des contributeurs «étrangers» sont venus poser leur pierre à l'édifice (et même une putain de pierre, merci Olivier Portnoi !). Un travail d'équipe élargie et au final un beau cadeau pour tous les fans de Bad Religion (dont on fait partie) avec cette interview fleuve qui méandre entre 41 petites capsules qui présentent les 41 titres favoris de 41 acteurs du rock. Réunir (et mettre en page) ces textes a demandé pas mal de boulot

et sans l'émulation et les réseaux de chaque membre de l'équipe, cela aurait été très compliqué. Pas impossible mais très très compliqué. Et forcément moins bon (si tu n'as pas encore parcouru les premières pages du mag, tu verras qu'on a convié le gratin !). C'est un truc qui nous rend encore plus fier que si on l'avait fait seul. Le genre d'expérience qui marque une «carrière»... Si tant est qu'on puisse qualifier de «carrière» notre CV de chroniqueurs, si un jour on nous demande «ouais, mais t'as fait quoi d'intéressant en 30 ans d'actions webzinales ?», ce mag risque d'arriver assez vite dans les réponses parce que je peux t'assurer que dans les deux mois qui ont précédé sa parution, il n'y a pas eu une seule journée sans qu'on pense Bad Religion et si des fois «on coupe» un peu avec le W-Fenec, là, c'était juste impossible ! Telles des abeilles, infatigables travailleuses, on a ramené à la ruche le pollen pour fabriquer cette gelée royale.

Un travail d'équipe assez fat (Wreck ?) qui, pour un peu, éclipserait presque la nouvelle rubrique qu'on te propose. Elle s'appelle «HuGui-Gui les Bons Tuyaux» et si tu es trop jeune pour avoir suivi Starsky et Hutch, sache que dans cette série policière culte des années 70's, l'informateur de service a pour surnom «Huggy les Bons Tuyaux». Ici, on a Gui de Champi et Guillaume Circus qui s'échangent des bons plans en mode discussion. Un format différent des chroniques et forcément... un travail d'équipe.

C'est tellement enrichissant de partager le boulot qu'on t'encourage à partager le notre. Vas-y, fais tourner ce mag en bon 21st century digital boy que tu es !

■ Oli

# SOMMAIRE

**06 BAD RELIGION**

45 GOJIRA

**47 UNCOMMONMENFROMMARS**

60 SAXON

**63 JORGE BERNSTEIN**

70 JONAH MATRANGA

**72 BEBLY**

**77 FLEAU**

**85 THE GREY**

95 THE RUMJACKS

**97 FOREST POOKY**

107 WHEEL

**108 DERNIER LIVE**

**114 FOREST IN BLOOD**

120 KROKUS

**125 HOLY FAKE NEWS**

**133 ARABROT**

**145 GAELLE BUSWEL**

**153 INTERVI OU : MUR**

**158 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX**

**162 DANS L'OMBRE : CLEM**

**166 IL Y A 10 ANS**

**168 FAN ATTIC : NO FX**



**Ont participé à la rédaction de ce numéro :**  
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Mic, Julien,  
Guillaume Circus, JC, Olivier Portnoi  
**Maquette couverture et mag :** Oli  
**Toutes photos (sauf précisions) :** DR  
**Photo couverture :** Alice Baxley

## LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN AVRIL

Malgré le départ de l'aventure **Fear Factory** de Burton C. Bell, les Américains sortiront un nouvel album cette année. Un premier titre est attendu le 16 avril. Dino Cazares a teasé le riff de ce single sur son compte Twitter.

Sick Sad World Music a sorti une compilation, **Anti-Covid covers**, regroupant de nombreux artistes tels que Stinky, Clavicule, It It Anita et bien d'autres qui reprennent des titres d'autres groupes non moins célèbres comme Queens Of The Stone Age, Slipknot, RATM/Pantera ou encore d'autres plus douteux comme Alizée ou les Poetic Lovers. C'est sur BandCamp.

**KoRn** a bouclé l'écriture du successeur de The nothing.

**Ultra Vomit** a sorti sur le Tube une véritable pépite tirée de ses archives avec son tout premier concert. C'était donc le 27 avril 2001. Il était jusqu'ici uniquement dispo en bonus sur le DVD de L'Olympusaindepia.

**Nine Inch Nails** va travailler sur de nouveaux morceaux très prochainement.

## LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN MAI

Les **Red Hot Chili Peppers** ont cédé les droits de leur catalogue pour la bagatelle de 140 millions de dollars. The Offspring avaient fait de même pour 35 millions il y a quelques années.

Ni Iron Maiden ni Rage Against The Machine n'ont été intronisés au Rock n' Roll Hall of Fame pour l'année 2021. Les **Foo Fighters** ont par contre eu cet honneur, à côté d'autres artistes «rock» (?) tels que Tina Turner, Jay-Z, LL Cool J ou d'autres...

L'édition virtuelle du prochain **Hellfest** from home se tiendra du 17 au 20 juin. Tous les détails sont annoncés sur la page officielle de l'évènement.

Les trublions d'**Ultra Vomit** ont été invités par les YouTubeurs McFly et Carlito à interpréter un morceau («Une souris verte») dans les jardins de l'Élysée devant Emmanuel Macron. Ca se passe à partir de 32:25 dans leur vidéo. Une énorme prestation de 1 minute 06 !

**Megadeth** vient d'annoncer sa séparation d'avec son bassiste originel David Ellefson.

# QUI A DIT ?

**Je crois que j'ai vomi avant de monter sur scène. J'étais terrifié et en même temps, c'était incroyable.**

- A. Bad Religion
- B. The Grey
- C. Forest in Blood
- D. Gaëlle Buswel

**Je rêve de monter un groupe qui s'appellerait Blague Sabbath.**

- A. Jorge Bernstein
- B. Uncommonmenfrommars
- C. Mur
- D. Holy Fake News

**La solitude d'un concert en live stream se fait sentir.**

- A. Forest Pooky
- B. Gaëlle Buswel
- C. Jorge Bernstein
- D. Bad Religion

**Nous avons beaucoup de respect pour le travail de Pink Floyd. Leur œuvre est fondamentale dans l'histoire de la musique moderne.**

- A. Mur
- B. The Grey
- C. Bebly
- D. Arabrot

**Nique bien ta mère Stéphane Bern.**

- A. Fléau
- B. Mur
- C. Uncommonmenfrommars
- D. Forest in Blood

**Le studio c'est un passage obligatoire mais c'est juste un prétexte pour du live.**

- A. Forest in Blood
- B. Mur
- C. Uncommonmenfrommars
- D. Bad Religion



# BAD RELIGION

LE TERME LÉGENDE DU PUNK ROCK N'EST PAS USURPÉ CHEZ BAD RELIGION. LE GROUPE DE BRETT GUREWITZ ET GREG GRAFFIN DEMEURE UNE INSTITUTION PLUS DE 40 ANS APRÈS SA PREMIÈRE RÉPÉTITION DANS UN GARAGE DE LA BANLIEUE PROFONDE DE LOS ANGELES, QUE CELA SOIT VIA SES ALBUMS OU SON LIEN AVEC EPITAPH. A L'OCCASION DE LA SORTIE DE L'AUTOBIOGRAPHIE DO WHAT YOU WANT SUR KICKING RECORDS, ON A PU DISCUTER PENDANT PRÈS D'UNE HEURE AVEC LE BAVARD ET EXTRÊMEMENT SYMPATHIQUE JAY BENTLEY, BASSISTE DU GROUPE. COMME IL LE DIT, BAD RELIGION, C'EST BIEN PLUS QU'UN GROUPE DE ROCK'N'ROLL.

Enorme **merci** à tous ceux qui nous ont donné leur titre préféré de BR.



**On est bien content que votre autobiographie soit désormais disponible en France.**

Moi aussi [rires]. A chaque fois que quelqu'un peut la lire dans sa langue natale, cela me remplit de joie. Do what you want a été publiée dans plusieurs pays. Elle a été traduite en espagnol, en portugais, en italien et en français. Il me semble qu'une version japonaise est en discussion. Pour un petit livre que l'on a eu envie de faire, c'est une agréable surprise.

**Pourquoi ce livre ? Qu'est ce qui a stimulé votre envie de raconter votre histoire aujourd'hui alors que Bad Religion célèbre ses 40 ans d'existence ?**

Notre manager Rick Marino, qui nous accompagne partout dans le monde, a commencé à nous évoquer l'idée d'un livre et d'un documentaire en 1998 pendant le Warped Tour. On avait commencé à parler de notre 20ème anniversaire et de ce que l'on pourrait faire, mais rien n'a été fait. Puis en 2018, on a évoqué les 40 ans de Bad Religion et il nous a redit «vous devriez vraiment publier un livre et faire un documentaire». Cette fois-ci, on l'a pris au sérieux. Rick est allé démarcher Jim Ruland (journaliste) ainsi que l'éditeur. Il a permis à ce projet d'exister.

**A-t-il été facile de revivre ses 40 ans**

# 1. CYP

## TOPSY TURVY'S

### Raise your voice

Putain mec, sujet brûlant. Du coup, je suis nez dans le guidon sur la bio de la mauvaise religion qui vient de sortir sur le label bien aimé de tous, Kicking Records drivé d'une main de maître par notre cher Cu! Tu m'aurais demandé ma song des Ramones préférée, ça aurait été plus simple.

Pour tout t'avouer, je n'ai jamais été un «gros» fan de BR mais comparé à d'autres [genre NOFX que je ne supporte pas], ça me fait vivre un truc hyper sincère à chaque fois que je remets l'oreille sur un skeud. Pour replanter le décor, je suis en 3ème et je découvre depuis un an les joies du punk rock [enfin, j'écoute autre chose que de la pop et les peu de trucs punk que je connaissais à l'époque]. J'ai saigné Weezer et Superchunk, les Ramones, les Clash... ainsi que le groupe de mon prof de batterie Liquid Team. Au travers Punk Rawk Magazine et des concerts au Confort Moderne [salle de concert de Poitiers] où je peux côtoyer la Fanzinothèque et apprendre des choses et découvrir des groupes... et faisant du sk8, je traîne à la rampe de Poitiers et je rencontre les Seven Hate. Et autour de la rampe, ça parle et ça écoute de la zik. Puis au lycée, quand j'arrive en 2nde, quelques types écoutent des trucs assez cool, des trucs français comme les Thugs et du coup, ça devient des copains. Lors d'une soirée, ça envoie naturellement les tradi Green Day, Offspring.. Et un pote passe du BR. On est un peu tous sur le cul ! Il nous dit : «écoutez ça les gars, c'est des vrais chants de marins !». Ça me titille. Du coup, on file acheter un ou deux disques avec nos fonds de poche d'ado au Gibert Disques. Le mec du rayon était assez calé et nous oriente vers les premiers et aussi toute la faune Epitaph [on comprendra plus tard que c'est le label de BR monté par le Brett...] et Fat Wreck. Je prends une énorme branlée sur l'album Suffer, morceaux assez speed, lignes de basse de ouf, le chant toujours super nickel ! Des putain de mélodies,

ça enchaîne les tubes («Forbidden beat», «What can you do ?»). On pourrait aussi parler du morceau «Empty causes» sur The gray race [ces chœurs et les grattes sur le refrain et ce solo bordel !] et chemin faisant, je suis le groupe de plus ou moins près. On a la chance encore avec nos fonds de poche de pouvoir monter à Paris et les voir, je sais plus trop comment...Puis déboule l'album The process of belief. Grande claque.

Avec le recul je pense que ma song favorite de BR est vraiment «Raise your voice». Un côté hard rock que je kiffe, ce riff de gratte. et le refrain ! un vrai chant de marin ! Et des structures qu'ont rien à voir avec les codes du punk rock que j'écoutais à l'époque.

Pis c'est toute ma vie de lycéen qui défile quand j'écoute ce truc ! On avait une émission de radio avec un pote qui s'appelait Planet'Punk sur Radio Pulsar à Poitiers. 1h tous les vendredis soirs entre 18h et 19h. On passait les nouveautés découvertes grâce aux zines et Punk Rawk et donc pas mal de BR. On balançait les infos concerts de la région grâce à L'Arsenal, une feuille de choux éditée par la Fanzino qui renseignait tous les mois ce genre d'infos, concerts et sorties de skeuds ! On a fait ça pendant 5 ans je crois. C'était aussi une façon de voir comment on pouvait se donner une sorte de but dans la vie, les textes étaient en phase avec ma «découverte du monde», le skate, une prise de conscience politique aussi à travers toute cette scène française qui grandissait, anglaise ou ricaine ils avaient une espèce de message à faire passer ! Une espèce de famille autour de cette zik, un lifestyle un peu, on s'échange des disques, on va en emprunter à la médiathèque, on lit des fanzines. l'envie de découvrir de plus en plus de groupes et d'aller à de plus en plus de concerts, monter tes premiers groupes punk et essayer de refaire certains plans ! Une sorte d'école de la rue pour punkrockers boutonneux haha ! Arrivé à la fac en 1ère année, je me rends compte qu'on est trois à écouter ce genre de zik ! C'est speed, c'est ultra carré, on kiffe et on porte des fringues de 3 mètres de long ! Puis finalement, j'ai la chance de les revoir

au Hellfest pour le sublime plateau des 30 ans des boss Burning Heads (journée de fou avec Seven Hate, UMFM , The Hard Ons...) Quel beau moment !

Ce n'est pas tellement sur une song en particulier dont je parle mais plus une époque de ma vie. Après toutes ces années le groupe est toujours présent, encore un beau moment au Punk in drublic où on a pu les revoir ! Sans être un grand fan de ce groupe, je peux dire que j'aime quand même leurs albums et leurs shows quand je les vois. Des paroles «engagées», une histoire qui donne à être connue. Et c'est bien toujours d'actualité. On aura toujours des choses à chanter sur la misère du monde, en essayant de faire de beaux refrains pour donner la pulse qui fera que ce monde de merde, à travers une chanson un peu pop passe toujours mieux... même si on sait bien que c'est pas la vérité. Alors faut toujours continuer à monter des groupes pour lâcher ce qui nous révolte ou bien ce qui nous rend heureux comme l'ont fait et le font BR. ;)

### **d'existence ? N'y a-t-il pas eu des passages qui ont été difficiles à ré-explore ?**

Non. Et je vais te dire pourquoi. Ce livre retrace 40 ans d'histoire du groupe. Mais concrètement, il n'évoque qu'une petite portion de ces 40 ans. Ce dont on a parlé avec Jim ne sont que des choses qu'il nous a entendues évoquer entre nous et qu'il a voulu creuser. Il y a des milliers d'autres histoires qui n'ont pas été abordées parce que personne ne nous a interrogé dessus. Pour moi, ce livre est l'histoire de gamins qui ont eu une idée et qui ont fait en sorte que cette idée prenne vie d'une manière ou d'une autre. C'est une histoire de ténacité, de naïveté, d'égo, de fragilité. Ce n'est pas forcément ce que tu imagines dans l'histoire d'un groupe de rock'n'roll. Mais Bad Religion, c'est bien plus qu'un groupe de rock'n'roll. Il y a un business appelé Epitaph qui a démarré autour de Bad Religion. Do what you want aborde aussi les probléma-



tiques de savoir comment un groupe gère son succès. Ce n'est pas si facile. La plupart des groupes n'y survivent pas. En 40 ans, on s'est aussi séparés quelques fois (rires). Greg (Graffin, chant), Brian (Baker, guitare), Brett (Gurewitz, guitare) et moi ne voulions pas que ce livre devienne «je révèle tous mes secrets et notamment les plus sales». Ce n'est pas Bad Religion et cela n'aurait pas d'intérêt. L'idée de ce livre était de comprendre ce qu'est Bad Religion et de comprendre l'impact qu'il a eu sur nos vies.

**Cette bio est très différente de celle de NOFX dans ce sens.**

## 2. YAN

**FANZINE CAFZIC**  
Supersonic

À savoir, je suis toujours en retard. Je n'ai donc pas capté de suite cette vague de punk rock international. Mon jeune cousin né en 77 m'en parlait et je trouvais que ça allait trop vite, que c'était toujours pareil, normal je suis de 69. J'ai appris à être toujours en retard, pas un soucis. Concernant nos héros du jour, le truc qui me faisait néanmoins tripper c'était le nom, BR, ça symbolisait assez bien ma pensée. Je n'ai qu'un misérable single dans ma discothèque. Mais les années passant, j'ai stocké un max de morceaux sur mon disque dur comme tout le monde. Et du BR il y en avait pas mal. Sélection, puis re-sélection. Il m'en reste une vingtaine correspondant certainement à mes codes et si je suis arrivé en retard je suis quand même arrivé ! A ce jour, je n'ai pas encore dévoré le Kicking bouquin parce que je me le garde pour l'été, la plage, la pause dans l'esprit pour le galop dans les oreilles. Choisir un morceau dans une carrière aussi longue, ce n'est pas une sinécure. Je ne vais pas le choisir parce que c'est celui que je préfère car là, j'aurais pris «You don't belong» de The process of belief (2002) ou «Dearly beloved» de New maps of hell (2007), et peut-être «Empty causes» de The gray race (1996) ou «Mediocre minds» de No Substance (1998). Je vais donc en choisir un autre, parce que j'aime les symboles, j'aime les clins d'œil et que j'ai le plus profond respect et de l'attachement pour tous ceux qui ont jalonné mon parcours de fanzineux, les groupes, les labels, les fanzines, les magazines, etc. Je vais donc choisir «Supersonic» de The process of belief (2002) mais pour une seule raison, il était sur la compil Punk Rawk Explosion #6. Ce mag m'a accompagné, ce mag m'a informé, ce mag m'a forcément transformé. Derrière



les articles, il y avait un max de personnes pour lesquelles j'ai le plus profond des respects. Je fais un fanzine depuis 24 ans, je suis donc un vieux, un survivant, j'anime une émission radio depuis 15 ans, je confirme donc que je suis un vieux, un survivant. Mais un vieux en perpétuelle évolution et ça, je le dois à tous ceux qui font la scène jour après jour. BR n'est pas «LE groupe», BR est un excellent groupe, un symbole à plein de niveaux mais comme des tas d'autres le sont et pas uniquement des groupes. Seuls nous ne sommes rien, ensemble nous sommes forts.

Oui. Bad Religion et NOFX ont tellement en commun. On est tous les deux issus de cette explosion d'Epitaph en 1988. On a écrit et enregistré Suffer ce qui a permis de lancer Epitaph, même si la structure existait déjà depuis How could hell be any worse ?. Mais ce n'est qu'avec Suffer qu'Epitaph est devenu vraiment sérieux et que d'autres groupes ont pu être développés comme NOFX. Pour en revenir à la bio de NOFX,

j'ai toujours dit que Bad Religion et NOFX étaient comme l'huile et le vinaigre. Ils ont bon goût sur du pain ou dans une salade mais ensemble, cela ne fonctionne pas ! Leur livre représente qui ils sont, comme le nôtre nous représente. De la même manière que nos concerts et nos albums sont très différents.

### 3. SIMA NOT ON TOUR

Evangeline

Non. Mes fils, qui ont 28 et 29 ans, ne l'ont pas lu. Ils connaissent déjà tout. Ils sont là depuis assez longtemps pour l'avoir vécu. Ils pourraient écrire leur propre livre sur Bad Religion (rires).

Si j'ai compris, vous êtes en train de répéter (l'interview a eu lieu le 27 avril 2021 au soir). Vous préparez un nouvel album ou c'est en prévision d'une reprise des tournées ?

L'année dernière, on a filmé quatre concerts, un par décennie, que l'on a proposés pour ceux qui voulaient les regarder en streaming. C'était vraiment fun. Même si apprendre 80 chansons et filmer quatre concerts était intense. Mais comme on a une sagesse infinie, on s'est dit «refaisons-le» (rires). C'est donc reparti.

### 4. SEB HATEFUL MONDAY

Punk rock song

Sans grande prétention, du moins je l'espère, je me considère vraiment comme un fan absolu et de passablement longue date de BR. A ce titre, j'aurais aimé pouvoir répondre à la question du titre favori quelque chose d'un peu inhabituel, une vieille B-side ou un titre de How could hell be any worse ?, pour faire genre... Mais si je dois être parfaitement honnête, il faut bien que j'admette que mon titre ultime, la chanson qui a véritablement déterminé le cours de ma vie, c'est «Punk rock song», tirée de l'album The gray race.

Pas trop étonnant j'imagine, c'est un titre calibré radio et finalement de loin pas leur meilleure chanson. Mais bon, à l'époque, je découvre le groupe en tombant par hasard sur ce clip assez nul et je n'en crois pas mes oreilles ! Avoir l'air aussi peu cool et faire de la si bonne musique, c'est inespéré pour un ado maigrichon et boutonneux comme moi ! Je me rue chez mon disquaire peu de temps après et découvre que l'album est sur borne d'écoute, alors je m'y installe et ne la quitte qu'après avoir flotté sur un petit nuage pendant 45 minutes, titre après titre. Je me souviens encore clairement aujourd'hui ne pas comprendre comment un disque peut me toucher aussi profondément dans mon âme. Je me souviens aussi avoir la certitude totale après écoute, que ça allait

être partie intégrante de ma vie entière. Après cela je contacte mon ami Igor et lui dit qu'il faut qu'on fasse un groupe «dans ce genre». Il me dit : «ouais, ok.» 25 ans plus tard, on est toujours présents et passionnés comme au premier jour... and the rest is history.





## 5. JULIEN

**BADRELIGION-FR.COM**  
Shattered faith

Ma chanson préférée de BR ? Non mais c'est une blague ! Éventuellement je vous fais un top 10 - et encore, ça va être un crève-cœur. Bon, ok, ok, je joue le jeu.

Alors oui, bien sûr, ma chanson préférée de BR pourrait être «Generator» puisque ce fut celle qui me fit découvrir ce groupe mythique. D'ailleurs, je raconte tout ça de façon outrageusement admirable sur mon site, sur la page «Pourquoi ce site» [#Puteaclic]. «Do what you want» aurait également pu être l'heureuse élue puisqu'en plus d'être un des hymnes du groupe, c'est aussi le titre de leur biographie - toujours en vente chez Kicking Records #Puteaclicmaispourlesco-

**La pandémie ne vous a pas permis d'effectuer votre tournée des 40 ans mais vous semblez être restés occupés. Brian Baker a notamment sorti l'album de Fake Names...**

Le livre est sorti à l'été 2020 aux Etats-Unis, comme c'était prévu. En pleine pandémie, c'était presque l'idéal alors que les gens n'avaient pas grand chose d'autre à faire que de rester chez eux et de lire. C'était une chance. Notre tournée des 40 ans a été reportée tandis que notre tournée Age of unreason a elle été simplement annulée.

pains.

Bon alors peut-être me faut-il chercher du côté de ces chansons qui me font vibrer à chaque écoute. Problème, j'en décompte facilement 2 (voire 3 ou 4) par album et on en est bientôt à 20. La solution viendra donc peut-être des titres inédits - ne figurant officiellement sur aucun album - qu'il serait bon de mettre en lumière. Ah bah oui : «Shattered faith».

Elle fait le taf à chaque fois pour moi, à base de poils qui se hérissent et d'envie de hurler : «Shattered faith, the part of me, I can't erase !!». Pour ceux qui roupillaient en cours d'anglais : «Une foi brisée (détruite, ruinée, perdue) cette part de moi que je ne peux pas effacer». Et puis cette sentence qui tombe à la fin de chaque couplet : «Life begins when you accept your fate» que l'on traduira par «La vie commence quand on accepte son destin», sous-entendu, on n'est pleinement en vie que lorsqu'on arrête de parier sur une vie après la mort. La mélodie n'est pas en reste, couplets, refrains, tout fonctionne et je ne parle même pas du chant de Greg Graffin qui fait mouche une nouvelle fois. Je ne comprends toujours pas comment cette chanson ne s'est pas retrouvée sur l'album *The process of belief* en 2002. En tout cas pas ailleurs que sur sa version japonaise.

Bref, vous l'aurez compris, pour moi une bonne chanson de BR allie forcément paroles, musique et poils qui se hérissent.

On venait à peine de la démarrer. Comme pour les autres groupes, notre calendrier a été repoussé à fin 2021 ou 2022. Notre tourneur européen nous a dit de renommer notre tournée des 40 ans, 40+2. 40 ans, même si c'est spécial, n'est pas une date figée. Si la date est passée, tant pis. Dans ce chaos général, on aura pu tout de même publier ce livre et proposer ces concerts spéciaux en streaming. Et certains d'entre nous en ont effectivement profité pour faire autre chose.

**La bio aborde forcément la sortie de *Into the unknown* (1983), le second album**

## 6. JÉRÉMIE FLYING DONUTS

Infected

Me concernant, BR c'est toute mon adolescence. Un des groupes qui m'a fait découvrir le punk rock. Un des premiers que j'ai vu en concert aussi (Warped Tour 1998 à Strasbourg avec NOFX, Rancid...) Je n'ai pas de honte à le dire, j'ai commencé par écouter des «ricaineries» avant des formations françaises moins médiatisées mais qui m'ont intéressé rapidement 100 fois plus par la suite, grâce notamment au monde du fanzinat et à mon âge qui me permettait d'aller aux concerts (je suis né en 1979).

Bref, j'ai découvert BR avec No control (mais 2 ans après sa sortie). J'ai écouté Stranger than fiction en même temps que Green Day et NOFX, peu de temps après Pearl Jam et Nirvana. Mais avant les Sheriff et les Burning Heads, je l'avoue, totale franchise ! D'ailleurs j'ai vite fait le rapprochement puisque par exemple les Burning reste le groupe qui m'a le plus influencé.

Stranger than fiction est donc mon album préféré. Que des gros refrains. Suivi de très près par The gray race, album surproduit mais kiffant, True north de 2013 et le tout dernier Age of unreason, hyper bon. Mon morceau préféré est un morceau de Stranger than fiction qui se nomme «Infected». À fond dans l'actu' non ? Blague à part, le riff principal est simple, fun et va droit au but. C'est tout ce qu'on demande !

Pour Under their influence, le disque de reprises des Burning Heads, j'ai chanté la cover du morceau «21st century (digital boy)», à leur demande. Une chanson que j'aime beaucoup également. J'étais super content de faire ça. Un honneur bordel !

Enfin et pour terminer, je tiens à rajouter deux choses :

- en tant que chanteur guitariste, je surkiffe le jeu de guitare de Brian Baker (surtout époque Dag Nasty). Ce mec est le patron, l'inventeur de cette mouvance. Aujourd'hui, je sais que beaucoup de gens n'apprécient pas ses guignoleries sur le net ou ses atti-

tudes de pépé looké on stage. Moi je m'en carre, ça reste le tonton Brian, respect. Au même niveau qu'un Dave Smalley ou qu'un Pierre Burning, sérieux.

- et de l'autre côté l'immense Greg Graffin, chanteur d'exception. Le reprendre a été un exercice difficile et plaisant. Justesse, intensité variable, harmonies à gogo... tout y est ! Et pour la qualité de ses lyrics et de ses engagements, je vous laisse aller feuner sur la toile, vous vous apercevrez vite que le mec en a plus dans le ciboulot que les gens qui viennent le voir pour s'exciter dans le pit ! Pour finir, j'adore son style sur scène, ultra posé, énergique, vindicatif, sûr de lui.

Voilà, merci à vous de pouvoir m'exprimer ici.





## 7. DANI LLAMAS

G.A.S. DRUMMERS

Best for you

Dans «No direction», Graffin dit qu'aucune chanson de BR ne peut remplir ta vie. J'en doute. Ce n'est pas vrai pour moi. Je suis sûr d'être construit d'une bonne poignée de chansons de BR. Je ne peux pas en choisir une seule car les choses changent et mes goûts varient en même temps qu'elles. Je choisirais une chanson différente chaque jour. En haut du podium de mes chansons préférées, la créativité de Graffin et celle de Gurewitz sont au coude-à-coude. Je pourrais créer des catégories à l'intérieur de leur répertoire, par exemple les chansons de BR qui citent les Beatles. Aujourd'hui, je choisirais une merveille à 3 accords. «Best for you» de Suffer (1988). Elle est simple mais la mélodie est géniale, la structure parfaite, mid tempo et les paroles sont absolument magnifiques. Si tu me redemandes demain, j'en choisirai probablement une autre.

## 8. ED

UMFM, NOT SCIENTISTS, SONS OF BUDDHA ...

Do what you want

Ma rencontre avec la musique s'est faite à travers le hard rock et le metal. J'étais un teenager fan de AC/DC, Guns n' Roses, Metallica, Sepultura. J'apprenais les riffs à la guitare, j'achetais Hard Rock mag tous les mois, et chopais la cassette qui avait la meilleur review à la fin. Un jour, un pote m'a prêté la compile Epitaph Punk-o-Rama 1 et le premier morceau était Do what you want de Bad Religion. Je n'avais jamais écouté ce style de musique mais ça m'a parlé instantanément, speed, mélodique mais énervé. En plus les mecs n'avaient pas de pantalon moule brunes, maquillage ou cheveux permanentés. Ils étaient simplement sur scène comme dans la vie. Et les paroles «Do what you want. break all the fucking rules» étaient exactement ce que j'avais besoin entendre. L'album Suffer m'a ouvert les yeux, et la même année la compile Fat music for fat people, NoFx Punk in Drublic et Green Day

Dookie ont changé ma vie.

Avance rapide en 2016, Not Scientists font deux dates avec Bad Religion, Lyon et Clermont-Ferrand. Le deuxième soir, Jay Bentley me laisse choisir leur setlist : No Control ou Suffer. J'ai choisi Suffer et la boucle était bouclée!



## de Bad Religion qui a causé votre première séparation. Comment perçois-tu cette transition loupée du second album aujourd'hui ?

Le plus difficile autour de Into the unknown a été d'accepter l'échec. Et ce n'est pas si dur pour un artiste parce que tout ce que tu fais ne sera pas génial. Même sur nos disques les plus appréciés, tu pourrais toujours trouver des chansons qui ne sont aussi réussies que les autres. Into the unknown est un essai que le groupe devait ou ne devait pas tenter. Il n'y a rien de mal à ça. La négativité qu'a engendré Into the unknown n'est pas grand chose à côté des véritables crises qui ont pu secouer Bad Religion des années plus tard. Je compare Into the unknown à une histoire d'amour entre ados. C'était comme de rompre avec ta petite amie au lycée. Plus tard dans les

années 90, nos séparations ont été plus douloureuses. Là c'était comme de divorcer de personnes avec qui tu as tissé une véritable relation. Ce n'était pas beau à voir. Reparler de Into the unknown n'est pas gênant. Je le fais toujours avec un petit sourire en coin.

## As-tu une chanson préférée de Bad Religion ? Ou un album qui t'est plus cher que d'autres ?

En tant que membre du groupe, mes albums préférés ne le sont pas forcément à cause de la musique. C'est souvent un souvenir du groupe ou de cette époque lié à ma vie personnelle qui me les rend plus chers. Je dis toujours que quand on a fait Suffer (1988), rien ne justifiait alors que l'on fasse un tel album. Le groupe était quasiment mort, le punk rock en Californie

## 9. DENNIS REFUSED , FAKE NAMES

### I want to conquer the World

C'est intéressant parce que quand tu es musicien toi-même et que tu grandis avec la musique que tu aimes, c'est un de ces groupes qui, quand je les ai découverts, étaient impressionnants et le demeurent. Mais en fait, c'était énorme. Et ce qui est intéressant, c'est que Brian, avec qui je joue dans le groupe Fake Names, m'a offert une bonne connexion avec Bad Religion. Il m'a envoyé le livre Do what you want qui est sorti l'année dernière. J'ai lu ce livre et je me suis dit : «Oh, je veux réécouter du BR». Puis un type d'Epitaph Europe m'a donné les disques que je n'avais pas achetés. Je pense que j'ai arrêté d'acheter des disques de BR avec The gray race, mais ce type d'Epitaph m'a dit qu'il m'enverrait tous les disques. Donc en fait, cette année et à la fin de l'année dernière, j'ai écouté tous les disques de BR, tous les nouveaux pour moi, ce qui était intéressant parce que c'est comme ça avec certains groupes : tu les aimes pendant un moment et puis tu continues ta vie, mais eux continuent à sortir des disques. Donc, quand

tu m'as contacté pour cette interview, je me suis dit que ça tombait bien parce que je venais de redécouvrir BR.

No control est le premier disque de BR que j'ai acheté à sa sortie, en 1989. Je suis allé chez le disquaire du coin et ils avaient ce disque. Je connaissais le nom grâce aux T-shirts et à leur logo et donc j'avais 17 ans quand je l'ai acheté. Et ça m'a époustouflé parce que c'est rapide et un peu agressif mais c'est super mélodique. Et puis j'ai acheté Suffer, puis j'ai acheté How could it be any worse ?. Et dans notre ville natale d'Inyo, pendant une période comprise entre 89 et 91, tous les autres groupes ont joué «We're only going to die of our arrogance». Mais je pense que ma chanson préférée de BR est «I want to conquer the World». Oui, c'est vraiment ma préférée. J'adore cette chanson, c'est juste une super chanson. Je pense que les paroles sont drôles et je pense que la chanson est rapide et c'est un peu furieux et mélodique en même temps. Je l'adore vraiment. Je suis aussi le gars qui, dans n'importe quelle conversation, va parler du fait que j'aime Into the unknown parce que j'aime quand les groupes sortent des rails et essaient de faire des choses différentes.

## 10. MR CU! KICKING RECORDS Sinister Rouge

Mon morceau préféré de BR ? Je vais répondre comme tout le monde : il y en a trop pour choisir.... Même si tu me demandais mon album préféré de BR, je serais bien embêté pour te répondre. Mais tu sais que tu peux tout me demander et que je ne rechigne pas à l'effort pour te contenter.

Alors je vais te dire «Sinister Rouge», car c'est le premier morceau qui me vient si je me pose cette question si cornélienne. Les raisons sont aussi multiples qu'évidentes :

- Il représente la véritable porte d'entrée dans la dernière phase du groupe. Celle où les compositions, la production autant que l'interprétation se modernisent. Cela est dû au fait du retour au bercail de Brett et du recrutement de Brooks à la batterie. Ces deux-là sont présents sur l'album précédent, *The process of belief*, qui n'est pour moi qu'un album de transition, une ébauche de ce que deviendra le groupe avec *The Empire strikes first*, qu'ouvre «Sinister Rouge».

- Il y a tout BR dans ce morceau : c'est du hard-core mélodique comme seuls eux

du Sud n'existait quasi plus, et on ne savait même plus pour qui on faisait ce disque. Mais on tenait à l'enregistrer. Je me souviens de cette sensation géniale de travailler sur ce disque sans que personne ne sache ce que l'on faisait. J'ai eu cette même sensation sur *The process of belief* (2002), l'album de notre retour sur Epitaph après la période Atlantic/Sony. Le groupe n'intéressait plus autant de monde, nous n'avions plus le même impact, la même aura. Au moment de faire ce disque qui marquait le retour de Brett et l'arrivée de Brooks (Wackerman) à la batterie, le public se fichait de ce que l'on faisait. J'aimais cette sensation de savoir que personne ne nous attendait ou se doutait même de ce que l'on faisait. On enregistrerait un disque pour personne d'autre que nous, tout en sachant que les

peuvent en faire, la production est monstrueuse, les oozin'ahhh sont bien présents... et bordel ça bourre !

- Le texte est un condensé, non pas de la philosophie du groupe, qui est positivement présente dans de nombreuses autres chansons, mais de ce qu'il dénonce : les ravages de la religion, qui, plus de 2000 ans plus tard, continue à nous pourrir la vie.

Je joins à ce message de la plus haute importance, une photo avec le second album tant décrié du groupe et grâce auquel j'ai bien ri en lisant la bio...



fans allaient être surpris. Ce sont vraiment les deux disques qui ont une place à part dans mon cœur. J'ajouterais *Age of unreason* (2019) parce que j'ai le sentiment que l'on y a synthétisé tout ce que l'on a appris sur l'écriture depuis *How could hell be any worse ?* (1982).

**Combien de temps après *Suffer t'es-tu rendu compte que de nombreux groupes commençaient à sonner comme Bad Religion ?***  
Pas juste après la sortie en tout cas (rires). En 1988, on n'avait vendu que 600 copies de *Suffer*. Ce n'était pas un album qui fonctionnait. Mais fin 88, *Maximum Rock'n'roll* et *Flipside*, deux des publications califor-

## 11. FAB

### EFFERVESCENCE RECORDS

#### Sorrow

Je n'ai jamais été un grand fan de BR (honte sur moi :p), mais il y a quelques chansons que j'aime malgré tout. Cependant, ma chanson préférée (et de loin) de BR est «Sorrow». Les mélodies ont toujours été bonnes chez BR, mais je n'ai jamais eu une chanson dont

la mélodie n'arrêterait pas de me tourner dans la tête. Et à la sortie de *The process of belief* j'ai entendu «Sorrow», et là, je peux te garantir que j'ai dû écouter 4 fois la chanson d'affilée. Ce petit début instrumental atypique et la voix de Greg qui rentre sur ce fameux «Father, can you hear me». Des frissons. Et quand la mélodie du refrain est arrivée, je me suis dit cette chanson est magnifique ! 19 ans plus tard, j'écoute encore très très souvent «Sorrow».

niennes les plus influentes et respectées, avaient mis Suffer en couverture en disant qu'il s'agissait de leur album de l'année. On était en train de travailler sur *No control* et d'un coup, tout le monde disait «Suffer est ce que Bad Religion fera de mieux dans sa carrière». On s'est mis en tête de faire mieux du coup ! Quand Suffer a vraiment commencé à décoller, on enregistrait *Against the grain*. Les gens ont pris conscience de ce que l'on faisait depuis déjà deux albums. Quand de nombreux groupes ont commencé à nous ressembler, je m'amusais à dire «Il y a beaucoup de Bad Religion mais nous sommes le meilleur des Bad Religion».

**On est tous capable de reconnaître une**

**chanson de Bad Religion dès les premières mesures. Tu perçois ça comme une force ou une malédiction ?**

C'est un peu des deux. Même quand on fait une reprise, elle finit par ressembler à du Bad Religion. On ne sait rien faire d'autre (rires). Quand Brian (Baker) est arrivé dans le groupe avec son feeling de guitariste très East Coast, je me souviens que l'on s'est assis pour lui montrer nos parties de guitare. Et il avait expliqué : «je n'ai jamais joué comme ça». En revanche, en le regardant faire ses plans, je me disais «mais je ne connais pas du tout ces rythmes». D'un coup, le groupe a eu un feeling côte est/côte ouest. J'avais le sentiment que l'on était devenu international (rires).

## 12. OLIVIER

### MR GODSON, BOBBY SINGER

#### Generator

Ma chanson préférée est «Generator». D'aussi loin que je puisse me souvenir, ça doit être la première chanson de BR que j'ai écoutée. C'était sur la compilation *Punk-O-Rama 4*. C'était en 1999. Les compilations étaient un bon moyen de découvrir des groupes, je notais les chansons préférées pour ensuite trouver les albums. Je trouve cette chanson tellement efficace, elle est à la fois simple et compliquée, il y a pas mal de parties différentes mais tout s'enchaîne hyper bien et le chant et les chœurs sont parfaits ! Il y a sans doute un côté nostalgique mais je ne me suis jamais lassé de cette chanson !



## 13. SEB

### SEVEN HATE

#### Pity

Alors, il y a beaucoup de chansons de BR que j'aime beaucoup sur plusieurs albums. C'est dur de trancher car leur discographie est bien remplie et loin d'être finie... Donc je vais démarrer par mon album préféré qui est 80-85 (How Could Hell Be Any Worse) et la chanson «Pity» bien que j'ai commencé par l'album Recipe For Hate quand il est sorti en 1993 et que j'écoutais un peu (avec le recul ça reste un super album). Je connaissais BR de loin avec quelques morceaux entendus en soirées et je n'accrochais pas spécialement à leur musique, j'étais en totale immersion avec Les Thugs et les groupes anglais punk hard-core de l'époque. J'ai eu l'occasion de tomber sur 80-85 peu de temps après et là ok ! J'ai kiffé direct ! Rien à voir avec ce que j'avais écouté... Plus punk, plus hard-core, plus vénère ! Mais ça reste mélodique avec des mélodies pop et va savoir, j'ai toujours écouté BR de loin... Au passage, j'ai pris une grosse branlée avec Jamie Miller, leur batteur actuel (qui a joué dans And You Will Know Us By The Trail Of Dead et Vanishing Life) lors de leur concert bien mortel du Hellfest 2018

Pourquoi «Pity» ? Quand j'écoute le morceau, je pense aux Buzzcocks pour le jeu de guitares, les mélodies et le jeu de batterie, le chant de Greg Graffin qui envoie grave, un peu à la Keith Morris de Black Flag, 7Seconds pour le petit soli à la fin du morceau,

Minor Threat pour «je te le mets dans ta gueule», le morceau va à l'essentiel, 2 minutes... l'énergie... l'urgence... la patate et le son bien old school que j'adore. Le morceau parfait ! Je l'écoute assez régulièrement à la maison ainsi que l'album.

Le texte : Bien que je n'ai jamais pris la peine de traduire les textes de BR ou tous les groupes que j'ai écoutés d'ailleurs, vu mon anglais sommaire et c'est très compliqué pour moi de comprendre le sens de chaque chansons. Par contre, je décortique toute la musique d'un album qui me plaît... batterie / guitares / basse, la façon de chanter / chœurs / mélodie / arrangements / breaks... Bref ! Je prends le temps maintenant de faire la traduction quand un morceau me plaît et des fois j'ai des surprises car ce n'est pas vraiment bien traduit. Mais je me fait une idée globale et j'essaye de comprendre tant bien que mal. Je vais rester sur le texte «Pity», il reste d'actualité. Je vois comment on avance depuis des décennies, c'est toujours pareil, les riches de plus en plus riches d'un côté et le reste du monde encore plus pauvre ! Où on laisse les gens crever dans leurs misère et où l'individualisme prend énormément de place, de plus en plus dans la société. La Covid qui n'arrange rien, les gens ne savent plus quoi faire ou comment faire pour avoir une vie à peu près normale. On reste toujours et encore des moutons et qu'allons-nous laisser aux générations futures. L'éternel recommencement... Monde de merde ! Je n'ai pas de souvenir particulier pour ce morceau si ce n'est que je l'aime beaucoup.



## Tu ressens cette ADN californienne dans Bad Religion ?

Oui. On est forcément un produit de notre environnement géographique.

## Cela vient des groupes que vous écoutiez aussi ?

Je n'en sais rien. Cela doit forcément être ça même si les groupes que l'on écoutait au départ étaient les Ramones, les Jams, les Jet Boys. Ils n'étaient pas des groupes de la côte ouest. Nos contemporains eux l'étaient, comme Adolescents, TSOL, Social Distortion. Mais on ne jouait pas vraiment comme eux. Pour moi, le son de Bad Religion vient de cette habilité de Pete Finestone (batter de 1984 à 1991) à jouer ces rythmes «galop». C'est presque un rythme country sauf qu'il va à 130 à l'heure. C'est

cette chaloupe qui nous a permis de bâtir notre propre son. Ce rythme est devenu la marque de fabrique de Bad Religion. Chacun de nos batteurs par la suite savait qu'il lui fallait connaître ce rythme. C'est essentiel. J'ai appris à jouer de la basse pour remplir les blancs de ce galop.

## L'autre marque de fabrique indissociable à Bad Religion est la voix de Greg Graffin. Sans oublier son phrasé qui est à part.

Oui. Un jour Brett m'a dit avoir constaté que la voix de Greg était à la fois mélodique et percussive. Greg a cette capacité à énoncer des mots à une vitesse de haut vol. La plupart d'entre nous ne sommes pas capable d'enchaîner autant de mots à cette vitesse tout en étant compréhensible. Greg peut. Il est percussif et, en même temps, c'était le meilleur des chanteurs. Il ne crie pas, il

## 14. ERIC THE REBEL ASSHOLES 21st century (digital boy)

Pas évident de choisir mon morceau préféré de BR tant j'aime ce groupe et respecte leur incroyable carrière mais, en remontant loin dans le temps, je dirais «21st century (digital boy)».

Ça me rappelle un Noël où mes parents m'avaient offert mon premier CD du groupe, à savoir l'album/compilation All Ages. Ça devait être en 1996 ou 1997, quand j'étais en 4ème ou 3ème, je ne sais plus exactement... Je l'écoutais en boucle et c'était clairement le morceau que je préférais avec ce fameux refrain bien tubesque. D'ailleurs, je l'aime toujours autant. Impossible de m'en lasser ! Bon par contre, s'agissant des paroles, je ne peux pas dire qu'elles m'aient vraiment marqué à l'époque car je ne pigeais pas grand-chose et je m'intéressais avant tout à la musique.

Autre anecdote concernant ce groupe... Je crois bien que c'est eux qui m'ont fait découvrir et aimer le punk rock mélodique. J'ai souvenir, quand j'étais tout gamin (genre 11/12 ans), d'avoir trouvé dans la chambre de ma

sœur une cassette où il y avait écrit «Bad Religion» sur une des faces. Ça m'avait intrigué et je me rappelle encore maintenant que je l'avais écoutée pas mal de fois. J'imagine que c'était un de ses potes qui lui avait prêtée ou donnée...

Bref, avec du recul, je me dis que c'est peut-être le vrai point de départ de mon engouement pour ce style de musique et que ça a certainement contribué au fait que j'ai autant aimé les albums Dookie de Green Day et Smash d'Offspring peu de temps après, ainsi que beaucoup d'autres par la suite.



## 15. FLOW

**CORBILLARD**

American Jesus

1995, j'ai dix ans et je mate Best of Trash sur M6 à 1h du matin. Le magnétoscope tourne à fond. La quasi-totalité de ce que j'aime toujours en musique tient déjà dans cette VHS.



chante vraiment des mélodies. Quand Brett en a pris conscience, il s'est rendu compte que cela nous ouvrait tant de possibilités. Notre son s'est bâti entre Suffer en 1988 et Recipe for hate en 1993. Recipe for hate a été la première vraie représentation de qui nous étions. La suite n'a plus été de faire évoluer notre son mais d'écrire de meilleures chansons.

**J'ai découvert Bad Religion grâce à Recipe for hate. D'abord via le logo que je trouvais**

Entre un clip de Babes In Toyland et de Dog Eat Dog, je tombe sur «American Jesus» de BR. Tout est parfait dès la première seconde. Le nom du groupe et du morceau, ce riff de guitare joué note par note, au diable les obligatoires power-chords. Ça a la classe de savoir chier sur l'Église et l'État sans dire merde. Et nom de dieu, ce sens de la mélodie et ces chœurs semblant venir d'outre-tombe me foutent les poils (Vous saviez qu'Eddie Vedder avait participé à cette chorale ? Moi non plus). Passée la claque de ce morceau magique, j'avoue avoir un peu délaissé la bande du Docteur Graffin. La fougue de la jeunesse m'ayant plutôt attiré vers leurs héritiers, Pennywise, NOFX and co. Ceux-là même qui m'ont vraiment influencé dans ce que j'ai pu faire ensuite au sein de Corbillard. Il m'a fallu voir BR pour la première fois en 2008 pour vraiment comprendre à quel point ils avaient indirectement marqué mon parcours musical par l'intermédiaire de tant de groupes et qu'au final c'était bien eux les patrons. À l'arrivée, on trouve souvent une suite logique à notre histoire et la mienne, comme celle de beaucoup d'entre nous doit beaucoup à BR et au tubesque «American Jesus». 40 ans que BR conduit des éternels kids sur la belle route intègre du punk-rock. On ne sait pas où on va mais on n'y va pas par quatre chemins de croix (barrées). Merci BR et bon anniversaire.

**vraiment intrigant et que je voyais sur quelques sacs à dos dans mon lycée, puis par la présence d'Eddie Vedder de Pearl Jam sur deux morceaux. A quel point votre logo a-t-il contribué à faire connaître le groupe selon toi ?**

Il a été essentiel. Quand on a choisi le nom Bad Religion, on n'avait aucune idée de ce que cela voulait dire. C'était juste deux mots réunis qui nous plaisaient et qui sonnaient bien ensemble. Assemblés, ils avaient une connotation dangereuse et troublante. Il ne faut pas oublier que l'on avait 15, 16 ans [rires]. On a beaucoup débattu sur les logos des groupes. On savait à quel point il était facile de griffer les quatre barres du logo de Black Flag ou le DK de Dead Kennedys, alors que tu ne pouvais pas le faire avec le «skanking man» de Circle Jerks à moins

## 16. THOMAS

### BURNING HEADS, LION'S LAW...

Modern man

Ma chanson préférée de BR est «Modern man» qui figure sur Against the grain, disque sorti en 1990. J'aime beaucoup ce disque et cette chanson en particulier. J'ai toujours pensé que nous n'étions pas la solution mais plutôt le problème dans ce monde. On est, je pense, la seule espèce qui scie la branche sur laquelle elle se trouve. Et aujourd'hui, l'homme moderne a une scie électrique pour scier encore plus vite des plus grosses branches.



d'être vraiment talentueux. Brett a dit qu'il fallait que notre logo soit facile à graffer et il a proposé celui de Bad Religion. On s'est tous dit «c'est le bon», en étant sûrs qu'il allait énerver pas mal de monde [rires]. Il a été facile à sticer et à graffer partout et il est très vite devenu associé à Bad Religion. Indéniablement, il a contribué à attirer les gens vers notre musique.

### **Votre premier concert a été en première partie de Social Distortion. Quel souvenir en gardes-tu ?**

On avait un autre concert de prévu avant mais le type du club n'était jamais venu nous ouvrir les portes [rires]. On avait déjà joué devant des copains dans le jardin de Jay, notre premier batteur. Mais là c'était



## 17. YOANN

### HELLFEST

Operation rescue

Bon et bien comme je serai totalement incapable de faire mon choix pour distinguer un album que je préfère, j'ai pris le premier que j'ai trouvé dans mes CD qui ne sont absolument pas rangés. J'aurais pu choisir Suffer, Stranger than fiction, Generator, Recipe for hate ou No control de la même manière... et pour le choix du morceau c'est pareil, ils ont un talent incomparable pour faire sonner des mélodies punk, hardcore speed, teintées de pop voir de reggae («Anesthesia») et la voix et les chœurs sont tellement identifiables, ils les distinguent de tous les groupes punk de leur génération et de celles qui ont suivi. Bref sur cet album je vais peut-être avoir un coup de cœur pour «Operation rescue» et voilà, laissez-moi tranquille avec cet exercice, c'est une torture !



## 18. DAVE WARSOP

### SHARP SHOCK, SUEDEHEAD, BEAT UNION

True north

Quand je ne suis pas en tournée avec Sharp Shock, j'enregistre des groupes. En 2013, j'étais ingé son aux studios Hurley dans le comté d'Orange en Californie, quand BR est venu enregistrer une session live. Ils ont choisi de jouer la chanson-titre de leur nouvel album True north pour pouvoir en faire

notre premier vrai concert en dehors de notre garage. C'était terrifiant. Je crois que j'ai vomi avant de monter sur scène (rires). J'étais terrifié et en même temps, c'était incroyable. Cela a été le début de cette addiction à cette expérience tellement cathartique. Tu veux crier, sauter, vomir, tomber sur la tête, gesticuler. Une fois la fin du concert, on s'est dit «il faut que l'on en fasse d'autres».

**À quel point était-il difficile de jouer à l'époque ? Si j'ai bien compris, pas mal de lieux fermaient à cause de la violence du public.**

Pas encore à nos débuts en 1981. Cette violence est arrivée en 1983. On a eu deux ans pour s'entraîner avant que la merde n'arrive. En toute honnêteté, on n'aurait jamais pu faire ces premiers concerts sans

la promotion. Certains peuvent penser que ça fait un peu joker pour un groupe avec un répertoire aussi classique mais moi, c'est ma chanson préférée et elle me renvoie directement à ce moment, qui était vraiment génial. J'ai grandi en écoutant du punk-rock en Angleterre et j'ai déménagé en Californie en raison d'un contrat avec une maison de disques pour un de mes anciens groupes. Quand le groupe s'est séparé, j'ai commencé à travailler aux studios Hurley et je me suis concentré sur l'enregistrement et la production. Donc vivre en Californie, travailler comme ingé son et aider à l'enregistrement d'un groupe légendaire comme BR, c'était l'accomplissement d'un de mes rêves d'ado ! L'équipe a installé leur matériel la veille, j'ai installé les micros tout autour et nous avons réglé le son. Le lendemain matin, tout le monde a passé quelques minutes à affiner le réglage pour les guitares de Brian Baker et de Greg Hetson et ensuite, nous avons lancé l'enregistrement et les caméras. Le groupe a tout enregistré en une prise et elle était parfaite ! Incroyable. J'ai pu interviewer le groupe peu de temps après et depuis, nous sommes restés amis. J'ai aussi réussi à choper un exemplaire promo signé du disque. La vidéo «True north live at Hurley Studios» est toujours sur YouTube. Vous devriez la regarder !

les Adolescents et les Circle Jerks. On était devenus amis dès le début et à chaque fois qu'ils avaient un concert, ils voulaient que l'on joue. Cela a été important dans notre apprentissage de la scène et dans notre façon d'interagir avec le public. Ces deux groupes ont été nos guides et professeurs. Je ne sais pas s'ils croyaient en nous ou s'ils étaient juste là au bon moment mais ces deux groupes ont été essentiels lors de nos premières années.

**Parmi tous ces groupes des années 80 devenus légendaires, lequel était le plus impressionnant sur scène ?**

Pour moi, c'était Black Flag avant Henri Rollins. C'était le groupe le plus intimidant, le plus intense. Le meilleur de nous tous était les Adolescents. C'est celui qui jouait le mieux et qui avait le plus de talent. Ils

étaient tellement bons. J'ai commencé Bad Religion à 15 ans. Avant, j'étais dans le rock'n'roll, je suivais Quiet Riot avec Randy Rhoads ou un guitariste comme Rick Derringer (qui a joué avec Alice Cooper, Johnny Winter). Je savais ce qu'était un bon musicien. J'aimais le punk rock car c'était sale et pas très bien joué, ce qui était parfait pour moi car je pouvais le jouer. Mais quand tu voyais les Adolescents en pleine puissance, tu découvrais un véritable bon groupe. Personne ne pouvait les atteindre.

**Tu étais skateur à cette époque. T'arrivait-il de côtoyer les Dogtown Boys ?**

Non, je ne trainais pas avec eux, ils étaient terrifiants. Parfois ils venaient au Skatercross Park (à Reseda, quartier au sud de Los Angeles) où je trainais. J'étais le petit gamin là-bas, qui se disait «Mon Dieu, ces mecs sont dingues !». J'ai appris à les connaître plus tard. Ce n'étaient pas des brutes mais ils n'en avaient juste rien à foutre. Ils n'avaient aucun respect pour eux-mêmes ou pour quiconque. Pour eux, c'était «on emmerde tout le monde». De mon point de vue de gamin, c'était dément ! (rires).

**Parlons de la signature sur Atlantic qui**

## 19. FRANK FREJNIK

### PUNK RAWK / SLOW DEATH / NINETEEN SOMETHING

I want to conquer the world

Si tu m'avais demandé quel était mon album préféré de BR, j'aurais répondu No control. Si tu m'avais demandé quelle était ma face préférée de No control, j'aurais répondu la face A (j'ai découvert ce disque en vinyle, ça a son importance). Ma chanson préférée de BR est donc forcément sur cette face. C'est «I want to conquer the World».

Lorsque j'ai découvert cet album, un an après sa sortie je crois, j'ai eu du mal à m'en remettre. Pendant longtemps (des semaines, des mois peut-être) je n'ai écouté QUE la face A tellement j'étais captivé par ces sept titres et ces 13 minutes et quelques. Même aujourd'hui, lorsque je réécoute No control, cette fascination d'antan est intacte. Je reste hypnotisé par ce que j'entends (la précision et le son des guitares, les fameux Oozin' Ahs, le sens de la mélodie de Graffin, sa diction si parfaite malgré la rapidité du tempo) et intrigué par la réussite de cette formule musicale (mais comment font-ils pour jouer aussi vite et être si fabuleusement mélodique ?).

Cette face A est exceptionnelle, la perfection absolue. Parvenir à allier rapidité, mélodie, sophistication et intelligence avec autant de réussite que de finesse, ça dépasse l'entendement. C'est du génie. Et, pour moi, «I want

to conquer the world» est l'exemple parfait de tout ça. J'aime le texte de cette chanson, son propos qui questionne au lieu de critiquer, son côté cynique mais tellement plus habile qu'une dénonciation lambda. À contre-courant du punk qui a souvent tendance à être démoralisant ou bêtement vindicatif. J'aime aussi le titre du morceau, Je veux conquérir le Monde. Je le trouve positif, malgré tout. À l'époque, j'aimais tant ce titre que je m'étais promis d'emprunter son intitulé si, un jour, je devais monter un label. Ce que je n'ai pas fait. Peut-être plus tard.



## 20. HUGO

### GARLIC FROG DIET / DOT DASH!

We're only gonna die

Si je dois choisir un titre de BR, je reste sur celui qui m'a fait découvrir le groupe, «We're Only Gonna Die», qui ouvre leur premier LP *How Could Hell Be Any Worse ?*, le premier album jamais sorti sur leur label Epitaph en 1982.

Mais en réalité, j'ai découvert ce titre sur une compilation phénoménale sortie la même année sur Bomp Records, *American Youth Report*. J'étais alors complètement immergé dans la nouvelle et bourdonnante scène Hardcore US de l'époque, mais trouver des disques des groupes de cette scène s'apparentait à une vraie chasse au trésor, et en dehors des albums des Dead Kennedys sortis en France par New Rose, il fallait partir s'approvisionner du côté de l'Angleterre pour dénicher ces perles bruitistes dont j'entendais parler par les fanzines américains *Flipside*, *Damage* ou *Maximum Rock'n'Roll*. Un pote m'avait ramené *American Youth Report* de Londres fin 82 et je l'avais béni sur le moment, car j'allais enfin pouvoir entendre pour la première fois des groupes que je connaissais de nom ou de réputation, et quels groupes : *Fleasheaters*, *Redd Kross*, *TSOL*, *Descendents*...et BR ! Des pointures dont je possédais des disques comme *Minutemen*, *Adolescents* ou *Channel 3* complétaient l'album en compagnie d'autres groupes fabuleux que je découvrais, comme *Hypnotics* ou *MIA*.

Second morceau de la compilation, «We're only gonna die» se démarquait grâce à une voix ultra mélodieuse, quasi country (!) et un passage presque acoustique, qui tranchait avec le boucan général de l'album, même s'il n'est pas pour moi le meilleur titre de la compilation...normal, vu le niveau de certains autres groupes ! Je ferais mieux connaissance avec *Bad Religion* les mois suivants, en particulier avec le titre «*In the Night*», sur la compilation *Someone got their head kicked In* (BYO Records, 1982), où le groupe tient compagnie aux *Adolescents*, *Youth Brigade* ou *Social Distortion*, puis les albums, dont l'abominable et amusant *Into the Unknown*, sur lequel le groupe s'essaye au Prog-Rock et que BR renie et n'a jamais souhaité voir réédité...Voir *Green Day* en jouer un titre en live m'a beaucoup amusé !

À la reformation du groupe pour la sortie de *Suffer* en 88, j'ai acheté les albums au fur et à mesure de leur sortie, mais j'ai lâché l'affaire après *Recipe for hate* en 93, un peu lassé, je l'avoue, de la recette BR et de tous ces clones que le groupe a engendré. Cela ne m'a pas empêché de faire signer mes vieux albums originaux au bassiste *Jay Bentley* que j'ai croisé lors d'un concert qu'il donnait à Montpellier avec *Me First and the Gimme Gimmes*...y compris *Into the Unknown*, sur lequel il ne joue pas ! Et j'ai beau avoir vu une bonne partie de mes groupes Hardcore US 80's préférés, je n'ai jamais vu BR...un jour peut-être, si le monde d'avant revient à la normale ? Il ne me restera alors plus qu'à faire un régime pour rentrer de nouveau dans mon vieux T-shirt !



## 21. FAB

### TALK SHOW HOST

Do what you want

«Do what you want», la 10ème chanson de l'album Suffer est aussi la première de Punk-O-Rama, compilation peu chic et très choc qui fut la porte d'entrée du punk californien pour de nombreux jeunes, y compris certains d'entre eux vivant à Cournon d'Auvergne en 1994 et n'ayant jamais vu Venice Beach, ni de près ni de loin. Je me souviens d'avoir mis le mystérieux CD trouvé par ma sœur au rayon «punk import» du Virgin Megastore de la capitale et de n'avoir écouté que ce titre pendant une journée complète. Impossible de passer la plage et d'écouter les autres titres. Une fascination et un amour éternel sont nés ce jour-là. Avec le recul, «Do what you want» réussit le tour de force de résumer 42 années de carrière musicale en moins de soixante-six secondes. Tout y est ; mélodie impeccable, parole poétique et nietzschéenne sur la condition humaine, des chœurs mitrailleuse, énergie et un mur de guitares qui, bien que simpliste, te tatane bien la tronche. Ce n'est pas pour rien que «Do what you want» est aussi le titre de la biographie des Californiens. Idéal pour les vieux fans comme les plus jeunes, cette chanson est quasiment indispensable des prestations live du groupe. D'ailleurs savez-vous combien de fois ce titre a été joué live ? [Réponse : 883]

**vous a valu énormément de critiques. Es-tu heureux qu'elle soit arrivée à une période où il n'y avait pas de réseaux sociaux ?**

Oui, même s'il est impossible de comparer et de se dire «et s'il y avait eu ça et ça, comment cela se serait-il passé ?». Ce que je sais, c'est que nous étions alors dans une position où quelque chose devait changer. On était en pleine évolution mais on n'avait pas les capacités mentales de faire tout ce que l'on fait nous-mêmes aujourd'hui. En ce qui concerne les réseaux sociaux, ils auraient certainement leur importance si j'avais 14 ans mais je ne les ai plus depuis longtemps (rires). Ce n'est pas la réalité.



On le sait tous. Je n'aimerais pas être un nouveau groupe aujourd'hui. Je n'imagine même pas la difficulté à évoluer au milieu de milliers d'autres groupes qui sont exac-

## 22. FRA

### THE ETERNAL YOUTH, BURNING HEADS, RAVI

Incomplete

Dire que BR est d'une importance prépondérante dans l'histoire du Punk rock est un euphémisme. De par leur longévité, leurs 17 albums studio, leur engagement politique, les lyrics brillantes de Greg Graffin, leur recherche de l'indépendance et la création de leur label Epitaph, ces mecs, à l'instar de Ian MacKaye ou de Jello Biafra, pèsent dans le game, c'est le moins que l'on puisse dire.

Ainsi, lors de mes visites hebdomadaires chez mon disquaire préféré (Alternatives) de la fin des 80's à Caen, je suis tombé sur ce son qui inondait le magasin. J'ai demandé ce que c'était et les gars derrière le comptoir m'ont répondu en chœurs (de marins) «Bad Religion mec !». Ces véritables chansons mélodiques et énergiques, souvent bien foutues, m'ont tout de suite parlé. J'ai parfois décroché et été moins attentif mais globalement j'ai toujours posé une oreille à chaque nouvelle sortie. Je suis resté fidèle même quand ils ont signé chez Atlantic. Et puis quand ils ont embauché Brian Baker, là, en tant que fan de Dag Nasty, je me suis dit que ça allait devenir très grand.

Au printemps 2002, je suis à Genève, au studio des Forces Motrices pour enregistrer le deuxième album de Creep AC et un soir, deux étages en dessous, à l'Usine, passe BR. Je peux vous dire que je n'ai pas fait d'heure sup et que j'étais dans la salle dès l'apéro pour être sûr de ne rien manquer. Bien m'en a pris ! En effet, quand j'arrive, les balances ne sont pas finies. Le groupe avait du retard

car ils jouaient la veille en Belgique je crois. Truc bizarre, pas de Greg Graffin sur scène, les réglages se font donc sans voix. Je me dis «c'est quand même la star, l'autre y participe même pas aux balances». Par contre le Brian Baker s'en donne à cœur joie et nous régale de riffs de ouf entre deux pauses pour cause de problèmes techniques. Puis stop. tout le monde quitte la scène. Après 3 pintes de pils, Hateful Monday, la première partie commence à jouer. Puis, longue, très longue attente. puis une bonne heure après la fin du set du groupe de Genève, les Bad Religion prennent d'assaut la scène avec une grosse hargne. Ils enchainent deux morceaux et Greg prend la parole. Il s'excuse pour le retard et nous remercie de notre patience puis il explique ce qui s'est passé. Et là surprise. En fait, le tour bus est sur l'autoroute et au bout d'un moment le conducteur décide de sortir sur une aire, vers Macon, pour faire de l'essence. Alors tout le monde en profite pour marcher un peu, prendre l'air, faire



quelques emplettes ou encore faire un «perfect» aux toilettes. Puis, le réservoir plein, le chauffeur sonne le moment de repartir. Chacun reprend sa place et direction Genève. Sauf que, arrivé sur le parking de l'Usine, il manque Greg Graffin à l'appel. Le chanteur s'est retrouvé seul dans la station service. Les téléphones portables américains ne fonctionnaient peut-être pas encore en Europe à l'époque, alors que faire. Il arrive tout de même à expliquer son souci à une personne travaillant là bas. Cette personne cherche le numéro de la salle. Téléphone et avertit les organisateurs qu'un Américain, de look normal, dit être chanteur d'un groupe de punk et qu'il doit être le soir à Genève mais que ses collègues se sont barrés sans lui. Après la surprise de cette nouvelle, les gens de l'Usine s'organisent. Deux personnes partent en voiture le rechercher pour le ramener le plus vite possible.

Et voilà mon Greg, sur scène, à peine secoué par l'histoire, qui promet que notre patience

sera récompensée par un long concert. En effet nous avons eu droit à trois rappels. Presque deux heures d'un concert mémorable.

Mais Gui de Champi me demande de répondre à la question, «quel est ton morceau préféré de Bad Religion ?». Et forcément ce n'est pas facile de choisir, en quelques minutes, un titre sur les 278 qu'ils ont enregistrés. Mais quand j'y réfléchis bien il y a cette chanson que j'ai écoutée en boucle à sa sortie et qui à chaque fois que je la réécoute me fait le même effet. Puis ce texte bordel, cette force qui ressort des mots, ce son ! Ce morceau c'est «Incomplete» sur l'album Stranger than fiction. Musique de Brett et paroles de Greg. Le top. Pour faire valoir mon statut de Normand, «p'tet ben qu'oui, p'tet ben que non», j'aime beaucoup également «End of history» sur le dernier album, j'adore ce riff de guitare ! Un pur bijou de Brian Baker qui aurait pu être sur l'énorme Minority of one de Dag Nasty.

tement comme toi. Quand j'étais vraiment jeune, la vie de musicien paraissait cool mais on se disait qu'il fallait être fou pour la suivre. Il n'y avait pas de récompense. C'était juste de l'art. Les groupes jouaient dans un club de merde devant 80 personnes et j'étais l'une de ces personnes. Cela ne donnait pas envie. Quand j'ai eu l'occasion de former Bad Religion, il n'y avait pas de Nirvana, de Green Day. Le top de ce que tu pouvais espérer, c'est être Black Flag, c'est à dire de jouer devant 100 personnes au maximum. Être un musicien n'était pas une carrière. Personne ne gagnait de l'argent. Tu devais bosser pour te permettre de jouer dans ton groupe.

**Tu écoutes toujours beaucoup de nouveautés ?**

J'essaie. Moins ces derniers temps mais en tournée on me donne pas mal de démos. J'en écoute beaucoup mais honnêtement, je dépasse rarement la première chanson. Je trouve cela génial qu'autant de gens veulent faire du punk rock mais je suis à la recherche d'autres choses, de groupes qui me bousculent. Le conseil que je donne à tous les groupes, qu'importe qui ils sont, est que le but est de rester ensemble suffisamment longtemps pour que le public te trouve. Il y a forcément une fanbase quelque part pour toi, que tu sois bon ou merdique. Il y aura toujours des gens qui aimeront ce que tu fais. Si je n'aime pas, tu t'en fous. Personne n'aimait Bad Religion au début. On nous disait «mais vous êtes nuls !». Et pas dans notre dos, on nous

## 23. THIB

**PRESSURE TOUR, NOT SCIENTISTS**

21st century (digital boy)

Si je devais choisir une chanson, ce serait «21st century (digital boy)». La mélodie m'est restée en tête directement et me revient régulièrement.



## 24. JÉRÔME

### LAST NIGHT

Cease

Je me souviens bien de ce numéro de Fan-zine sur M6 en Mars 1996 juste après le passage de BR à l'Elysée Montmartre. Je me souviens bien également de ce court extrait de «Drunk sincerity», qui m'a bien accroché l'oreille. Pourtant, de prime abord, l'ado que j'étais n'a pas été convaincu par les titres du groupe sur les deux premiers Punk-O-Rama, et Suffer ne m'avait pas convaincu à l'époque. Mais là, les choses étaient différentes. Quelques temps après, j'enregistre un live en Allemagne de 4-5 titres sur MCM, autant vous dire qu'avec mon frère nous avons usé la bande de VHS à n'en plus pouvoir, charmés par la hargne et les mélodies de ce groupe hors du commun. J'avais bien sûr vu les pubs dans Rocksound pour The gray race, ces fameux encarts pub latéraux

qu'on a tous découpés pour foutre dans notre chambre, mais c'est mon frère qui va concrétiser les choses avec l'achat du CD au Silence de la rue. Le coup de foudre fut immédiat.

De nos jours encore, la pêche d'ouverture du disque me donne toujours des frissons. 25 ans après j'ai écouté tous les disques de ce groupe qui est sans doute mon préféré, je pense que objectivement cela doit se jouer à pas grand chose mais The gray race reste mon favori. Étant plus fan de Brian Baker que de Brett cela s'explique sans doute, mais l'avalanche de tubes que constitue ce disque est imparable et se conclut par mon titre préféré de BR, «Cease». Ce titre m'a accompagné maintenant pendant plus de la moitié de ma vie, dans les coups durs et dans la joie, (surtout dans les coups durs «What was once, is reduced to remembrance»).

L'intensité que dégage ce morceau et ses arrangements génialement académiques m'ont accompagné comme un ami que j'aurais toujours connu. Je l'ai écouté sur le chemin du lycée puis dans le métro pour aller au travail, avec mon frère dans sa chambre chez mes parents, avec ma première amoureuse, mes meilleurs amis, sur la route avec mes groupes, en soirée ou dans l'intimité de mon appartement. Ce n'est pas si évident à griller mais pourtant j'ai piqué énormément de plans batterie à Bobby Schayer qui reste sans doute mon batteur favori à jamais. Néanmoins ils se font un malin plaisir à ne jamais la jouer sur scène, si ce n'est à une époque où Greg Graffin faisait la version présente sur American Lesion (son album solo) au piano en fin de set. Mais ne l'avoir jamais vu matérialisée devant mes yeux fait sans doute partie de la magie autour de ce morceau.

## 25. CORA

### FANZINE BOBBY PINS

#### Stranger than fiction

Si je devais choisir une seule chanson de BR, ça serait «Stranger than fiction», sortie en 1994 sur l'album du même nom. En 1994, j'avais 6 ans, j'en avais rien à foutre de BR puisque je ne savais même pas que ça existait. Bref, pour les lecteurs plus âgés, je n'aurais aucune légitimité à parler de BR. Stranger than fiction était donc le 8ème album du groupe à l'époque, je suis bien incapable de dire quel était l'album précédent, ni l'album suivant.

J'ai découvert l'album et cette chanson en préparant une émission radio que j'animais à l'époque : j'avais complètement flashé sur cet orgue, un poil ringard, les chœurs qui font «HAAAAA» et cette intro à la limite d'un générique d'une série des années 90, complètement inadaptée à la thématique lugubre de la chanson.

Mon grand rêve était de pouvoir voir et entendre ce morceau sur scène (et «Only rain» sur The Dissent of Man), ce qui n'a jamais eu lieu. Le groupe a joué à Angoulême lors du Festival Punk in Drublic, j'y vécu une expérience religieuse mais de courte

durée puisqu'une multitude de relous fit rapidement son apparition pour m'éjecter du premier rang. Ni «Stranger than fiction», ni «Only rain» ne furent jouées. Je regardai la fin du concert de loin en buvant une excellente Brew Dog.



## 26. BIR WALLABIRZINE Forbidden beat

En 1988 BR pose les bases de son punk mélodique californien avec leur album *Suffer*. Leur précédent et second (le fameux album de la maturité) en 1983 était typé pop prog punk pour s'intituler *Into the Unknown*. On peut tirer la sève de ces 2 opus en extrayant 2 titres et presque au hasard, tant ils sont excellents mais pas pour les mêmes raisons. Pour une raison purement épidermique j'ai choisi l'album *Suffer* et le titre «Forbidden Beat», vous comprendrez en fin de chronique, patiente.

De quoi parle la chanson ? Elle parle d'être pris dans des routines qui «asservissent» les gens à travers leurs tentations. C'est une affirmation qui suit le «Straight Edge» (sXe) de Minor Threat sans que l'on en émette aucune doctrine. L'universalisme de BR

possède sa face punk cynique, mais c'est sa largesse à penser de manière plus large qui souligne sa fluidité mélodique et œuvre à une philosophie humaniste. Au lieu de restreindre vers une communauté, le groupe ouvre les perspectives d'une mélodie simple et efficace, fer de lance d'une main de fer dans un gant de velours dont siège sa vérité sonore et émotive.

Le titre commence par une explosion qui crescendo semble monter vers la canopée brûlante d'un punk rock épique. Une véritable bourrasque nous entraîne et pousse sans cesse comme un liant à cette soumission tentatrice. BR est un groupe intelligent, et similaire à la technique du judo, il se sert de la force de son adversaire et de son élan pour le retourner contre lui. Dans le punk, pour invectiver l'establishment l'ironie sert de coup de poing, elle est même le point de compression d'acupuncture préféré de Jello Biafra.

Si BR nous fait véritablement réfléchir sur le sens premier des servitudes, il l'accomplit en poussant les potards dans le rouge pour nous entraîner dans une surdose d'énergie libératoire. Il utilise une brillante ironie rythmée pour contrebalancer et se libérer de ces tentations à l'asservissement. C'est comme un rite expiatoire, et là il faut s'embraser littéralement avec. C'est carrément l'inverse du mythe d'Icare qui se brûle les ailes par effet de transgression. L'Humain est confronté à l'effet néfaste que peut avoir un conseil ou une interdiction et son désir de repousser toujours plus loin les frontières de l'exploration et de la connaissance, au risque de soumettre sa condition humaine à une épreuve fatale.

BR a toujours confronté sa propre éthique non pas sous le prisme d'un point de vue, mais en augmentant son panoramique pour avoir une plus ample vision de tous les points de vue. Il en dispose dans ses chansons par une lecture que chacun pourra traduire selon sa propre expérience. On s'éloigne des obligations pour une interprétation libertaire. C'est revoir sa position fondamentale et son éthique de vie, comme ne pas considérer la discipline spartiate dans le



sXe comme étant une autre forme de dépendance en déplaçant le problème, mais plutôt comme un ancrage à ce qui te fonde ton essence suprême.

Il y a musicalement autre chose de palpable, tout comme le groupe R.E.M, BR appartient à cette dynastie de groupe durable qui reflète cette immensité américaine pleine du jus musical de son immigration. Ce titre en libelle la folle démangeaison. Il envoie le punk-gum se coller dans le cowpunk. L'américana country est moissonné dans le crissement du punk, l'émulsion a le même effet que du maïs qui crépite dans une poêle pour donner naissance au pop-corn. Le chant de Graf fin surnage tout au long de l'opus, et sur ce titre son empreinte en contamine la volonté en un minimum d'effort pour un maximum d'efficacité. C'est la technique du judo, hé ! Selon le petit Prince «On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux.» C'est inexact, car il existe depuis le

tatouage. On peut avec le cœur démontrer l'essentiel pour les yeux. L'adolescent sur la pochette de Suffer je l'ai en tatouage. Cet ado en flamme symbolise à mes yeux et mon cœur, la révolte permanente qui agite en moi la sève de ma propre révolution sonore. J'ai choisi le sens de mon existence, et je sais au fond de moi l'embrasement continu, de sa racine solaire à son sommet de neige éternelle mélancolique. Mon attitude découle de mon altitude en société. J'ai en plus rajouté un X sur chaque paume de main et enlevé la symbolique de la croix barrée pour un pentagramme, plus prompt à la culture souterraine. «Forbidden Beat» est un combat, une libération, il mène et donne du sens à l'existence. Si tu mets ce titre et que je suis dans les parages, il est fréquent que je jette un truc en l'air par plaisir viscéral et extatique, que la fougère adolescente en moi s'enflamme instantanément. Cela peut être une casquette, un gobelet, un tabouret, enfin, véritablement avec tout ce que j'ai à proximité des mains.

balançait des «Fuck you !» en pleine face (rires). Les derniers groupes que j'ai aimés et que j'écoute chez moi sont Plague Vendor, Emily Davis and The Murder Police et Dave Hause. On les a emmenés en tournée et je les admire vraiment.

**Il s'est écoulé six ans entre True north et Age of unreason alors qu'à une période vous enregistriez un disque tous les trois**

**ans. Il se passe de plus en plus de temps entre chaque album.**

Je sais. Ce n'est pas intentionnel. La vérité est que l'on a 280 chansons. C'est vraiment beaucoup. Certaines sont vraiment spéciales. À ce stade, on ne veut plus écrire un disque qui sonne comme l'un des précédents. Quand on me dit, il est temps que le prochain disque sonne comme Suffer, je réponds «non, pas la peine, va plutôt ra-

## 27. ETIENNE LANE, DO NOT MACHINE

My sanity

Intéressante la proposition de W-Fenec. Cela m'a fait replonger dans pleins de titres de BR. C'est quand même hyper impressionnant leur discographie ! Mais je vais rester sur le premier morceau qui me soit venu en tête : «My sanity», extrait de leur dernier album en date Age of unreason sorti en 2019. Pourquoi : juste parce que c'est un tube à la BR. Qui tourne sur 4 accords, avec mélodies et chants imparables !



## 28. PATRICK TAD FOULHOX

### ROCKSOUND, PUNK RAWK, SLOW SHOW...

You are the government

BR n'imaginait pas qu'il allumerait la mèche d'un style qui conduirait Green Day et Offspring en haut de l'affiche, en trois fois plus gros que n'importe qui. À leurs débuts en 1980, les Californiens s'essayaient à une forme de garage rock accéléré, histoire de se réapproprier le punk, ce rock que les Britanniques ont dépoussiéré. Ce n'était pas convaincant mais le sort du hardcore mélodique (ou skatepunk ou punk à roulettes) en était jeté. Une génération spontanée naquit en Californie fin 70 / début 80, moins exposée médiatiquement que celles de New-York et Londres. Avec les Californiens, il faut associer la scène de Washington DC autour du label Dischord. Tout passait par les labels. Un membre de Black Flag a créé SST Records (Los Angeles), un Dead Kennedys a monté Alternative Tentacles (San Francisco) et un

Teen Idles a ouvert Dischord (DC). Pas de raison qu'un BR, le guitariste Brett Gurewitz en l'occurrence, ne crée pas le sien, Epitaph. Ce que fera aussi Fat Mike de NoFx un peu plus tard en lançant Fat Wreck Chords à San Francisco pour publier les disques de son propre groupe. Cette scène était autonome à tous points de vue. Green Day et Offspring en sont issus. Tous affichaient de solides convictions politiques. Ils militaient à leur façon. Pas vraiment des punks d'opérette. Il y avait du grain à moudre avec Ronald Reagan, les Bush père et fils, la guerre en Irak, les lois liberticides, la NRA, etc. Et même avec Margaret Thatcher ou les essais nucléaires ordonnés par Jacques Chirac. BR était un fer de lance de cette scène. Comment évoluer sans risquer de perdre les fans de la première heure, tout en ouvrant à un public plus large sans renier ses convictions ? Le groupe a formidablement su gérer une équation insoluble d'un point de vue déontologique.

(Cette chronique de l'album Suffer est extraite du livre Hache tendre & gueules de bois (2021), sa «discothèque idéale»)





## 29. KEM EUROCKEENNES DE BELFORT 21st century (digital boy)

J'ai eu ma période BR quand j'étais en fac à Besançon et j'ai beaucoup écouté les albums Suffer, No control et Against the grain à la fin des années 80, début 90. Et donc, j'ai choisi «21st century (digital boy)» issu de l'album Against the grain. J'aime beaucoup ce titre car ce n'est pas un titre joué à fond les manettes comme c'est souvent le cas avec eux et c'est d'ailleurs ce «tout à fond» qui m'a rapidement saoulé... J'aime ce côté plus posé, mid-tempo... Et je me souviens d'avoir chanté ce titre à tue-tête dans les rues de Besac au sortir de soirées bien arrosées qui sont assez représentatives de mes études que j'ai lamentablement (volontai-

rement] foirées finalement ! Je ne me suis jamais intéressé aux paroles donc je ne sais pas trop ce qu'il raconte en fait...

J'ai aussi le souvenir de les avoir vus 2 fois en Allemagne en 1 semaine à l'été 91. Une fois au Bizarre Festival à Giessen avec entre autres Danzig, Pixies, Iggy Pop, Stiff Little Fingers, Ride... Et la semaine suivante, rebelote au Rock Together Festival à Berlin Est (2 ans après la chute du Mur) avec entre autres à l'affiche Discharge, Napalm Death, Gwar, Morbid Angel, Spermbirds, Entombed... Et là c'était plus épique ! Vieux amphithéâtre gallo-romain dans un ex Berlin Est encore bien délabré où on a dû subir une attaque de skinheads faf pendant un des concerts... Ils se sont faits massacrer, les inconscients...



## 30. FOREST POOKY SUPERMUNK Slumber

Difficile de choisir un titre préféré de BR parmi autant de compositions. Ceci dit, je me plie à l'exercice. Quand W-Fenec m'a demandé de participer à ce dossier, plusieurs chansons me sont venues spontanément à l'esprit, «Generator», «Against the grain», «American Jesus» mais la première était «Slumber» issue de l'album Stranger than fiction. J'ai découvert cet album en 94 ou 95 et, heureux propriétaire d'un lecteur de cassettes portatif, je me prenais à écouter cette ritournelle en boucle à la fin des cours, entre le collège et la gare routière. Le bouton «rewind» a pris cher. Il est certain que BR a tenu une place dans les fondations de mon éducation mélodique. «Slumber» faisait appel à mon côté fataliste, mes questionnements d'ado sur cette période pendant laquelle on essaie de se forger, de trouver sa place et que personne ne nous comprend. J'ai toujours eu une grande estime pour ce groupe, même pendant les années Atlantic, n'en déplaise aux «puristes». Avec un bémol pour l'album de Noël. Peut-être faut que je le réécoute. Peut-être.

Je n'ai pas pris l'occasion de leur en parler, le 4 juillet 2016, quand j'ai accompagné David Basso au Transbordeur, à Lyon, afin de me faire interprète pour l'interview de Brian Ba-

ker et Jay Bentley pour son documentaire «Diesel» le Film. Rencontre passionnante ! Notre échange m'a rappelé que, outre leur grande influence artistique, ils avaient été des pionniers du DIY et de l'auto production. Un mode opératoire qui a inspiré la communauté dans laquelle j'ai grandi.

Par la suite, pour notre plus grande joie, Greg Graffin s'est aussi rendu disponible pour répondre à quelques-unes de nos questions. Alors que David installe sa caméra, et que Greg nous demande de ne pas cadrer son short, on aborde l'histoire, les principes du groupe, le DIY. Son discours démonte les stéréotypes de l'image dite «punk», et nous explique que quand il se rend à l'université dans sa caisse de daron et qu'il demande aux élèves de faire leurs devoirs, il ne reflète pas franchement l'idéal «punk». Finalement, la crête ne fait pas le punk, quoi. Des idées dans lesquelles je me retrouve aujourd'hui, soit : fais avec sincérité ce que tu veux/peux, avec ce que tu as, en te donnant les moyens, et surtout, ne sois pas un connard. Que du bon sens.

Entre ma découverte de «Slumber» et cette rencontre avec les BR, j'ai eu l'impression de comme boucler une boucle, de retrouver un message proche, quasi intact, de celui qui m'aura séduit en premier lieu.

Tout ça avec des cheveux blancs, des lunettes et des acouphènes en plus.

## 31. ACE SKUNK ANANSIE

21st century (digital boy)

Tu me demandes de choisir une chanson parmi les innombrables hits de BR, cela est compliqué et je ne pourrais pas réellement t'en donner un comme cela.

Mais en y réfléchissant, je me souviens

d'un moment bien particulier en aout 2010 à Wien, alors qu'ils tournaient pour leur 30 ans de carrière. J'apprécie les groupes qui se donnent à fond sur scène notamment des groupes qui ont une carrière aussi longue. Nous partagions l'affiche du festival Frequency. Alors oui le titre que je citerais mais plus parce qu'à chaque fois que je l'entends je repense à ce moment c'est «21st century (digital boy)».

cheter Suffer». Je n'ai pas envie de ça. Greg et Brett non plus. Je vais t'expliquer comment on fonctionne désormais. Quand on a fait The dissent of man, Brett avait composé pas mal de chansons sur une guitare acoustique parce qu'il passait alors pas mal de temps avec sa guitare acoustique. On a enregistré le disque, on l'a tous beaucoup aimé mais Brett nous a dit le jour de la sortie de The dissent of man «on doit faire un autre disque». Parce qu'il a eu la sensation que ce n'était pas ce qu'il voulait faire. Ce n'était pas le disque dont il avait

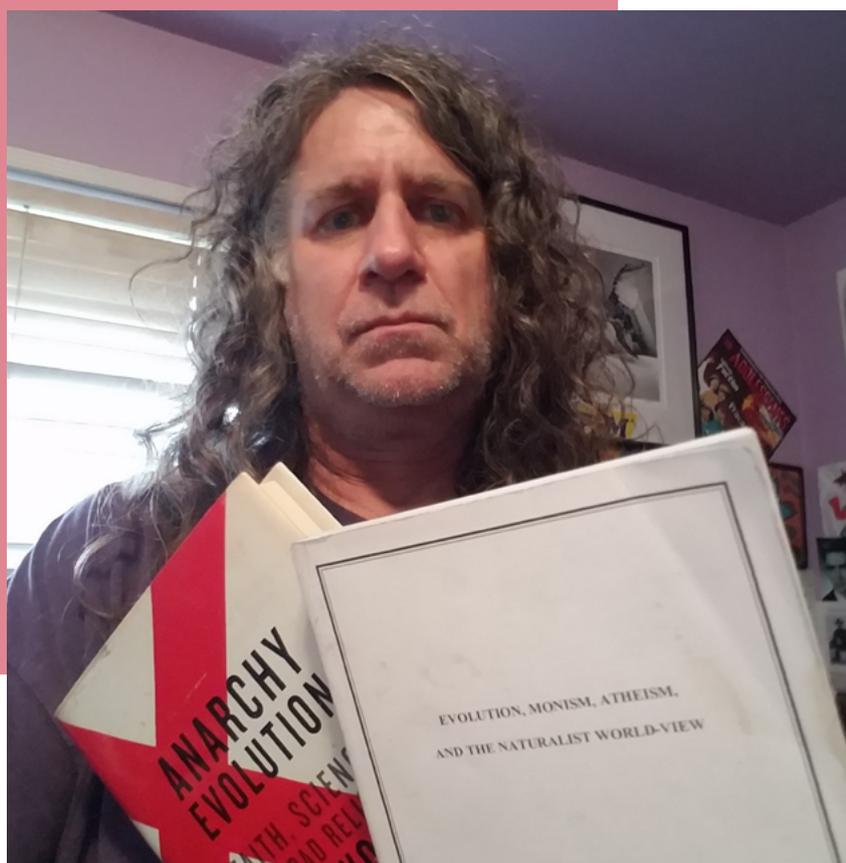
envie. Il a alors eu une conversation avec Tom Waits qui venait de sortir un disque incroyable sur Anti. Brett lui a demandé : «Comment est-ce que tu as fait pour que ce disque soit si génial ?». Tom lui a répondu : «Limite-toi dans la durée». Même en tant que groupe punk avec Bad Religion, on composait des chansons de plus de 3 minutes. C'est une fucking long punk rock song. Tom a dit : «2 minutes. Ne dépasse pas 2 minutes. Le reste c'est de la merde». C'est ainsi que True north est arrivé. True north est un retour aux sources avec ces

## 32. TONY ADOLESCENTS

A walk

Ma chanson préférée de BR, c'est «A walk» dans The gray race. Je me souviens qu'à sa sortie, il y avait des histoires parce que l'album était sur une major (Atlantic Records) au lieu d'être produit par Brett. En fait, Brett n'était même pas sur l'album, c'était Brian Baker. Ric Ocasek (qui connaît bien le genre) a fait un super boulot. Le son était léché mais c'était vraiment le son de BR. «A walk» est devenue ma chanson de BR préférée dès que je l'ai entendue. Tout comme ma précédente chanson préférée de BR («American Jesus»), la guitare a une bonne accroche et une belle mélodie. C'est entraînant. La guitare de Brian Baker dans cette chanson est l'un de mes dix morceaux de guitare préférés de tous les temps. Les paroles sont accessibles à tout le monde. Elle est tellement ancrée dans mon esprit qu'à chaque fois que

je dis que je vais me promener, j'entends la voix de Greg et la guitare de Brian. C'est profond, quand une chanson arrive à s'intégrer dans le vocabulaire de votre voix intérieure. Si je croyais avoir une âme, je suis sûr que cette chanson l'aurait touchée.



chansons courtes et directes. On en était tous très contents. A sa sortie, on s'est dit «si c'est notre dernier album, parfait. Cela nous convient». On envisageait vraiment que ce disque puisse être notre dernier. On avait tous des familles, d'autres occupations et Bad Religion n'est plus notre priorité comme avant. Ce disque était l'épithète parfaite pour une carrière riche en albums et en chansons. Mais lors des trois années suivantes, le climat politique a changé. Pas qu'aux Etats-Unis mais dans le monde entier. Il y a eu un basculement vers la droite, la montée d'une haine envers les autres. Beaucoup de haine. Notre société se re-

trouve à reculer. Greg a commencé à écrire des paroles et des idées de chansons, il en a ressenti le besoin. On était en tournée à ce moment en Asie, en Amérique du Sud, aux Etats-Unis et on prenait conscience de ce changement et l'arrivée de cette philosophie agressivement nauséabonde. Brett non plus ne voulait pas rester assis à ne pas réagir et s'est mis à composer ce qui a donné notre album de 2018. Une fois ce disque fini, encore une fois, on a eu le sentiment d'avoir mis tout ce que l'on avait à dire dans ces chansons. Age of unreason peut être le dernier album de Bad Religion. Quand on nous demande à quand le prochain disque,

### 33. GUILLAUME GWARDATH

#### FANZINOTHÈQUE, METRO BEACH

Change of ideas

L'année 1989, j'étais loin d'avoir les moyens d'acheter autant de LP que je l'aurais voulu. C'est copié sur une cassette vierge que l'album No control a intégré ma collection. Avec le stylo Bic à encre verte que j'avais sous la main, j'avais recopié la liste des chansons sur le carton de la jaquette. Face A, face B : j'ai rincé la bande de cette cassette. Peu d'autres venaient la concurrencer et la déloger du boîtier de mon walkman. Le premier morceau, Change of ideas, s'est gravé dans ma tête. Tout était dit, en moins d'une minute chrono. Le riff, la vitesse, l'imprécation, la mélodie, le refrain comme un manifeste. La chanson idéale en ouverture d'un album parfait alors que je commençais à prendre mes distances d'avec le speed et thrash metal et que je recherchais attitude et intelligence dans les groupes de la scène hardcore. Je lisais les derniers numéros du fanzine Alienation et les premiers de Roger Mag. Les écouteurs perdant leur mousse orange sur mes oreilles, je marchais dans la montagne. J'allais foutre mes études en l'air. J'écoutais du hardcore. Un changement radical d'idées me paraissait un acceptable programme à suivre et je pensais très fort : «fuck yeah, Bad Religion».



## 34. RITCHIE

### LES \$HERIFF / THE LAST BRIGADE

#### 21st century (digital boy)

Difficile de ne sélectionner qu'un seul titre de BR, c'est un album tout entier qui m'a bouleversé. Stranger than fiction est le premier album que j'ai écouté. Choc énergique et mélodique ! La fusion de gros riffs et de pures chansons. Un des premiers morceaux à m'avoir rendu fou sur ce disque c'est «Infected» suivi de «The Handshake». Ce qui m'a accroché directement c'est la finesse du songwriting, dans les mélodies, les chœurs, les guitares. Et des chansons ultra «catchy»

du couplet au refrain comme «What it is» ou le parfait «21st century (digital boy)» (clin d'œil au «20th century boy» de T Rex !?). Bon allez, s'il faut en choisir un, je choisis celui-ci car ça en est le meilleur exemple. En fait le disque m'a accompagné une bonne partie de 1995 et m'a pas mal influencé autant dans mon jeu et mon son de guitare que sur la composition à l'époque.

J'ai eu l'occasion de les voir 2 fois, en 2005 à l'Azkena Rock Fest au pays basque espagnol et en 2018 au Hellfest. En 13 ans de temps les gars n'ont pas perdu une once d'énergie et ils ont la classe.

J'ai envie de répondre que cela dépend de ce qu'il se passera dans le monde.

#### Qui chez Bad Religion collectionne tout ce qui concerne le groupe ?

Bobby Schayer (batter de 1991 à 2001). Bobby a tout. Si on cherche quelque chose, on sait qu'on peut lui demander.

#### Parles-tu d'Epitaph avec Brett ? T'arrive-t-il de lui dire : «cet album est génial, par contre celui-ci, c'est vraiment de la merde, pourquoi tu as signé ce groupe» ? Vous avez ce genre de conversation entre amis ?

Non. Epitaph a eu deux vies. La première est celle qui a démarré quand on a sorti notre premier 7 inch. Cette vie a pris fin avec Peace thru vandalism des Vandals (1982). Puis Epitaph a sombré avec Into the unknown et ne valait plus rien du tout. Brett a commencé à produire des groupes en stu-

dio. Quand il a réanimé Epitaph en 86-87, c'était juste une façade pour que d'autres groupes puissent sortir leurs albums. Mais Epitaph n'était pas réellement un label. Ce n'est qu'avec L7 et Suffer de Bad Religion qu'Epitaph tel qu'on le connaît a commencé à exister. A partir de là, Epitaph est 100% Brett Gurewitz. Toutes les décisions prises ont été les siennes. J'y ai travaillé pendant 10 ans de No control à Recipe for hate. Certains des groupes signés étaient incroyables comme The Offspring, NOFX, Rancid... Je suis ensuite parti d'Epitaph car Bad Religion prenait tout mon temps. Par la suite, les signatures de Brett... comment expliquer ? Beaucoup de nos amis nous demandaient «mais pourquoi vous ne sortez pas notre disque ?». Je les regardais dans les yeux en répondant : «C'est un business. On n'est pas là pour se faire des amis. Il n'y a aucun intérêt à investir de l'argent dans ton disque si on ne va pas en vendre».

## 35. NICLAS

### THE BABOON SHOW

#### Pessimistic lines

Au début des années 90, j'écoutais principalement du Metal. Un ami m'a fait écouter «Pessimistic lines», la dernière chanson de l'album Suffer. J'ai juste adoré la mélodie

vocale presque country sur un punk rock rapide. J'ai tout de suite adhéré à BR et aujourd'hui, j'ai toute leur discographie dans ma collection. BR est un groupe très important pour moi et sa musique me redonne toujours de l'espoir quand je me sens déprimé. Il fallait que je me fasse tatouer ce logo génial sur le bras.

## 36. ROMAIN BOULE

### CHARLY FIASCO, LAME SHOT

No control

Difficile de faire un choix au sein d'une des discographies les plus impressionnantes d'un des groupes le plus marquant de nos vies. J'ai découvert BR comme beaucoup au milieu des années 90 grâce à l'explosion de leurs confrères Green Day ou Offspring. La bande à Greg avait une saveur particulière sur plein d'aspects. Dans les dégaines, comme dans les textes, il se dégageait une attitude beaucoup plus mature, plus rassurante, une sorte de collection de figures bienveillantes aux allures de vieux briscards. Je ne sais plus quel titre ou quel album m'a marqué à la découverte du groupe. En me plongeant dans sa discographie à l'époque, c'est sans nul doute No control qui m'a le plus touché. De la pochette minimaliste jusqu'à sa collection de tubes : «Change of ideas», «Automatic man», «You»... Adolescent, je me souviens descendre les pentes des cotteaux du Lauragais à bicyclette avec mon sac à dos Eastpack. J'y avais fièrement inscrit au blanco «I WANT TO CONQUER THE WORLD» en lettres capitales. Rien ne pouvait m'arriver, cheveux au vent, appareil dentaire et baggy pants qui se coince dans le dérailleur rockrider.

Lorsque nous est venue l'idée saugrenue avec mon ami David de monter une émission de radio durant l'année 2000, nous avons naturellement longuement échangé sur un nom d'émission qui pouvait nous rassembler tous les deux et coller avec nos goûts respectifs. On s'est mis d'accord sur le titre No control. On adorait le titre éponyme du disque. On singeait inlassablement la descente de toms de Pete, reprenions à tue-tête le sing-along de fin. Sans véritablement mettre un sens au contenu brillant des paroles, cela collait parfaitement à l'état d'esprit dans lequel nous étions. No control, notre émission de radio a démarré au mois de Janvier ou Février 2001, et ce titre nous a accompagnés tous les mercredis soirs sur Radio FMR pendant quelques années. «And believe these words you hear when you think your path is clear...»

La sortie de *The Process of belief* et le retour de Brett Gurewitz au sein du groupe l'année d'après, a relancé une nouvelle vague d'amour pour BR. On adorait le disque. On était énormément investis dans l'émission de radio et le webzine qu'on venait de mettre en place. Nos vies tournaient autour des différentes sorties d'albums punk rock et ce nouvel opus des Californiens était clairement au dessus du panier.

Lorsque la tournée européenne débarqua à moins de 6 heures de route de la ville rose, David ne mit pas longtemps à proposer de faire le déplacement dans sa rutilante Clio blanche en compagnie de deux autres champions. Il y a des concerts que l'on n'oubliera jamais. Ce concert de BR le 1er Mai 2002 à Bilbao au Pays Basque en fait partie. Profitant de quelques contacts glanés grâce à radio FMR et quelques courriers échangés avec les bureaux d'Építaph en Europe, nous avons réussi à programmer une interview avec un membre du groupe quelques heures avant l'ouverture des portes. C'est Jay Bentley qui nous a accueillis tous les deux dans les loges de cette énorme salle basque. Le contenu de l'interview bientôt vingt ans plus tard reste peut être secondaire. Jay fut d'une sympathie exemplaire devant ces jeunes adultes tentant de dissimuler maladroitement leur fan attitude au travers de



questions à l'anglais douteux. Après avoir éteint le magnétophone, Jay nous proposa de se servir dans le gargantuesque catering qui ornait les loges. On prit un temps important pour discuter. Alors que je lorgnais sans scrupules devant le rack de guitares, Jay me demanda simplement si je voulais en prendre une pour jouer dessus. Et me voilà soudainement dans les loges de BR à tester l'une des guitares de Brian Baker. Dans un excès de confiance en moi totalement incompréhensible, je me mets à entamer le riff de guitare de «American Jesus». Moment suspendu, Jay prend sa 4 cordes et commence à m'accompagner à la basse. Liquéfié par l'ampleur de l'événement, je me transforme immédiatement en flaque,

incapable évidemment d'être à la hauteur du moment. Je garde toutefois l'idée que j'ai joué une mesure de «American Jesus» avec le bassiste de BR dans une ambiance de franche camaraderie.

Le public basque possède sa réputation partout en Europe. Ce soir-là, il fût une nouvelle fois l'artisan d'une soirée simplement parfaite. Les basques sont des chanteurs. Ils scandent les paroles, les thèmes de guitares et les interludes entre les chansons si nécessaire. Ce soir là, Jay a dédié la chanson «No control» pour deux jeunes animateurs d'une modeste émission de radio Toulousaine. On n'oubliera jamais.

## 37. ALIEN THE DEAD KRAZUKIES

Sinister rouge

À l'unanimité, «Sinister Rouge». Elle est courte, rapide, efficace, les chœurs sont déments et on se rappelle tous du frisson en live lorsque l'intro lente démarre et qu'on sait que ça va partir fort à tout moment. Le thème et les paroles de la chanson aussi nous parlent beaucoup, ça remet en perspective les horreurs commises par l'Église à l'époque de sa toute-puissance. Nous sommes des agnostiques convaincus et ce genre de paroles démontre tout à fait les excès qui peuvent être commis à cause des religions.

Lorsque notre ancien label nous a proposé de faire une cover, on s'est évidemment rué dessus ! Le principe était que chaque groupe devait faire une cover d'un groupe présent au Punk Rock Bowling festival de cette année-là et BR était sur l'affiche. On a proposé le projet à une asso local qui s'occupe de nous (big up à la LMA) et ils ont été super emballés par le projet. On a démarché deux chorales, un chœur basque (Elgarrekin) et une chorale de la LMA menée par Sabine Reigner. On s'est retrouvé à une cinquantaine pour faire les chœurs au Manoir de Léon



dans les Landes et l'expérience était super cool. Ensuite Christian Carvin s'est occupé du mix et voilà ! Peu après je me suis lancé dans un clip qui m'a pris un an à faire, c'était infernal mais on ne regrette pas !

## 38. YOTAM

### CHABAD RELIGION, USELESS ID

You are the government

J'ai découvert BR sur une cassette qu'un ami m'a donnée fin 1994. Le grunge commençait à passer de mode et Green Day faisait déjà les gros titres, je savais qu'il y avait un monde prêt à déferler dans cette nouvelle musique que je venais de découvrir, mais quelles en étaient les origines ?

Sur une face de cette cassette, il y avait une compilation des années 80-85 et sur l'autre face, Suffer. Mon pote a mis la cassette dans mon Walkman en disant : «écoute, c'est super mélodique». J'ai entendu «You are the Government», pour moi ça ressemblait à une chanson de country accélérée mais sans le côté niais, bien au contraire. Il y avait un message, c'était court et direct avec des harmonies en trois parties, des accords qui bougent sans se répéter comme dans les codes de la musique pop, et avant que j'aie pu m'imprégner de tout ça, la chanson était terminée. J'adore l'album Suffer mais «You are the Government» a été ma porte d'entrée vers BR et à chaque fois que j'entends

cette chanson, elle me rappelle ce sentiment magique de la première écoute. Au fil des années, j'ai vu BR plusieurs fois et même tous les jours pendant le Warped Tour de 2002. Ils sont les pionniers d'un style qui pèse lourd dans les ingrédients du son de Useless ID. Pendant qu'on écrivait State is burning, j'ai réécouté «You are the Government» avant d'écrire «Land of idiocracy».

BR m'a montré qu'une bonne chanson ne se résumait pas à une bonne mélodie. Quand une chanson contient à la fois une bonne mélodie et un bon texte, des paroles qui font réfléchir et pas seulement chanter, là on peut parler de grandeur. En 2017, quand j'ai rencontré ma femme Paola et que je lui ai demandé ce qu'elle écoutait, elle a répondu sans sourciller : «Bad Religion». J'ai tout de suite su qu'elle comprenait et qu'on s'entendrait bien. On les a vus ensemble au Bayfest en 2018 et c'était super, ensuite j'ai pu les voir une autre fois l'année suivante aux États-Unis. Il n'y a pas de meilleur groupe dans ce style de musique que BR et aujourd'hui encore, en pleine écriture du prochain Useless ID, je sais que j'écouterai Suffer une paire de fois et que je m'en inspirerai pour écrire une chanson sur l'état actuel du monde.





## 39. GREG

### BARE TEETH

I want to conquer the World

Je devais avoir 16 ans quand j'ai découvert BR. Mon cousin avait une correspondante allemande qui lui avait offert le CD 4 titres de Punk Rock Song, dont cette fameuse version en allemand avec le chanteur de Die Toten Hosen qui en a surpris plus d'un. Ce n'est que plus tard, au lycée, qu'un pion m'a refilé No control. Il savait que j'étais fan de punk et m'avait déjà refilé pas mal de trucs que j'avais appréciés mais pas surkifés (à l'époque) : Poison Idea, Madball, ... No control, c'est l'album qui a tout déclenché chez moi, en particulier «I want to conquer the World». Premièrement, ce n'est pas très commun d'ouvrir un morceau sur un solo de guitare. Le titre du morceau peut paraître très prétentieux mais les paroles font état d'un tout autre état d'esprit, et elles m'ont particulièrement parlé. De plus, ce titre a une puissance mélodique dingue. Après avoir poncé la discographie de BR, et à repasser dessus plusieurs fois par an, No control fait partie de mes 3 albums préférés du groupe.

C'est aussi une façon détournée de dire «mec, ton groupe n'est pas si bien que ça» (rires). Epitaph n'était pas un hobby. C'est un business. Initié par la passion certes, et il l'est toujours, mais il y a une réalité économique. Brett et moi prenions ce métier au sérieux. Après Bad Religion, Brett n'a signé que des groupes qui pouvaient faire tourner son business. Il y a toujours des exceptions, des paris, des coups de cœur bien sûr. Mais il ne signait pas des groupes pour faire enrager les gens. Sur les Warped Tour de 98 à 2006, Bad Religion, NOFX, Pennywise, on était les rois. A partir de 2010, ce n'était plus le cas. Les groupes qui étaient

en tête d'affiche et qui ramenaient le plus de monde étaient les groupes que Brett signait. On pouvait bien dire «c'est quoi ces groupes de merde ? Ces faux punks, ces vendus, cette musique pour ados ?» mais la vérité, c'est que Brett a senti le vent tourner et a su placer son label sur ce qui allait devenir populaire. En tant que business, si tu es là pour te faire des amis, tu ne tiens pas longtemps.

**Il est certain que l'on ne peut pas accuser Brett d'être un mauvais businessman.**

Complètement. C'est un des types les plus intelligents que j'ai jamais côtoyé. Ses in-

## 40. BLACKIE

### THE HARD ONS

Lack key kids

Oh ! Choisir ma chanson préférée de BR. Ok, «Lack key kids» dans le premier album. Super riff !

tentions valent de l'or.

**Dernière question un peu plus légère. Si tu devais enterrer un cadavre, quel membre de Bad Religion appellerais-tu pour te venir en aide ?**

Jamie (Miller, batteur actuel) [rires]. Oui, sans aucun doute. Jamie est très doué pour dire «ah non, je n'ai rien vu» [rires]. Et il est plus jeune. Il pourrait se servir de la pelle de manière plus efficace que moi !

**Merci encore pour cette conversation Jay.**

Merci à toi. On a tellement hâte de repartir en tournée et de venir en Europe. On devrait rejouer cet automne aux US puis en 2022 par chez vous. J'adore tellement la France. Je viens avec ma femme à Paris tous les ans pour profiter de la ville, de l'art, des bons restaurants. Ça nous manque tellement. On croise les doigts que le monde reprenne. Rien ne remplace l'énergie, l'adrénaline, la communion, la camaraderie

que l'on ressent lors d'un concert. On ne se rend pas compte de l'importance que cela a dans nos vies, que l'on soit musicien ou fan de musique, avant qu'on nous l'enlève. L'idée de retraite est réelle et forte pour un groupe avec notre parcours, on va finir par ralentir, mais que là tout s'arrête comme cela, non. C'est no way ! Je ne veux pas m'arrêter. Pas comme ça.

**Merci à Jay et aux Bad Religion, merci aussi à Gui de Champi, Guillaume Circus et Stéphane Cupillard.**

■ Olivier Portnoi



## 41. ERWAN DRUNK SINCERITY

Drunk sincerity

Issus de la scène punk rock havraise, Bou-boul, Loïck et Laury ont voulu monter un groupe de cover de BR appelé «Sad Religion». Rapidement les compos ont pris le pas sur le travail de reprises, influencées par le hardcore mélodique des Californiens. Pour garder la référence à l'origine de leur réunion, ils ont décidé d'appeler le groupe Drunk Sincerity, on était à l'époque de l'album The gray race. Après leur premier concert, j'ai rejoint le groupe, et en tant que grand fan de BR, j'étais servi tant dans la musique que dans le nom ! Ce dernier est très particulier car il relève aussi bien du regard critique

que nous pouvons porter sur le monde, que de nos histoires et difficultés personnelles. Cela fait près de 25 ans que le groupe existe et des morceaux tels que «American Jesus» et «Generator» sont venus agrémenter certains de nos sets, de même nous avons fait des covers du morceau «Drunk Sincerity» avec des groupes avec lesquels nous sommes partis en tournée. BR est la référence sur laquelle le groupe s'est formé. Si depuis, de nouvelles influences se sont faites jour, nous restons toujours attachés à ce travail mélodique qui caractérise tant le groupe californien. Chaque album de BR a son lot de surprise, et systématiquement elles viennent teindre notre façon d'appréhender le monde et notre travail de composition.



présente...

# DO WHAT YOU WANT

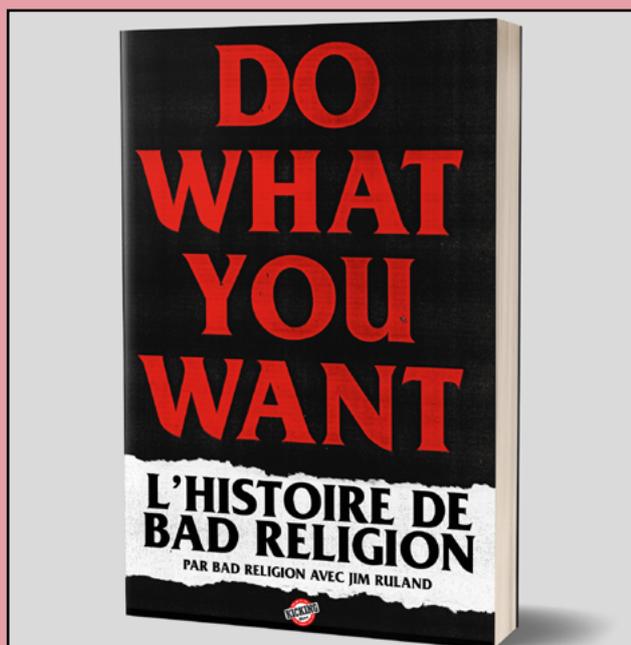
L'HISTOIRE DE  
BAD RELIGION

PAR BAD RELIGION AVEC JIM RULAND



Disponible sur

[www.kickingrecords.com](http://www.kickingrecords.com)



## BAD RELIGION

### DO WHAT YOU WANT

[Kicking Records]

Bad Religion a quarante ans. Enfin quarante et un maintenant, mais qu'importe. Ce qui est remarquable, c'est que Bad Religion, formé en 1980, est toujours là. Fidèle au poste. Et à ses convictions qui n'auront jamais fait l'objet de compromis. Quatre décennies de punk rock et de hardcore mélodique exécutés dans les règles de l'art (mais si au début, et dixit Graffin, ce n'était pas de l'art mais du suicide !).

Do what you want. Sacrée philosophie. Et pourquoi pas ? Agir. Mais avec intelligence. Toujours (ou presque) dans le but de faire réfléchir. Et ceci en toute indépendance. Voici les fondamentaux de Bad Religion. C'est du côté de la Californie, à l'aube des 80's, et alors que le punk-rock commence à s'essouffler, que Greg Graffin et Brett Gurewitz (rapidement surnommé Mr Brett) accompagnés du batteur Jay Ziskrout et du bassiste historique (et toujours en activité) Jay Bentley, forment Bad Religion. Et dans le sillage du groupe, un « world way of thinking » et un son qui deviendra universel. Car sans Bad Religion, probablement pas de NOFX, Green Day ou Lagwagon.

Des premières répètes dans un garage à la sortie de The Age of Unknown, leur 17<sup>ème</sup> album, en passant par la création d'Epitaph Records (support DIY destiné dans un premier temps à sortir les premières prod du groupe, et qui deviendra un des plus gros label indépendants), le succès

(décalé dans le temps) de Suffer et les tournées triomphales en Europe, Greg, Brett, Jay et le génial guitariste Brian Baker, chapeautés par le journaliste américain Jim Ruland, racontent l'histoire de Bad Religion. Leur histoire, ou tout du moins une bonne partie. Et ils n'occultent aucun moment de la vie du groupe. Que ce soit les bons comme les mauvais. Comme ce deuxième album mi hard rock mi progressif qui provoqua le départ de Jay et la mise en hibernation du groupe. Ou le départ de Brett sous pression lors de la signature avec la major Atlantic synonyme de futures tournées intensives et remplacé par la légende Brian (Minor Threat, Dag Nasty). Ainsi que les problèmes de prise et de dépendances de drogue et d'alcool. Rien n'est occulté.

Point d'histoires sordides ou de légendes sordides dans cet ouvrage bénéficiant d'une traduction et d'une édition française par nos amis de Kicking Records. Juste le récit de quelques types qui ont partagés leur passion pour le punk-rock et créés une alchimie presque parfaite. Avec un chanteur qui mènera de front une intense activité musicale et une brillante carrière scientifique et un guitariste devenu producteur et gérant d'un label qui signera les nouvelles locomotives du punk rock après le cataclysme Nirvana. Le groupe, qui sortira un album quasiment tous les ans pendant les années 90's, enchaînera avec une insolente facilité des disques de qualité, tant au niveau musical qu'au niveau des textes jamais dénués de sens. Le duo de compositeurs Graffin/Gurewitz, véritables Lennon/Mc Cartney du punk rock, fera des étincelles et sera à l'origine des dizaines de tubes (parmi les quasi 300 titres composés !). Si bien que comparativement à des groupes comme Motörhead ou AC/DC, une chanson de Bad Religion est instantanément identifiable.

Condenser quarante ans de carrière en 300 pages était un sacré défi. Défi relevé haut la main par les auteurs de cette autobiographie plus qu'indispensable. Do what you want. Et fais le toi-même, précepte mis en application dès les débuts du groupe. Bad Religion n'a eu de cesse de bousculer les usages et les habitudes. Non par esprit de contradiction mais par nécessité d'indépendance. Un groupe authentique et attentif. Un des derniers encore en activité. Ce livre est incontournable pour comprendre le phénomène Bad Religion, et sera une excellente excuse pour te faire ressortir des disque du génial groupe californien.

■ Gui de Champi



## GOJIRA

### FORTITUDE

[Roadrunner Records]

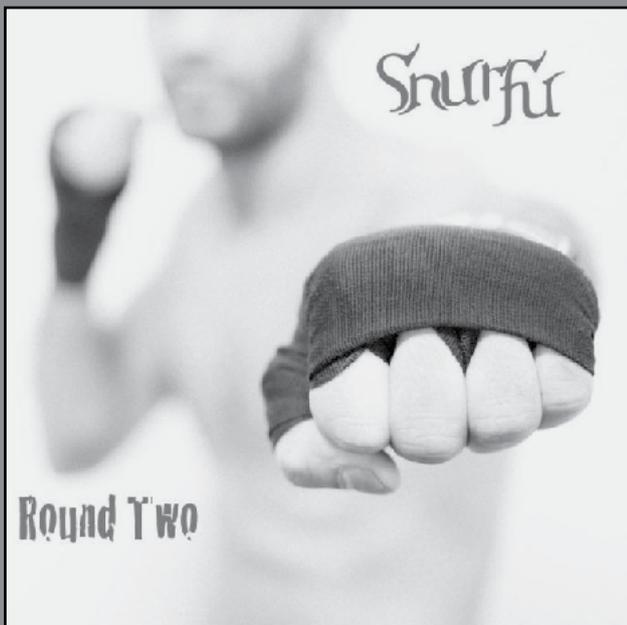
Est-ce que c'est parce que la période depuis Magma a été longue (5 années) ou parce que ce nouvel opus est vraiment exceptionnel que dès les premières écoutes de Fortitude, j'ai eu la sensation d'écouter un disque important dans leur discographie ? Alors qu'ils n'ont pas vraiment fait d'erreur depuis leurs débuts, depuis From Mars to Sirius, je n'avais pas ressenti un tel truc. On les a vus gravir la montagne et cet album sonne un peu comme le drapeau qu'ils planteraient au sommet.

Roulements, notes de guitares aussi excitées que nous, break et BING, Gojira is back. «Born for one thing» amène aussi sa part de douceurs et comme le tout est parfaitement construit, on est à genoux en à peine deux minutes. La grosse artillerie technique et «classique» est déjà de sortie, on se gave de breaks, d'harmoniques, de descentes de manche et de coups de massue. On retrouve la même alchimie sur «New found» ou «Grind» qui sont tout aussi terriblement efficaces. Si, selon moi, l'opus sera un marqueur dans leur histoire, c'est que les mélodies n'ont jamais été aussi présentes et intégrées à leur death metal, «Another world» ou «The trails» sont presque «rock» avec une grosse partie planante pour le second cité (qui peut renvoyer à la fin de From Mars to Sirius et «World to come» ou «From mars»), des plages plus accessibles mais totalement dans le moule Gojira. Le paroxysme de cette évolution, c'est la paire axiale

«Fortitude» / «The chant», le titre qui donne son nom à l'album qu'on peut traduire par «courage» (voire bravitude en dialecte deux-sévrien) est une sorte d'intermède où les sons clairs et un chant tribal se partagent la vedette, une mélodie reprise pour l'introduction du titre suivant, une intro qui surprendra celui qui écoute les titres n'importe comment, le genre de passage qui pourrait être confondu avec du Mars Red Sky sur un blind test ! Résolument rock dans certains choix, le groupe n'oublie pas ses origines et avec «Hold on» ou «Sphinx», ils rappellent que pour enchaîner parfaitement les riffs qui défoncent et claquer une voix grave qui fait hérissier les poils, il n'y a pas beaucoup mieux qu'eux (mention très spéciale à «Hold on» qui multiplie les inspirations différentes et les amalgame toutes avec brio). S'il ne fallait garder qu'une démonstration de cette facilité à mêler puissance et mélodies, on peut mettre de côté «Into the storm», le genre de titres qui permet à Gojira de s'asseoir à la table des plus grands sans rougir. Une assemblée où le combo retrouve Sepultura, des influenceurs (puisque ce terme existe désormais), des précurseurs et d'ardents défenseurs de la planète à qui on pense forcément à l'écoute du sublime «Amazonia». Par leurs mots et leurs actions, les Français ont toujours soutenu notre vieille Terre et s'ils n'ont pas de Roots au Brésil, ils refusent de rester sans réaction face aux catastrophes générées par l'Homme. A l'instar de «Grind», l'humain est capable de dérapages (plus ou moins) contrôlés mais les mêmes sont aussi responsables du retour en force de l'harmonie avant l'extinction des feux (mais pas ceux des forêts primaires).

Si le Terrien n'est pas encore en osmose avec son milieu, Gojira est lui complètement en symbiose avec son élément, un métal corrosif qui marie le death et le rock, qui unit harmonieusement l'ancien et le nouveau, le doux et le rugueux, le violent et le calme, le magnifique et le sublime.

■ Oli



## SNURFU

### ROUND TWO

[Autoproduction]

La recette d'un bon burger, c'est pas compliqué, c'est steak, salade, tomate, oignon, tout ça entre 2 pains. Pas besoin de rajouter des œufs, du poulet frit, de la tartiflette, du foie gras ou n'importe quel ingrédient incongru à vouloir penser

révolutionner le machin, alors que c'est juste du gâchis. Et si Snurfu faisaient des burgers, ils s'attacheraient à respecter la recette, en y apportant juste leur savoir-faire et leur envie. Mais le quintet suisse créé en 2009 n'a pas monté un food truck mais un groupe de rock. Et ils nous servent ce deuxième album, sobrement intitulé Round two. 10 titres, version «on installe tout sur les tapis, on branche les amplis et les micros, on se sert un petit malt, et on envoie le paquet». Pas de fioritures. Si tu veux une mise en bouche rapide, pourquoi ne pas écouter le titre «No fucks given» qui donne une bonne idée de ce bon rock mâtiné de quelques fulgurances hard rock légères (perso, je ne suis pas friand de hard, mais celui-ci est assez subtilement présent pour pouvoir être apprécié). Tout en maîtrise, Snurfu envoie presque 45 minutes sans réduire la cadence, et même quand ils t'annoncent une ballade («Southern rebel ballad»), il faut croire que ça les amuse à moitié puisqu'ils remettent les Watts au bout de 30 secondes. Bref, du gros rock classique et puissant qui respecte les codes, je dirais même plus, qui les honore.

■ Eric

Photo : I Shot Photography





## UNCOMMONMEN-FROMMARS

### REVENGE OF THE MARTIANS VOL.1

[Kicking Records]

Après Last exit to Poitiers rendant hommage à la carrière de Seven Hate et This Machine Pays Tribute to Flying Donuts paru pour les vingt ans du groupe - et quelques semaines avant un split surprise (j'écarte volontairement le fabuleux Fire Walks With Me : A Burning Heads Tribute qui reprenait le tracklist et les face B du premier album des Burning toujours en activité), voici un nouveau tribute qui s'avère alléchant. Car si il y a bien un groupe qui méritait également un album hommage, c'est bien Uncommonmenfrommars. Et comme Kicking Records a de la suite dans les idées, (au moins) deux volumes sont au programme. Le second (ou le deuxième ? Mr Cu! est capable de tout !) est programmé pour le deuxième semestre 2021, mais intéressons-nous au premier volet qui vient de paraître.

Le bilan de UMFM est éloquent : quasi vingt piges d'activités, 7 albums studio, trois EP, un live (cd et DVD), deux splits et des centaines de live ultra bouillants. Avec un line up identique du début à la fin, Uncommonmenfrommars est un groupe attachant et véritablement passionné de punk rock. Le groupe, en pause illimité depuis 2013, ne reviendra pas sur le devant de la scène. Diesel et le Hellfest 2018 auront permis de revoir le groupe au cinéma et en chair et en os. Ces albums hommage sont donc un excellent prétexte pour continuer d'honorer la mémoire de ce groupe gé-

nial. Et pour ce premier volume, du beau monde s'est pressé au portillon pour rendre hommage aux copains. La famille (au sens propre - Forest Pooky, AG Sugar - comme au sens figuré - Cannibal Mosquitos, Supermunk) et les amis (tous les autres participants !) ont tous joué le jeu dans des registres différents. Entre reprises assez fidèles («I had way too much fun» de Supermunk, «She's Quite a Number» à la sauce Cooper, «Imaginary Feeling» de The Dead Krazukies), «Go Get a Life» de Topsy Turvy's) et interprétations (très) libres («Come to Jamaica - Pt 1» des déjantés Cannibal Mosquitos, «La noble cause» transformé en chant guerrier par Fléau, «Kill the Fuse» en mode noise électrique par Guerilla Poubelle), pas moins de quinze groupes ou formations éphémères rendent hommage aux Seigneurs de Serrières. Et comme tu meurs d'envie de me demander mon top cinq (sur quinze titres !), tu ne seras pas étonné d'y retrouver la magnifique version de «Lifetime Bus Stop» par le non moins magnifique Forest Pooky, le puissant «She's Quite a Number» des excellents Cooper (même si la batterie méritait un meilleur traitement au niveau du son), «Old School Sk8 Shoes» par JL & Bros (bisou Jean Loose, bisou Jean Rem, Grand Est representz), la surprenante et délicieuse interprétation de «Get the Fuck out of my life» par AG Sugar (la petite dernière de la famille) et Romain Vicente, et ce petit bijou de Johnny Mafia qui transforme «I hate my band» en «I love my band» dans un savoureux mix de Unco et Not Scientists (sacré clin d'œil !).

Un disque haut en couleur qui s'écoute avec les potards à fond, sans retenue et avec la banane. Tout ce qu'était Uncommonmenfrommars. Pendant que vous vous ruez sur le site marchand de Kicking Records pour commander le disque, je suis déjà en train de faire des pronostics concernant les intervenants du prochain volume. A plus dans l'espace !

■ Gui de Champi



# UNCOMMONMENFROMMARS

LA PARUTION DU PREMIER VOLUME DU TRIBUTE CONSACRÉ AUX UNCOMMONMENFROMMARS A ÉTÉ UN SECRET BIEN GARDÉ. À TEL POINT QUE LES MEMBRES DU GROUPE N'ONT RIEN VU VENIR. MON HUMBLE CHRONIQUE DE CE TRIBUTE COULAIT DE SOURCE TANT J'AI AIMÉ (ET J'AIME TOUJOURS) CE GROUPE, MAIS QUOI DE MIEUX QUE L'AVIS DES INTÉRESSÉS ? ED ET TRINT, LES DEUX GUITARISTES/CHANTEURS, ONT JOUÉ LE JEU ET NOUS PROPOSE LEURS RESENTIS SUR CE DISQUE. ACTION !

Trint : Ce tribute, c'est une surprise de taille. Ça fait vraiment plaisir et bizarre à la fois de se dire qu'il y a tellement de groupes qui ont pris certainement pas mal de leur temps pour bosser et enregistrer ces reprises. Allez, play !

## 1. Come to Jamaïca - part 1 (extrait de Welcome to... par Cannibal Mosquitos)

Trint : Les Cannibal Mosquitos et leur style surf punk. Ce morceau était très apprécié, et même si nous nous en étions lassés, je comprends que le côté fun du titre ait plu. Nos copains cannibales ont fait une version tout à fait à la sauce mosquitos. En l'écouter (sans savoir ce que c'était), je n'ai pas compris de suite. Ils m'ont bien eu. Je kiffe le surf rock. Merci les copains, vous êtes au top.

Ed : La famille. Je suis absolument fan de la musique et des personnes. Avant ils étaient dans ISP, un groupe de HxC avec lequel on partageait des scènes/tournées dès le début du groupe. «Come to Jamaïca» a longtemps été un running gag entre nous parce c'était un morceau «blague» écrit en 5 minutes et n'ayant aucune autre raison d'être que de nous faire marrer. Il est très bizarrement devenu un des morceaux les plus importants de l'histoire du groupe (sic). On lui doit aussi sans doute notre signature avec Wagram Music pour le premier album. Merci aux Cannibal Mosquitos d'avoir intégré cette magnifique interview dans la reprise, on règlera ça plus tard... ;)

## 2. I had way too much fun (extrait de Easy cure par Supermunk)

Ed : Littéralement la famille ! Supermunk, c'est notre frère Forest avec Bazile (Not Scientists) et mon ami Ben. C'est aussi un des meilleurs groupes de pop punk français de la décennie. Un choix intéressant de morceau du dernier al-

bum d'Unco, dans lequel on peut entendre des prémices de ce qu'allait devenir Not Scientists sur certains morceaux, dont celui là je crois. Superbement réarrangé.

Trint : Je me souviens du témoignage de Bazile de Supermunk comme si c'était hier. Pareil pour les témoignages de Forest et Ben. C'est une version qu'ils se sont bien appropriée. De savoir qu'ils ont certainement répété à 2 kms de chez moi en plus, c'est génial ! J'aurais presque pu les entendre par ma fenêtre. Je suis fan de Supermunk, du coup, je ne suis peut-être pas très objectif. Merci les gars.

## 3. She's quite a number (extrait de Longer than an EP, shorter than an album par Cooper)

Trint : Cooper est un des groupes étrangers avec lequel nous avons eu une longue histoire de rencontres et de tournées autant en France qu'aux Pays-Bas. Ils ont su mettre en avant dans ce morceau leurs qualités polyphoniques. Comme d'habitude, quoi. Ils sont forts ces Hollandais. Dank u well.

Ed : J'ai découvert Cooper en 1994 avec l'album Do you know not ?, un album génial qui faisait un peu penser à Helmet faisant de la pop. Des années plus tard, après de nombreuses scènes partagées et squattages chez les un les autres, on est devenus très proches. J'ai trouvé ce choix de morceau parfait parce que c'est un de nos morceaux les plus complexes mélodiquement, et joué par eux, on dirait juste un morceau de Cooper. Le Ed de 16 ans serait hystérique.

## 4. Blue pill (extrait de Easy cure par The Shell Corporation)

Ed : Nos frangins Californiens. On a beaucoup tourné ensemble en Europe et aux USA, et Jan le chanteur prend parfois des vacances pour



# REVENGE OF THE MARTIANS

A FANZINE SPÉCIAL

## UNCOMMON MEN FROM MARS

Vol. 1



WITH : CANNIBAL MOSQUITOS, FLEAU SUPERMUNK, COOPER, NOFUTAL, THE SHELL CORPORATION, TOSPY TURVY'S AG SUGAR & ROMAIN VICENTE, JL & BROS GUERRILLA POUBELLE, FOREST POOKY, JOHNNY MAFIA, LE NINJA COPIEUR, THE DEAD KRAZUKIES, HATEFUL MONDAY THE ALIEN ART AGENCY, KICKING RECORDS SID, PÉIR LAVIT, OLIVIER PORTNOI, DAVID BASSO

AVAILABLE ON [FACEBOOK.COM/PARANOIAFANZINE](https://www.facebook.com/paranoiafanzine)

accompagner Not Scientists sur certaines aventures européennes. Encore un parfait choix, le morceau leur va super bien et pourrait figurer sur un de leurs disques. J'ai beaucoup aimé leur clin d'œil à leur vision de la culture parisienne avec l'arrangement à l'accordéon. Deuxième blague du tribute, drôle et beau.

Trint : The Shell Corporation from USA, une tournée en Europe, une tournée aux USA et un 45 tours. Je n'ai pas percuté quand ils m'ont posé des questions sur mes lignes de guitare. On peut dire que je me suis bien fait avoir. C'est un morceau à nous mais ils en ont fait un titre à eux. Thanks guys.

### **5. Get the fuck out of my life (extrait de Vote for me par AG Sugar & Romain Vicente)**

Trint : AG, notre petite sœur, et son pote Romain ont eu une vision très surprenante avec ce titre. Je ne sais toujours pas vraiment comment ils en sont arrivés là mais elle est vraiment cool, leur version. Merci sœurette, et merci copain.

Ed : La plus grosse surprise du tribute pour moi, encore littéralement la famille puisque AG est ma sœur qui a aussi longtemps tenu le merch pour Unco en tournée. Elle joue et écrit de la musique depuis longtemps mais c'est son premier enregistrement officiellement sorti. Romain est un ami de la famille rencontré en tournée, c'est lui qui a produit le morceau et joué la batterie. C'était une idée géniale de reprendre un morceau énervé sous forme de comptine ! On croirait écouter The Muffs, j'adore ! J'ai aussi pleuré, j'avoue.

### **6. Kill the fuse (extrait de Kill the fuse par Guerilla Poubelle)**

Ed : Aussi la famille, et une belle surprise du tribute ! Je suis incapable de comptabiliser le nombre de concerts joués ensemble. Au-delà de l'amitié, c'est le premier groupe de punk chantant en français que j'ai écouté et aimé. Ils se sont bien démerdés pour ne pas avoir à chanter en anglais en reprenant le seul morceau instrumental de toute notre discographie haha ! Transformer un instru acoustique de 10min en un morceau punk de 4min30 est une belle performance en soi, c'est hyper bien fait et puissant. J'adore.

Trint : On a partagé pas mal de temps avec les

Guerilla Poubelle. J'ai toujours été impressionné par leur approche et leur façon de tourner leur textes en français, chose qui me faisait personnellement peur, et là, ils se sont attaqués à notre super ovni instrumental qu'est «Kill the fuse». Je suis très honoré de les voir sur cette compile. Ils sont un des piliers de la scène, pour sûr.

### **7. La noble cause (extrait de Functional dysfunctionality par Fléau)**

Trint : Fléau ? Mais qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Une version hardcore en français qui remet en valeur le morceau, aussi surprenant qu'efficace. (Bon, je sais qui vous êtes mais je ne le dirai à personne). Merci beaucoup pour votre contribution.

Ed : Excusez le langage mais PUTAIN. Un arrangement absolument génial par un groupe que j'adore et dont je ne peux révéler l'identité de ces mercenaires de la destruction. J'adore tous les morceaux de ce tribute mais celui là. PUTAIN !

### **8. Lifetime bus stop (extrait de Longer than an EP, shorter than an album par Forest Pooky)**

Ed : Frère, camarade dans Sons Of Buddha, et chanteur de Supermunk. C'est aussi celui de la fratrie qui a hérité des meilleures capacités vocales. Encore un super choix, qui lui va comme un gant, arrangements classieux, propre, émouvant. La larme n'est pas loin.

Trint : Ah le frangin. Peut-on être fan de son frère ? J'ai toujours trouvé qu'il chantait mieux et qu'il était meilleur guitariste que moi. Sa version pookisée est vraiment incroyable. Merci bro.

### **9. I hate my band (extrait de I hate my band! par Johnny Mafia)**

Trint : Je salue l'approche du «I love my band». J'ai adoré qu'ils changent les textes pour une version personnalisée qui fonctionne et qui met le smile aux lèvres. C'est fou de voir des témoignages comme le leur. Merci les mafieux.

Ed : Je suis tombé amoureux de ce groupe après avoir joué un concert ensemble avec Not Scientists en 2019. S'en sont suivis un split 45t et une tournée pour faire durer le plaisir. «I hate my band» est devenu «I love my band», j'adore ! Le morceau est complètement John-

ny Mafiaisé avec le talent qui les caractérise, une autre belle surprise !

### **10. Blue flame (extrait de Kill the fuse par Le Ninja Copieur)**

Ed : Première découverte du tribute ! On s'est rencontré brièvement une fois donc c'est pour moi le seul morceau d'un artiste que je ne connaissais pas personnellement. Morceau exclusivement acoustique transformé en punk song ultra catchy. Je crois qu'il joue de tous les instruments dessus ce qui est assez incroyable. Déjà dans ma playlist de morceaux à écouter à fond en voiture cet été la fenêtre ouverte.

Trint : La diversité des choix et des versions des participants est sans limite. C'est une version punk-rock du morceau acoustique tirée du EP Kill the fuse. Morceau que, sauf erreur de ma part, nous n'avons jamais joué en live. Quelle surprise et surtout quel plaisir de le retrouver ici en version ninja ! Merci à toi.

### **11. Imaginary feelings (extrait de I hate my band ! par The Dead Krazukies)**

Trint : On a tellement rencontré de gens sur les tournées. Et les Krazukies étaient des amis avant que les Krazukies existent. Alien, le batteur, avait réalisé des visuels et notre clip de «Imaginary feelings». Ils sont très bons, plus qu'ils le disent, et ils auraient pu jouer n'importe quel morceau d'Unco. Vivement qu'on puisse se retrouver dans le sud-ouest les amis. Merci à vous.

Ed : Le batteur Alien fait partie également de la famille UMFM depuis longtemps, il a créé la majorité des pochettes / tee-shirts du groupe. On s'est connu à l'époque en jouant avec son groupe Propagandass. Kéké le guitariste est aussi un de mes plus vieux amis, le nombre de cuites tous ensemble est incalculable. On a connu le reste du groupe en concert avec Not Scientists. Reprise ultra maîtrisée à la sauce Krazukies. Fun fact : Alien a tourné le clip de «Imaginary feelings». #inception

### **12. Dark sunday (extrait de Noise pollution par Hateful Monday)**

Ed : Nos frangins Suisses et les fiers représentants du HxC mélo chez eux. Je crois qu'on a commencé nos groupes à peu près en même

temps, du coup on s'est croisés et avons joué ensemble régulièrement pendant une quinzaine d'années. Un morceau mid tempo joué speed à la 90s comme ils le font si bien, j'ai l'impression d'être en 1998. J'adore et ça fait du bien de savoir que le genre n'est pas mort !

Trint : Hateful Monday, c'est une longue histoire qui dure depuis si longtemps que je n'arrive pas vraiment à me souvenir quand ça a commencé. «Dark Sunday» était un de mes morceaux préférés à jouer en live. Une version retravaillée à la sauce Hateful. Ils en ont, eux aussi, refait un morceau à eux. Merci les amis.

### **13. Go get a life (extrait de Vote for me par Topsy Turvy's)**

Trint : C'est fou de se dire que nous avons pu influencer des groupes. C'est chouette parce que ça veut dire que les tournées et les albums, les concerts et les rencontres étaient plus que juste du bon temps. C'est extrêmement valorisant de se rendre compte que nous avons été un vecteur positif sur des gens. Ça va au-delà de la musique. Topsy Turvy's, outre leurs magnifiques cheveux verts, se sont bien appropriés ce morceau. Toutes ces versions ont des saveurs tellement différentes. C'est vraiment cool. Merci les Topsy.

Ed : Des copains avec qui on a joué plusieurs fois. Cyp, le batteur, est un vieux pote fan de Rires et Chansons, toujours de bonne compagnie. On a passé une soirée mémorable ensemble sur un festival en Suisse qui s'est terminé en tempête flippante, qui a rasé toutes les tentes et stands. On a tous survécu mais la gueule de bois était sévère. C'est drôle de ré-entendre ce morceau qui doit bien avoir 20 ans ! Bonne reprise poppy pour accompagner le café du matin.

### **14. 78 (extrait de Vote for me par Nofutal)**

Ed : Un autre groupe issu du groupe de nos potes Corses Propagandass. Branson s'est souvent amusé à traduire en français les morceaux punks anglophones, ce qui a donné lieu à de bonnes barres de rire à l'époque. Je redoutais qu'un jour ce soit à notre tour, haha ! J'ai ri fort. Merci.

Trint : Ah, Nofutal. ce nom me dit vaguement quelque chose. Je crois qu'ils sont Corses. Et il me semble que malgré la phobie de la bai-

gnade de l'un d'entre eux, ils peuvent passer pour des mecs sympas. Blague à part, sauf pour Bronson qui est un ami de longue date, je les ai rencontrés l'été dernier et ce sont des gens adorables et dévoués au punk-rock. Tous seuls sur leur île, ils déplacent les montagnes pour promouvoir notre culture. Et ils chantent en français, ce qui est très chouette. Ils sont aussi un peu fainéants, d'où le choix de «78» (rires). Mais ça fait plaisir de les avoir sur la compile. Ne changez rien les copains. Merci à vous.

### 15. Old school sk8 shoes (extrait de Welcome to... par JL & BROS)

Trint : Encore des gars avec qui on a tellement traîné et fait la fête. La culture skate et la culture punk, pour moi, vont de pair. S'il n'y avait pas eu le skate, je n'aurais pas fait de guitare. Les bandes son des vidéos de l'époque m'ont donné envie d'acheter une guitare électrique. Tout est parti de là. Je suis super heureux qu'ils aient choisi ce titre qui est un appel à la fraternité de la planche en bois, un titre ancien mais qui a toujours fait mouche. Merci les gars.

Ed : L'équipe des potos de The Rebel Assholes ! Line up old school pour le reprise la plus old school ! C'est un des premiers morceaux qu'on ait écrit, ils l'avaient jouée avec nous sur scène le jour où on s'est rencontrés. Depuis, on a dû jouer ensemble 10000 fois. Old school is cool.

Trint : Bon, c'est pas tout ça, mais on y prend goût ! Nous attendons le volume 2 avec impatience ! Mais c'est un grand sentiment d'humilité et de fierté de voir et d'avoir entre mes mains cette compile. Merci pour vos investissements et votre créativité. Et merci à Kicking Records d'avoir rendu possible cette très belle surprise.

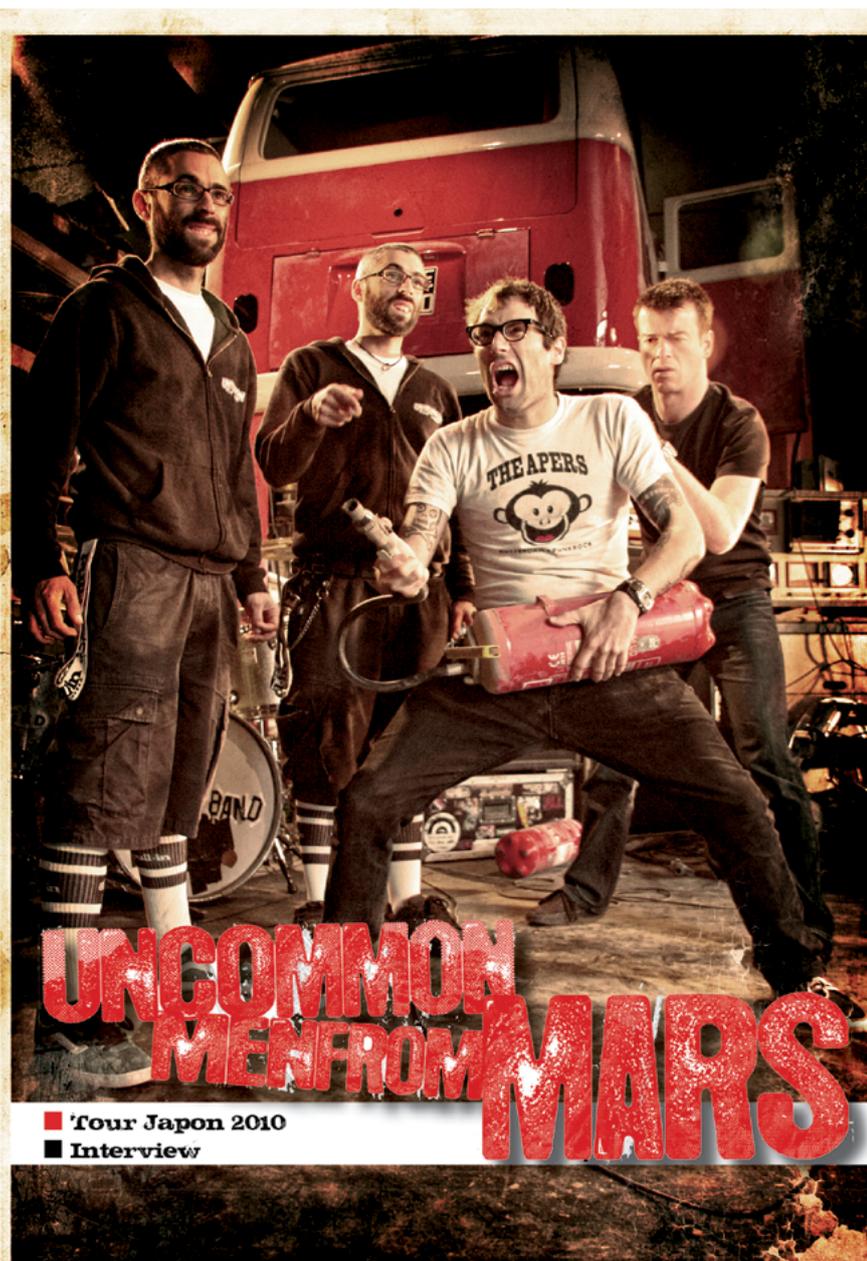
Ed : Pour être honnête après la reformation du groupe pour le Hellfest en 2018 le chapitre Unco était clos pour moi, et je ne pensais pas du tout à l'éventualité d'un tribute. Ça a été une surprise totale et un choc émotionnel. Le fait que tous ces copains et groupes talentueux prennent le temps d'apprendre à jouer, réarranger et enregistrer nos petits morceaux écrits dans notre

cave me semble fou. Merci à tous, et à Mr. Cu! de Kicking Records du fond du cœur. Et merci Gui pour cette interview !

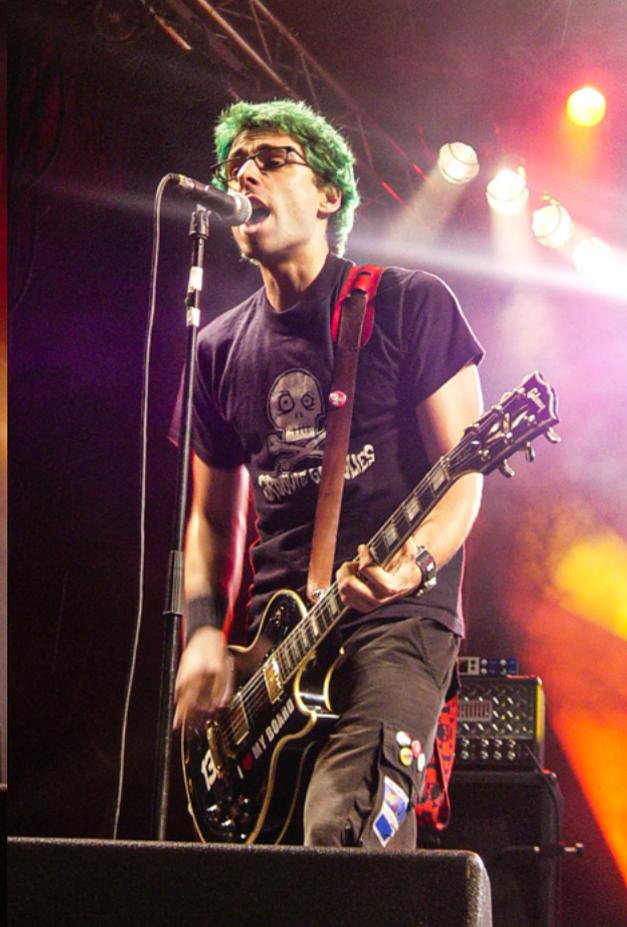
**Si tu souhaites en savoir plus sur l'histoire de ce tribute et te replonger dans l'histoire des Unco, je ne peux que te conseiller de choper le « hors-série » du fanzine consacré au groupe. Pour 4 euros port compris, envoyés à Jean-Louis BOYER (173 Chemin du Cavaou - lotissement La Blanchette, Lot 10, 13013 MARSEILLE), ça serait dommage de s'en priver ! Plus d'informations en contactant Jean-Louis (jeanlouis.boyer71 (at) yahoo.fr)**

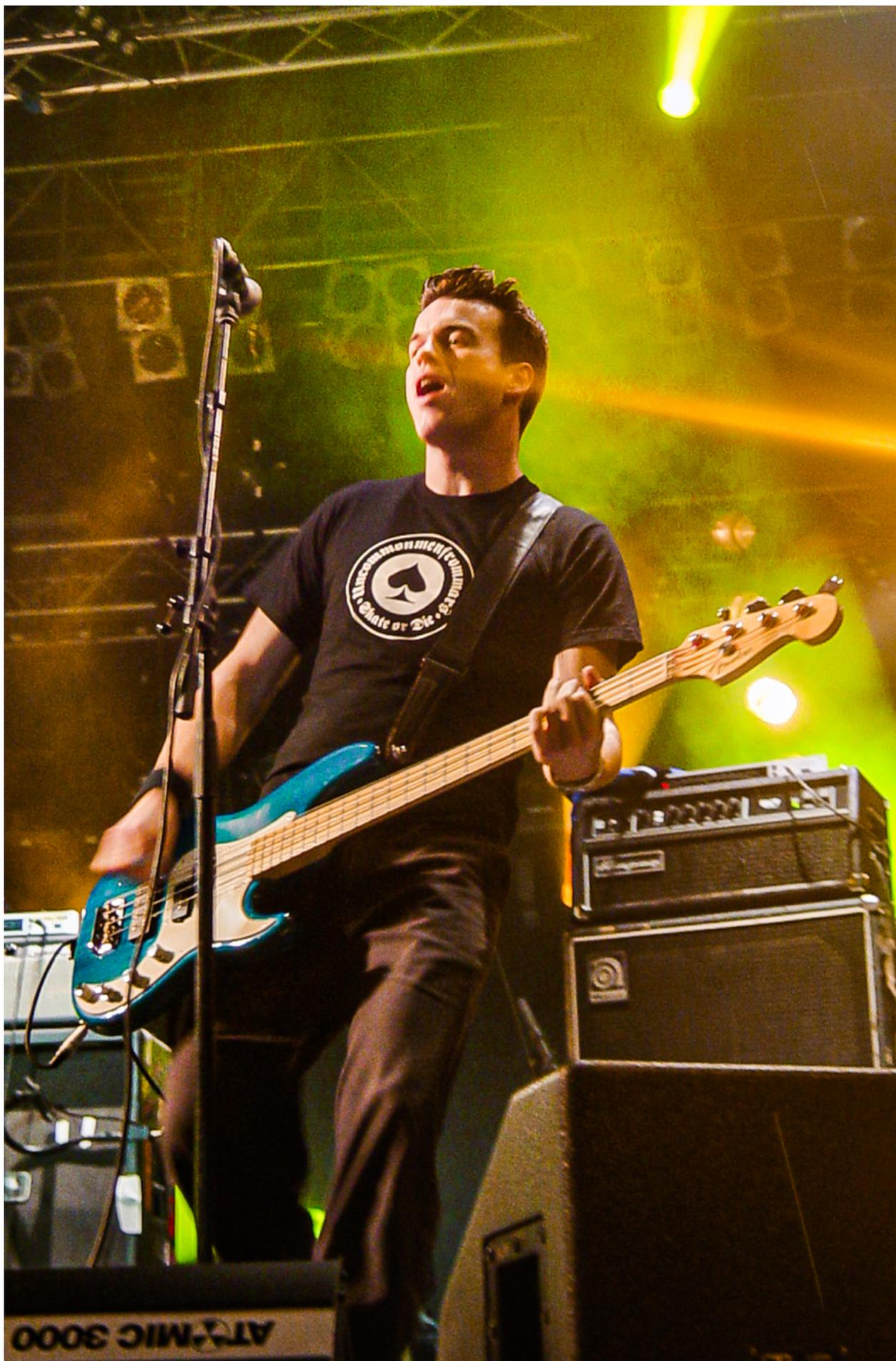
■ Gui de Champi

Photos en pages suivantes : JC (Fête de la musique 2004 à Paris)



■ Tour Japon 2010  
■ Interview

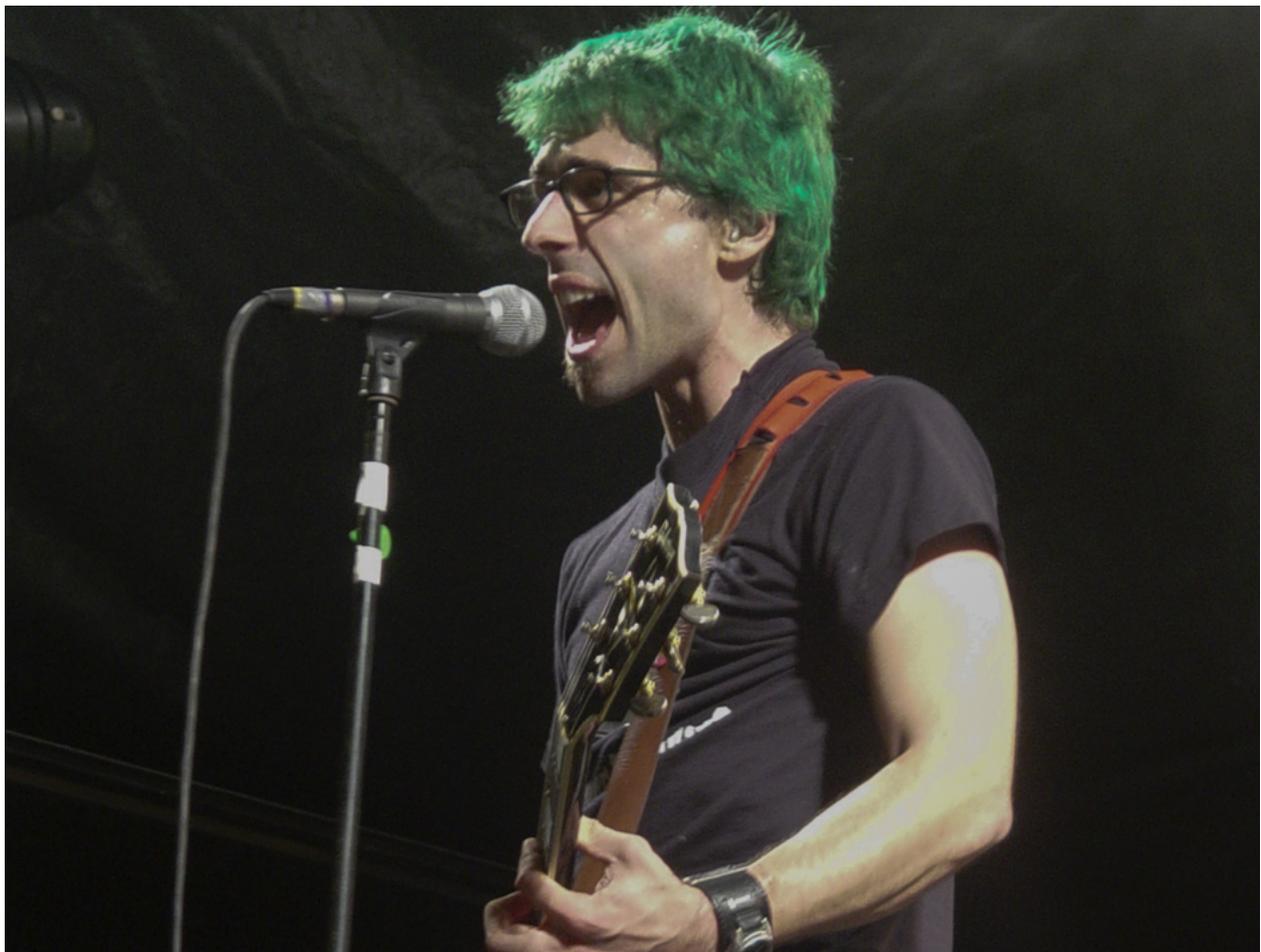














## SAXON

### INSPIRATIONS

(Silver Lining Music)

Saxon, presque 45 ans au compteur (ça commence à causer !), est un pilier de la New Wave Of British Heavy Metal au même titre qu'Iron Maiden, Def Leppard et Judas Priest (également toujours en activité). Ce groupe aura inspiré bon nombre de headbangers et autres shredders en herbe. Mais les membres de Saxon n'en demeurent pas moins des musiciens qui ont, eux aussi, été influencés par des artistes qui leur ont donné l'envie de faire de la musique. Et de continuer à en faire. Assurément, *Inspirations*, album constitué intégralement de reprises, leur est dédié.

Enregistré non loin de York en Angleterre, cet album revisite douze titres d'artistes majeurs de

la scène rock, à la sauce Saxon. Les choix d'artistes consacrés dans cet album sont évidents (The Rolling Stones, The Beatles, Black Sabbath, Led Zeppelin, les amis de toujours Motörhead, Deep Purple, Thin Lizzy) et quelques surprises pimentent la tracklist (Toto, Crow, et même AC/DC ou The Kinks). L'interprétation est naturellement heavy metal, et certaines reprises sont de belles réussites (l'envoutante voix de Byford sur le «Paint it black» des Stones, les géniales covers de «Paperback writer» des Beatles et de «The rocker» de Thin Lizzy, «Evil woman» de Crow mais popularisé par Black Sabbath et repris à la sauce du quatuor anglais), mais tout ne se révèle pas parfait (la cover des Kinks est un peu insipide, le chant de Byford est limité sur «Immigrant song» du Zeppelin - n'est pas Robert Plant qui veut, et le «Bomber» de Motörhead manque un peu de vitesse et de couilles). Ce sont majoritairement des groupes originaires du Royaume-Uni qui sont revisités dans *Inspirations*, même si le groupe rend également hommage à des musiciens américains (Jimi Hendrix) et australiens (excellente cover de «Problem child» des légendaires AC/DC). Mention spéciale à l'OVNI de ce disque en piste 10 : «Hold the line» de Toto, aussi surprenant que sympathique.

Clairement, ce disque est agréable. Encore faut-il que tu aimes le rock. Pas besoin d'être un fan de Saxon pour apprécier cette galette qui défouaille. Si tu aimes les guitares et la saturation, ça devrait aller. Et même si le groupe ne prend pas de risque sur le choix de titres ultra populaires, le boulot est fait et bien fait. Une belle récréation en tout état de cause.

■ Gui de Champi  
Photo : Steph Byfford





## DEWOLFF

### WOLFF PACK

[Mascot Music]

Si DeWolff a intitulé son nouvel album Wolff pack, ce n'est pas qu'ils se sont mis au metal enragé tel une meute de loups assoiffés de sang mais juste qu'ils trouvaient ça cool comme jeu de mots et qu'après tout, comme le trio a invité quelques

potes, ça ressemble un peu à une «meute». Mais on imagine plus les mecs discuter tranquille sur des canap' autour d'un feu de cheminée que de réfléchir (sic) à leur prochaine victime autour d'un bidon où crame un reste d'essence dans une impasse. On est plus sur une image de lévriers afghans que de loups gris. Si on connaît bien le trio, j'avoue avoir dû pas mal googler pour savoir qui étaient leurs potes (des gens de The Dawn Brothers, The Grand East, Judy Blank et quelques autres), même le nom de Ian Peres n'évoquait rien alors qu'il a été bassiste chez Wolfmother. Autant dire que cet album n'est pas franchement marqué par ces collaborations qui apportent surtout quelques petites touches un poil plus exotiques au southern rock assez classique des Bataves. Ici quelques chœurs, là quelques cuivres, là une voix féminine ou un renfort de guitare, un tas de petits trucs qui permettent aux titres de se différencier quelque peu les uns des autres mais on reste dans le mood DeWolff avec une jolie saturation, de beaux effets, un groove calibré et une ambiance ultra chaleureuse. C'est sympa, ça détend mais ce n'est pas non plus un album qui marquera leur discographie...

■ Oli

Photo : Satellite June





## GRAND SBAM

### FURVENT

(Dur et Doux)

Derrière le collectif Grand Sbam, se trouvent des figures très connues de l'asso-label lyonnais Dur et Doux : auteurs et arrangeurs, Antoine Arnera et Guilhem Meier de PoiL mènent à la baguette une troupe composée de Boris Cassone (PoiL), Jessica Martin Maresco (ICSIS), Marie Nachury (Brice et sa Pute), Anne Quillier (Saint Sadrill) et des spécialistes instrumentaux tel que le cymbaliste moldave Mihai Trestian ou Grégoire Ter-

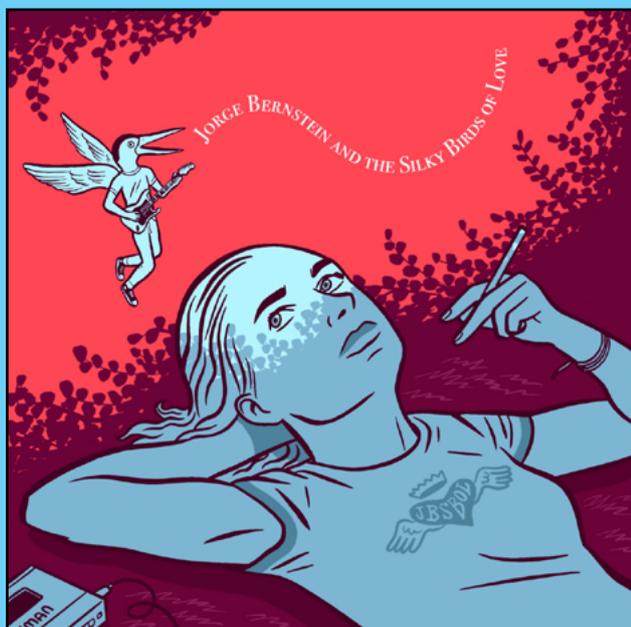
nois au Marimba. Voilà pour la présentation très succincte de cette formation dont la musique complètement barrée et imprévisible peut laisser quelques séquelles cérébrales après une voire plusieurs écoutes.

Le Grand Sbam nous présente son deuxième disque, *Furvent*, inspiré par le roman sci-fi/fantastique «La Horde du contrevent» d'Alain Damasio et par la symbolique du Yi King. Un disque dont la composition défie toutes les règles et tout conformisme, repoussant constamment les limites du possible à travers des plages soigneusement écrites dans lesquelles chaque silence et élan d'impétuosité ne sont laissés au hasard. L'octuor sait à la fois s'accommoder à des pièces composées pour voix et piano («Nephesh») où à des orchestrations mettant à l'honneur la percussion («Yi Yin - Li (Le feu)»). L'univers contrasté et coloré de *Furvent* rappelle inévitablement celui de *Magma* avec le côté «mise en scène» en sus, car l'ensemble lyonnais joue masqué. Et c'est ce qui fait peut-être défaut à ce disque : cette musique jazz/prog/expé/contemporaine est clairement taillée pour la représentation live. Il paraît juste d'affirmer que l'écouter et l'apprécier sur support physique n'est au final que la moitié de l'expérience auditive de cette œuvre riche et belle.

■ Ted

Photo : Paul Bourdrel





## JORGE BERNSTEIN & THE SILKY BIRDS OF LOVE

**JORGE BERNSTEIN & THE SILKY BIRDS OF LOVE**  
[Super Apes]

Est apparu un jour sur le Super Pizza Club de Kim cette pochette et l'envie insoutenable d'écouter ce disque. Jorge Bernstein connu avec ses «Piou Piou fuckers» pour avoir sorti un album sonore avec le sus nommé Kim a troqué ses Fuckers contre des «Silky birds of love» et c'est également un point qui attire l'attention. Comment se renouveler en changeant de nom et en gardant la même équipe. Quand les Fuckers se transforment en soie, cela attire forcément l'attention...

Revenons à cet opus éponyme et à sa pochette pleine de nostalgie. La cigarette, le walkman, l'ombre des arbres et le regard ailleurs de l'héroïne. La pochette de Rudy Spiessert donne sa tonalité à l'ensemble de l'album qui donne dans un folk légèrement nostalgique. Le premier morceau «A school trip to Wales» nous entraîne avec nostalgie dans les voyages scolaires et renvoient mille images qui seront propre à chaque auditeur sur les souvenirs adolescents transnationaux. Le titre «Birds of love» est également attachant tout en faisant écho au nouveau nom de la formation. Jorge Bernstein est également auteur de BD ce qui fait que ces chansons sont construites comme des petits tableaux comme ce «Silly song» qui parle de rupture tout en étant

extrêmement chantant ou un «Time for rain» sur l'absence. La voix fait également penser parfois à des anciennes productions de Married Monk.

L'auteur ironisait sur les réseaux sociaux de l'édition limitée de cet album en vinyle et poussait même le suicide commercial à n'avoir pas prévu d'interview ni de photo promo. C'était mal nous connaître pour éviter que cet album viscéralement indé dans sa composition et sa production ne le reste. Une sorte de succession de madeleines de Proust de nostalgie onirique à diffuser largement.

■ JC

# JORGE BERNSTEIN

**DÉCOUVERT SUR SON PRÉCÉDENT ALBUM AVEC L'INÉNARRABLE KIM, JORGE A TRANSFORMÉ SES «PIOU PIOU FUCKERS» EN «SILKY BIRDS OF LOVE» POUR UN ALBUM FOLK LOIN DU PRÉCÉDENT OPUS. ÉTONNÉ D'AVOIR À RÉPONDRE À UNE INTERVIEW TANT SON PLAN PROMO NE LE PRÉVOYAIT PAS, IL S'EST PRÊTÉ AU JEU AVEC BEAUCOUP D'ENTHOUSIASME POUR DÉFENDRE SA PRODUCTION TANT GRAPHIQUE QUE PHONOGRAPHIQUE.**

**Salut, merci de nous accorder cette interview. Comment vas-tu dans ce monde d'après ?**

Salut, c'est moi qui vous remercie ! Je ne sais déjà pas très bien accorder une guitare, alors que vous me donniez l'occasion d'accorder une interview, c'est inespéré. Ce fameux monde d'après ressemble à s'y méprendre au monde d'avant en moins bien, avec un horizon fragile et flippant. Mais je suis d'un naturel optimiste, et je sais qu'un autre monde de merde est possible : nous pouvons encore détruire la planète différemment, il reste beaucoup à inventer, donc ça va.

**Nous t'avons croisé récemment avec Kim, c'est lui qui a transformé tes Pioupioufuckers en Silky birds of love ? Le cuir en soie ?**

Kim est un magicien, capable de jouer toutes formes de musiques, et je ne doute pas de ses capacités à transformer le cuir en soie, ou le polyester lavable à 30° en coton biologique résistant aux températures les plus extrêmes. De notre rencontre avec lui est né Violence ultimatum, un disque sauvage et féroce, hurlant des mélopées rock'n'roll, biberonnées à l'électricité alternative. Et nous voilà, quelques mois plus tard, avec The Silky Birds of Love, un album acoustique empreint de mélancolie, mêlant folk et pop au coin du feu. Ce genre de grand écart est déconseillé sans échauffement, mais heureusement nous avons déjà réalisé des figures plus improbables encore, par exemple en sortant un album de rock chrétien au 1,5ème degré en compagnie d'Arnaud Le Gouëfflec quelques années auparavant, Christian rock fièvre. En réalité, nous aimons nous amuser à explorer différents styles, avec pour seule limite notre capacité à enchaîner au maximum 4 accords.

**Tu as beaucoup d'humour et d'ironie sur les réseaux sociaux notamment ton post disant qu'il n'y a que 100 exemplaires du vinyle et qu'il fallait se dépêcher tout en sachant que tu ne les vendrais pas dans le quart d'heure. Tu as un job à côté, la musique te permet une certaine liberté ?**

Au moment où les lecteurs prendront connaissance de cette interview, les projections statistiques de nos experts comptables estiment que ce nombre d'exemplaires sera vraisemblablement situé autour de 92, avec une marge d'erreurs de plus ou moins 5%. Autrement dit : ça part comme des petits pains à l'heure du goûter, il faut vraiment se dépêcher de vous le procurer, parce qu'à ce rythme là en 2096 il n'y en aura plus et il sera trop tard pour pleurer. Ceci étant dit : oui, en effet je ne vis pas de la musique, ça reste une passion qui me fait perdre de l'argent. Cela permet sans nul doute non pas plus de liberté artistique - beaucoup d'artistes qui vivent de leur musique restent libres comme des oiseaux sauvages - mais moins de pression pour que ta musique se vende, ou pour trouver des concerts. Être ironique et détaché quand tu sais que ça n'est pas ton gagne-pain, c'est bien plus facile. Je suis minable, merci de m'en avoir fait prendre conscience, hein.

**Parlons de la pochette, elle est superbe. Rudy Spiessert en est l'auteur. Une pochette bleue et rouge tout en insouciance et en walkman. Vous avez travaillé ensemble sur l'artwork ? Nous sommes encore une fois à 1000 miles d'Ultimatum violence, c'est la Covid qui a fait changer de registre ?**

En tant que scénariste de bande-dessinée, j'ai travaillé avec Rudy Spiessert sur trois albums pour Fluide Glacial («Fastefoode»,



puis 2 tomes de «Flic & Fun»), et je connais donc bien son travail, et l'homme qui se cache derrière la barbe qui se cache derrière ce travail. Bref, Rudy était partant pour illustrer une pochette de disque, c'était un exercice qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de faire, et nous adorions son travail. Nous lui avons donné carte blanche avec joie, et le résultat est une superbe pochette sortie tout droit de son imagination fertile, à l'écoute des morceaux. Elle correspond parfaitement à l'esprit de l'album, c'est en quelque sorte sa quintessence graphique. Tout comme l'était d'ailleurs le travail d'Half Bob sur la couverture de Violence ultimatum. Quant au Covid, il n'a rien à voir avec ce disque, qui a été enregistré avant la crise sanitaire !

**De cette insouciance adolescente présente sur la pochette, le premier titre «A school trip to Wales» semble avoir le même ADN, une nostalgie avec un style incomparable par rapport au dernier opus. Un renouvellement folk, toi qui disait «I hate rock n roll» ?**

Plutôt qu'un renouvellement, il est plus juste de parler d'une envie présente depuis des années. En réalité, nous jouons ensemble des titres folk acoustiques depuis des années, mais n'avions pas encore pris le temps de les graver dans le marbre... C'est une expression, car le disque n'est pas en vrai marbre. Cette forme d'insouciance adolescente ne nous a pas vraiment quittée depuis le lycée, elle s'est simplement transformée depuis en mélancolie.



**Peux tu nous parler du clip de «Baby you're mine», chanson folk qui s'aventure un peu sur les terres d'Herman Dune ?**

Ce clip incroyable a été réalisé pendant le confinement par Peter Woodwind, le bassiste du groupe, avec l'aide de ses enfants. Des heures de travail pour un stop-motion en Lego, auxquelles se sont ajoutées des heures de travail pour recadrer les images parce qu'il s'est rendu compte que son appareil photo, au fil des prises, s'était progressivement et insidieusement décalé !

**Doit on penser que le titre «Birds of love» par le groupe Birds of Love sur l'album Birds of love est aussi satanique que «Black Sabbath» sur l'album Black Sabbath de Black Sabbath (désolé pour cette question mais on est un webzine rock) ? Il est clair que ces riffs qui sont joués sur des cordes en nylon feraient une tuerie sur des cordes en métal.**

[rires] Je rêve de monter un groupe qui s'appellerait «Blague Sabbath» et ferait des spectacles comico-sataniques. Sur ce titre,

nous avons en effet trouvé amusant de jouer de façon brutale sur une guitare folk dont les cordes restent quand même en métal.

**Certains comparent «100 maybe» à Daniel Johnston, outre cette belle comparaison, c'est une de tes influences et quelles ont été tes influences sur cet album ?**

Ce titre a été composé par Peter Woodwind, qui a l'art de composer des chansons pops impeccables en plus de préparer des barbecues délicieux ! Moi j'y ai entendu un air des premiers Noise Addict... Daniel Johnston est en effet une influence majeure pour moi : sa voix et ses chansons vous crèvent le cœur, et sa méthode d'enregistrement lo-fi est formidable. Les autres influences prennent à peu près toutes racines dans ma folle jeunesse des années 90 : Sebadoh, Pavement, Palace Music, Smog, Yo La Tengo, Low, House of Love, Swell... et plus récemment, Damien Jurado ou Other Lives.

**Outre le risque commercial cité plus haut de sortir un album en plein Covid, il n'y a pas**

**encore d'espoir à court terme de tournée pour défendre le disque ; ces chansons sont elles amenées à être plus amplifiées en live ?**

Au départ, ce projet n'est pas prévu pour être joué live. mais il le sera finalement dans un contexte inattendu, pour accompagner le spectacle de la compagnie l'Oisellerie (oui, encore des oiseaux !), «Touline», qui mêle théâtre masqué et art du cirque. L'histoire d'un marin assommé par la bôme de son mât, qui se réveille en patins à roulettes dans le désert... Et l'idée est de garder une ambiance proche de celle de l'album, sans pousser les décibels outre-mesure...

**Je me permets une questions sur ton livre «discongraphie» pour Fluide Glacial, vous vous êtes mis des limites ou tout était permis (La lèpre à Elise est déjà bien gratinée....) ?**

Ahah, la seule limite est que le groupe de départ dont on va détourner le nom soit un tant soit peu connu, sinon la majorité des lecteurs n'auraient pas la référence. Par exemple, si on fait une pochette de «Mâche Hysteria» avec

les membres de Mass Hysteria qui mangent de la salade, est-ce que... Eh, mais c'est une idée !!! Ah oui, seconde limite : le jeu de mots doit être soit excellent soit tellement pourri qu'il en devient marrant. Il faut aussi que ça reste traduisible graphiquement. Je vais voir si Emmanuel Reuzé est prêt à travailler sur des types qui mangent de la mâche...

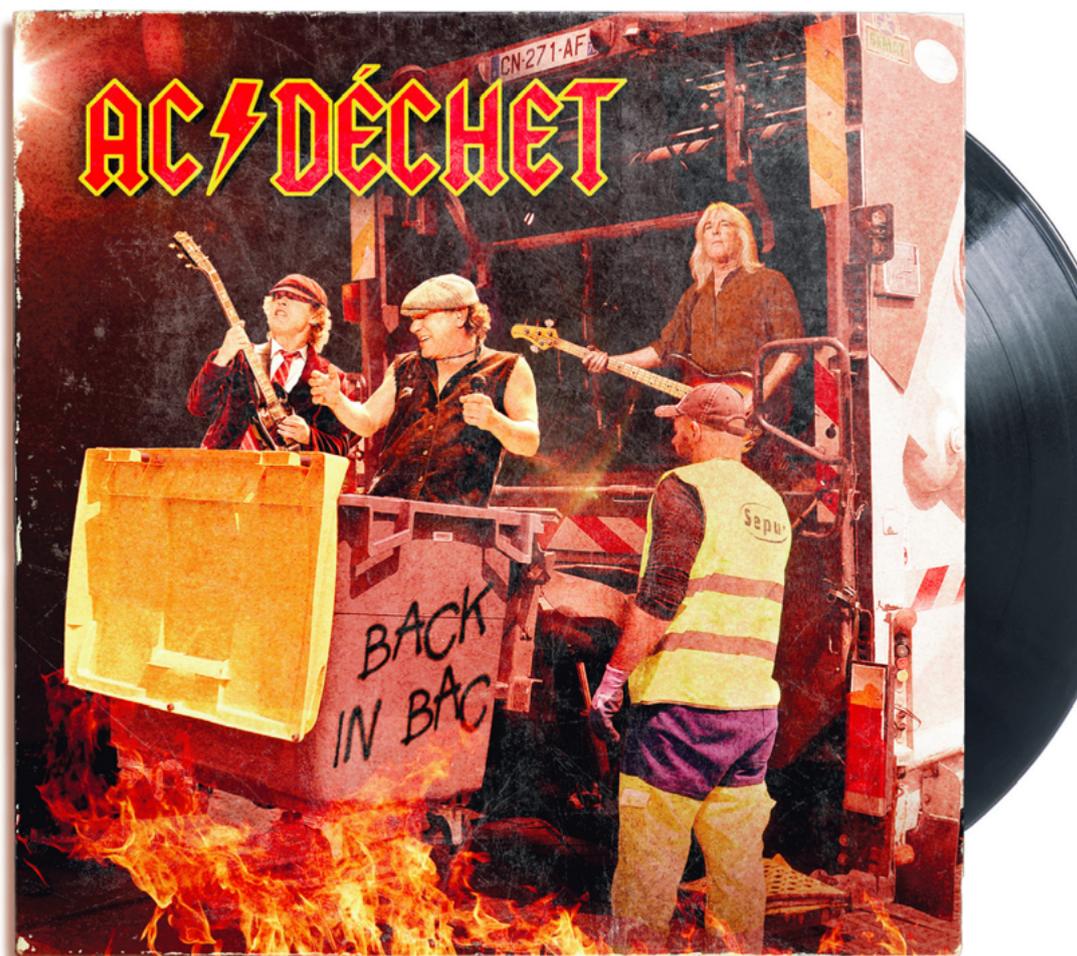
**Le mot de la fin pour nos lecteurs ?**

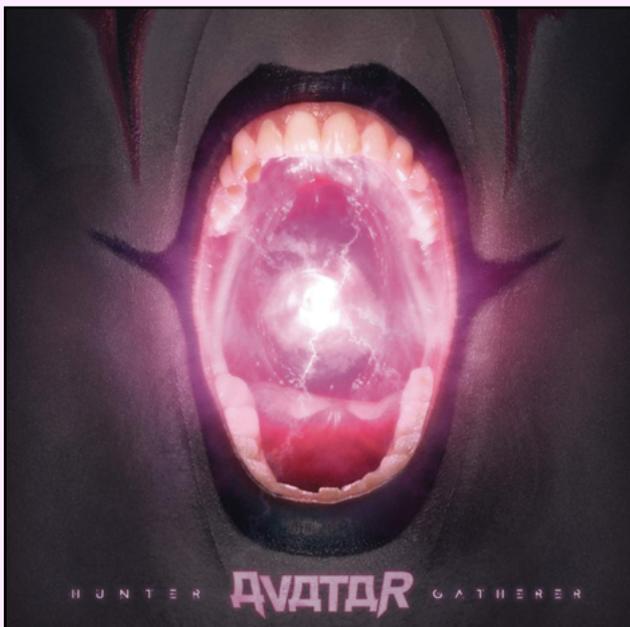
Miam ! (Ah merde c'était un mot de la faim, pardon\*)

\*retrouvez Blague Sabbath et ses meilleurs sketches en live, bientôt en tournée dans toute la France.

**Merci à Kim et son Super Pizza Club pour la découverte. Merci à Jorge Bernstein pour sa disponibilité, sa convivialité et à sa photo promo qui nous a bien remonté le moral en période de Covid.**

■ JC





## AVATAR

### HUNTER GATHERER

(Century Media Records)

Il semblerait qu'Avatar soit le prochain poids lourd du métal. Enfin, en tout cas, c'est ce qu'on dit. Comme le W-Fenec a reçu le disque pour en parler, et compte tenu de la réputation florissante du groupe, ça aurait été dommage de passer à côté, non ? Les puristes me pardonneront d'avoir dû fouiner sur Wikipedia pour apprendre que Hunter gatherer est le huitième album du groupe suédois dont les premiers agissements datent du début du siècle. Groupe «hybride» mélangeant allégrement le death metal mélodique (bah oui, la Suède quoi !), le heavy metal et le «groove metal» (si si !), le nouvel album du quintet était attendu comme le messie.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que tu as intérêt d'avoir une dentition parfaite (tout comme celle arborée sur l'horrible cover de l'album !) car tu risques de prendre quelques mandales bien appuyées qui peuvent te faire saigner des gencives. La métaphore est facile, mais ces sensations de brutalité et de lourdeur peuvent faire des dégâts. Car oui, Avatar, c'est comme Toni-glandyl, c'est du béton ! Ne connaissant pas le background de la formation suédoise, il va m'être compliqué de comparer cet album aux précédents (même si j'ai pu lire ici et là que les productions antérieures étaient des albums-concepts), mais ce dont je suis sûr, c'est que le groupe, agressif à souhait (le premier single, «Silence in the age of apes» ouvrant l'album, pose les bases de manière radicale dans un mix black/death de

haute volée) a plus d'une corde à son arc. Pouvant alterner le chant mélodique bien perché et les vocaux gutturaux dans un même morceau («Colossus», «God of sick dreams», «Child») et nous faire headbanger à fond les ballons, («A secret door» nous rappelle les belles heures de System Of A Down, «Scream until you wake» sonne NWOBHM), Avatar réussit même à placer une mauvaise ballade sans intérêt au piano («Gun», à oublier) avant de nous achever avec «Wormhole», titre ultra lourd et accordé très bas. C'est dire que les gars ont de la ressource.

C'est bien fait, la prod' est gigantesque et ça lève très rarement le pied mais clairement, ce n'est pas ma came. Le (heavy) métal moderne me dépasse, mais les nouvelles générations en mal de sensations fortes s'y retrouveront forcément. Je vous laisse, je vais me refaire une écoute de Painkiller !

■ Gui de Champi





## L'ENVOÛTANTE

### ESPOIR FÉROCE

(Petrol Chips / Terre Ferme Records)

C'est un collectif de poésie expérimentale qui permet à Bruno Viougeas et Sébastien Tillous de se rencontrer. Tout en aiguisant le verbe, ils se découvrent une passion commune pour le hip hop. Après une formation prototype, leur duo donne vie à L'Envoûtante en 2014. Rapidement, ce nouveau projet prend du concret avec la sortie de deux EP. La machine est lancée et elle est brûlante. Ce travail leur permet d'enchaîner avec plusieurs belles premières parties. Ils se retrouvent alors dans le giron de l'électro pop de Deluxe. Dans un monde plus noir, ils introduisent Condor Live. Un poème écrit par Caryl Ferey et mis en musique par Bertrand Cantat (ex-Noir Désir), Marc Sens (ex-Zone Libre) et Manusound. En 2019, L'Envoûtante sort un LP éponyme. Les

critiques rapprochent déjà l'œuvre de l'époque où Casey et Hamé avaient intégré Zone Libre. Deux plus tard, le duo revient avec un second opus : Espoir Féroce.

Dans cet album, l'univers musical s'impose dès les premiers instants d'écoute. Les sons hypnotiques tournent en boucle, les grincements surgissent comme des cris. La batterie de Sébastien tient la baraque dans le chaos. Chaque coup semble être le fil rouge dans le noir. Pour autant, cela conserve une agressivité sans équivoque. Les textes révèlent une grande sensibilité au monde qui nous entoure. Ils sont particulièrement travaillés tant dans la forme que dans le fond. Ainsi, les mots accrochent et critiquent avec habileté la société de consommation («Désirs bourgeois»), les valeurs liées à l'humanité («Espoir féroce»), l'engagement du citoyen («Dans ton festif»), le libéralisme («Périphérie fait pas rire»). Le duo rend aussi hommage aux aînés qui ont influencé leur musique. Sans que cela soit une liste exhaustive : Bob Marley, Beastie Boys, Public Enemy, Renaud, Casey, Hamé, La Canaille, Zack de la Rocha (Rage Against The Machine).

Dans Espoir Féroce, L'Envoûtante est à fleur de peau. La bête sauvage qui se tapit dans tous les coins de cette musique se calme à l'approche «Périphérie fait pas rire» ou encore de «Recréer le lien». A contrario, le souffle de «Demain, j'arrête» monte aussi fort qu'il s'arrête. Quoiqu'il en soit, la densité comme l'intensité est toujours au rendez-vous. Il y a ici quelque chose de rare qui mérite largement de passer de l'ombre à la lumière.

■ Julien

Photo : L'Atelier d'Hervé





## JONAH MATRANGA

PSONGS

[Autoproduction]

Jonah Matranga et moi c'est à la vie, à la mort, puisque c'est malheureusement ce qui m'a intimement rapproché de lui. J'étais déjà bien client de ce qu'il faisait musicalement avec ses différents groupes, Far, New End Original («Lukewarm», ce tube !), Gratitude... mais cela a pris une toute autre teneur à partir du milieu des années 2000.

Ça a commencé quand pour une date parisienne, il est venu chanter dans une chambre d'hôpital quelques morceaux pour mon meilleur pote Matt, coincé et cloué au lit du fait des chimios. En bon fan transi, ce dernier avait choisi comme nom pour son webzine, Joining The Circus (que je lui ai piqué éhontément quand j'ai démarré la radio) et son label, Yr Letter Records, deux titres de Jonah. Ça a continué quand il est venu en 2012 dans un bled paumé du fin fond de l'Yonne, à l'occasion d'un festival qu'on avait organisé avec quelques ami.es, pour rendre hommage à ce pote, un an après qu'il soit parti (putain de cancer !). Ce jour-là il avait même accompagné les parents de Matt au cimetière et chanté le morceau «So long», tiré de son album And (2007), sorti en France sur... Yr Letter Rds. La boucle était bouclée. Enfin pas exactement car on a remis le couvert par deux fois les années suivantes et Jonah nous a fait un petit concert privé le mois dernier, streamé en direct de chez lui à San Francisco, pour «célébrer» les dix ans de la disparition de notre ami. Émotions (au pluriel) et yeux rougis garantis. Cette intro est un

peu longue mais vous comprenez mieux maintenant pourquoi il pourrait sortir n'importe quoi, je continuerais à le suivre et le soutenir. Sauf que ça tombe bien, ce n'est pas n'importe qui. En plus d'être un gars en or, il est aussi extrêmement talentueux. On va pouvoir parler musique. Pour ce nouveau disque, conçu pendant la pandémie, Jonah a fait appel à un vieux pote, Norman Brannon, guitariste de Texas Is The Reason (groupe emo cultissime des 90's, excusez du peu), avec qui il avait déjà fondé New End Original début 2000. Certaines chansons comme «What I know» (avec en guest le batteur de Jimmy Eat World, tranquille) avaient été démarrées à cette époque et laissées inachevées (le groupe s'étant séparé après un excellent unique album Thriller), d'autres étaient en jachère ou phase d'écriture par Jonah et Psongs est donc né de cette envie de collaborer à nouveau ensemble. Fait pas si anodin quand on sait que ce sont deux «control freaks» mais l'alchimie a encore fonctionné à merveille. Fini le post hardcore / emo indie rock des débuts, la formule s'est quelque peu assagie, rendue plus intimiste (son crédo c'est quand même «happy livin' small», expliquant en partie l'autoproduction totale). On sort donc les violons sur «Get a dog», «Tenderwild» qui suit est sa déclaration d'amour à sa future femme (certaines personnes élaborent des mixtapes pour leurs crushs, d'autres écrivent carrément des chansons), ce qui n'empêche nullement quelques incartades plus catchy comme «Everyday angels», qui aurait sans souci pu se retrouver sur l'album de Gratitude. Quand bien même certains thèmes abordés ne sont pas des plus joyeux - il est par exemple question du racisme, dans la police avec «When I did drugs» pour parler des bavures, «it's not an accident, it's the skin» ou carrément à la Maison Blanche, «the Klan is in the House» dans l'émouvant et poignant «Hell of a year», superbe duo avec Liam Frost le Bright Eyes anglais - Jonah a généralement une propension assez importante à choisir le côté du verre à moitié plein («This is water»), dans une positivité parfois faussement naïve mais qui fait du bien malgré tout. «Don't give up».

La voix est toujours aussi splendide et ça fait plaisir d'être encore touché, après toutes ces années. Parce qu'il est comme ça mon Jonah, il te fait chialer et en même temps il te réchauffe ton petit cœur. Je ne suis pas des plus objectifs, certes mais plus j'écoute ce magnifique picture disc, plus je l'aime et j'ai bien hâte d'entendre ça en concert.

■ Guillaume Circus



## ÀNTEROS

**...Y EN PAZ LA OSCURIDAD**

[Aloud Music]

Parmi nos voisins, c'est clairement avec l'Espagne qu'on a le moins de «contacts», les facilités de langue font qu'on connaît beaucoup de groupes belges, suisses et quelques luxembourgeois, l'activité de certaines boîtes de promotion assurent les relais avec l'Allemagne, l'Angleterre et un peu l'Italie mais pour l'Espagne, c'est un peu le désert alors quand un aussi bon groupe débarque discrètement dans la boîte aux lettres, c'est vraiment une belle surprise. Cette douceur inattendue, c'est Ànteros, le frère d'Eros dans la mythologie, celui qui prône l'amour réciproque, pourquoi pas celui entre deux opposés, un être de lumière et un autre plutôt obscur comme le laisse penser le joli artwork (et le titre de l'opus qui marie l'obscurité à la paix).

L'attraction des contraires et leur amalgame, c'est la recette de base des combos post-hardcore et on n'échappe pas ici aux belles envolées claires qui viennent s'explorer sur des murs de riffs aussi sombres que puissants, on ne coupe pas non plus au chant screamo (l'héritage de Standstill ?) qui sait se muer en mélodie harmonieuse. Les cinq musiciens sont quelque part entre Cult of Luna et Amen Ra (pour simplifier) mais proposent aussi leur vision de ce courant, notamment en s'exprimant en espagnol, une langue assez douce qui se révèle particulièrement efficace quand il faut pousser les contrastes, si le côté mélodieux est évident, la face rugueuse et hurlée est particulièrement poignante également. Passés par un des hauts-lieux du rock/métal ibérique (le Sadman Studio où ont enregistré Hamlet, Ska-P, Tundra...), les Barcelonais font une entrée fracassante sur la scène européenne puisqu'ils respectent les codes du genre et arrivent à les dépasser pour nous accrocher. En effet, ils n'hésitent pas à composer des parties instrumentales claires («Legado» en introduction, «...El pasaje» en interlude mais aussi plein d'autres dans les morceaux) et à conserver une part de lumière quand ils noircissent le trait («Solo mar, solo tierra»), tout cela sans étirer les titres pour garder fraîcheur et efficacité.

Si tu cherches un peu d'exotisme ou à approfondir ta liste de références avec un truc qu'on pourrait qualifier de Post-screamo, je te recommande donc très chaudement d'aller faire un tour en Catalogne où tu pourrais aisément tomber amoureux d'Ànteros qui n'a rien laissé au hasard pour une première plaque qui est aussi une première claqué. Muchas gracias !

■ Oli





# BEBLY

**LES CONFINEMENTS N'ONT PAS ÉTÉ INUTILES POUR TOUT LE MONDE. BENJAMIN BLIN, LEADER DE BEBLY, EN A PROFITÉ POUR ÉCRIRE SPLEEN À PRÉSENT. UN EP PLUS INTIMISTE, EN COLLABORATION AVEC DE NUIT LOIZEAU (CHRONIQUÉ DANS LE MAG N°46). ON PROFITE DE CE MOIS D'AVRIL OÙ ON EST ENCORE BLOQUÉS CHEZ NOUS POUR EN PARLER AVEC LUI.**

**Pour le dernier LP, «Le spleen à présent», ce sont les confinements à répétition qui t'ont poussé à faire cet album solo très intimiste ou c'était un projet déjà dans les tuyaux ?**

En réalité, je compose toujours de cette façon et ensuite je partage les titres avec les gars et on rajoute un peu de gras. Dans le cas précis de cet EP rien n'était prémédité, je me suis juste retrouvé seul comme un couillon sans pouvoir avancer en groupe et je me suis dit que c'était finalement très bien parce que j'aime cet exercice. Dans chaque album ou EP, il y a toujours un titre ou deux bien dépouillés qui trainent.

**D'ailleurs, en parlant de confinement, il y avait «un fantôme» (Déconne sorti en 2017) qui faisait une très belle bande-son avec son refrain d'actualité : «Je suis comme un fantôme dans mon appartement témoin». C'était prémonitoire ?**

Hé hé, maintenant que tu le dis Eric, je m'aperçois que ça reflète effectivement bien la situation, même si de base cette chanson raconte juste l'isolement psychologique et non physique. C'est dire à quel point c'est la merde. Qui aurait pu deviner qu'on en arriverait à ce point ?

**La collaboration avec De Nuit Loizeau, c'était parce que c'était ta voisine de palier ?**

Ouais, c'est presque ça, elle habite la ville d'à côté et c'est surtout une personne que je connais depuis plus de 10 ans. Pour ne rien te cacher, son copain (Clément) a réalisé, enregistré et mixé nos quatre premiers disques !

**Comment s'est organisée cette collaboration ?**

Ce fut hyper simple, je lui ai envoyé des maquettes bancales et elle a enregistré dessus via une appli foireuse et ça sonnait de dingue à mes oreilles ! Du coup, je me suis dit qu'il fallait vraiment enregistrer ça ! J'ai enregistré mes parties et elle a fait les siennes en une journée ! Bref, 100% spontané, pour conserver l'idée des maquettes.

**Les thèmes abordés sont très mélancoliques, renforcés par une belle fragilité dans vos voix et les instrumentations, tu voulais réellement écrire un album «100 % spleen» ? L'actualité s'y prête vraiment ?**

En fait, quand j'essaie de faire ce genre de titre, je ne rêve pas forcément qu'il soit «spleen» mais qu'il soit sur la corde et je m'efforce au mieux d'arriver à ce résultat. En réalité, peu importe l'actualité, j'ai jamais vraiment fait de morceaux happy, donc tout s'explique aussi, hé hé !

**Le premier titre «l'extinction» revient sur l'urgence face aux changements climatiques ? Tu penses réellement que «la fin s'annonce sévère mais juste», que l'humanité disparaîtra et qu'on l'a bien cherché ?**

Les rimes t'amènent à écrire des trucs un peu violents de temps en temps et c'est pas plus mal ! On a clairement foutu un bon merdier depuis un siècle parce qu'on a oublié qu'on était juste en toute humilité qu'une des espèces de ce caillou. Même si on y croit fortement, on ne maîtrise absolument rien et l'argent n'y changera rien. C'est mon avis. Quand la coupe sera pleine, il ne restera que le caillou.

**Tu développes ensuite le thème de relations amoureuses, thème cher à Bebly mais plus globalement à la musique. Comment vois-tu**

**le monde d'après Covid ? Une libération des interactions sociales, une continuité dans l'isolement ou un statu quo ?**

Je pencherais malheureusement pour le statu quo, on ne va rien retenir de cette passade, on ne va pas vouloir se remettre en question et si ça repart, on va vouloir oublier ce signal d'alarme et éventuellement se prendre une autre baffe.

**D'ailleurs, l'artwork reprend les thèmes abordés dans l'album, la nature et le couple. Tu peux nous en dire plus sur sa conception ?**

Cette pochette a été réalisée par Davina Muller et l'idée était d'illustrer l'extinction. On est là maintenant mais pour combien de temps ? Du coup, superbe idée de nous faire disparaître au profit de la végétation.

**Sinon, quels sont les projets pour le monde d'après et Bebly ? Vous avez prévu de rebrancher les guitares ?**

On va voir comment ça se goupille, rien n'est prévu, même si personnellement je creuserais bien dans l'idée de cet EP pour peut-être tenter un album .

**Une envie de tourner à nouveau j'imagine ? Des dates sont déjà prévues ?**

Ouh là ! Même si on avait bien envie d'avancer là dessus, je crois que les salles sont pas prêtes de penser à nous tellement elles ont accumulé de retard et de pertes. Va falloir être rentable pour être programmé je crois.

**Pour le MAG 47, on revient sur 40 ans de carrière de Bad Religion, c'est un groupe qui compte pour toi ? Tu le connais ou le suis depuis longtemps ?**

C'est honteux, je ne connais absolument pas Bad Religion sauf de nom. Punaise, 40 ans de carrière dans le punk ! Je te laisse Eric, merci pour cette entrevue et ton soutien ! Je file écouter, j'ai 40 de musique à rattraper, héhé !

**Un grand merci à Benjamin pour sa disponibilité.**

■ Eric

# LE FRUIT DU BAZAR

## ALEX TOUCOURT



## ALEX TOUCOURT

### LE FRUIT DU BAZAR

[At(h)ome]

Ne jamais juger un disque sur sa pochette avant d'avoir écouté son contenu. J'ai beau connaître l'adage, j'ai mis un peu de temps à enfourner dans ma hi-fi le troisième album du Lorrain (coucou les frangins At(h)ome !) Alex Toucourt. Il faut dire qu'une photo de l'artiste posant avec un chien devant un fond orange, très peu pour moi. Chacun ses goûts. Mais après une première écoute agréable du nouvel album de l'ancien membre de Conscience Tranquille (groupe reggae de l'Est qui a bien roulé sa bosse), et quelques récidives qui se sont révélées fructueuses, je ne vais pas faire durer le suspense : j'aime ce disque. Oui, je l'aime.

Je l'aime, car ça fait bien longtemps que je n'ai pas pris autant de plaisir à écouter un album non pas de variété mais album varié et chanté en français s'il vous plaît. Alex Toucourt a un sacré talent pour envoûter en trois accords son auditoire avec ses tendres chansons et ses textes qui alternent le spleen, la mélancolie, l'humour et l'espoir. Pas mal pour un seul disque. Léger mais jamais mielleux, mélodique et ludique, Le fruit du bazar est aussi agréable à écouter qu'il est facile à appréhender. Car cet album est simple et respire la vraie vie.

C'est aussi pour ça que je l'aime ce disque. Il raconte des histoires qui peuvent parler à toutes et à tous. L'amour bien entendu («Peut-être à l'automne», le magnifique «Sur ton chemin»,

«A demi-mot» avec JP Nataf des Innocents), mais aussi d'émotions en tout genre («Palette de colères», «La trouille») et des choix de vie qui font peur. Parfaitement orchestrés avec des sonorités modernes et des instruments en bois, les dix chansons d'Alex Toucourt sont sincères, émouvantes et drôles aussi (quelle histoire, ce «My lovely Willy»). En tout cas, elles sont authentiques et méritent de passer en boucle sur les ondes des grandes radios commerciales pour toucher en masse la population, comme ce satané virus. Car tout le monde, j'en suis sûr, peut s'identifier à une chanson, un refrain, un couplet de ce chouette disque. Et tu verras que tout comme moi, tu l'aimeras à sa juste valeur.

■ Gui de Champi  
Photo : Yann Orhan





## SNAP BORDER

### ICONS

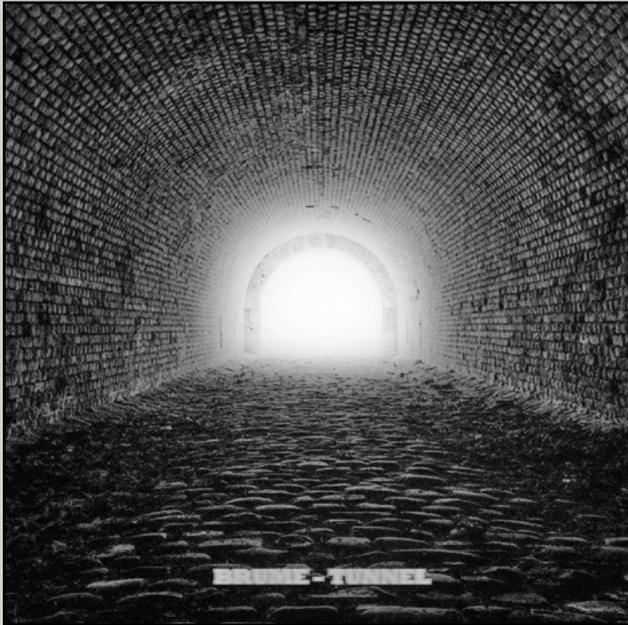
[Autoproduction]

Qu'est ce qui est à la fois chaud, doux, et puissant, mais qui sait aussi être bien piquant et te laisse une empreinte sensorielle durable ? Du miel au piment d'Espelette ? Mais non, c'est la voix de Franck ! Alors super ma blague, mais

c'est qui Franck ? Eh bien Franck est chanteur, et il est accompagné de Christophe, Adam, Eddy et Olivier respectivement batteur, bassiste, guitaristes, au sein de Snap Border. Snap Border ? Ne serait-ce pas ce groupe de Nancy fondé il y a presque 10 ans, qui a déjà sorti un premier album en 2016 (Alternative Current Box) et qui a aussi tourné avec les Tagada Jones, les Mass, et même Ugly Kid Joe ? Oui, oui, c'est bien celui-là. Et ils nous proposent ce 5 titres, Icons entièrement autoproduit, avec en guest sur «Evil-tions», Maxime Keller des Smash Hit Combo. Voilà, le contexte est posé, et musicalement ? Eh bien avec comme fil conducteur cette voix à la fois puissante et bienveillante, c'est entre le rock alternatif et nu-metal que l'on navigue, avec l'ombre de Linkin Park qui teinte la plupart des titres, excepté le plus heavy «Endscape» et son growl bien senti. Pas de repos ni de temps mort durant cette vingtaine de minutes très agréable dans ses variations travaillées et son homogénéité stylistique. Bref, une forte identité et une saveur particulière, chaleureuse et amicale, comme du miel au piment d'Espelette.

■ Eric





## BRUME

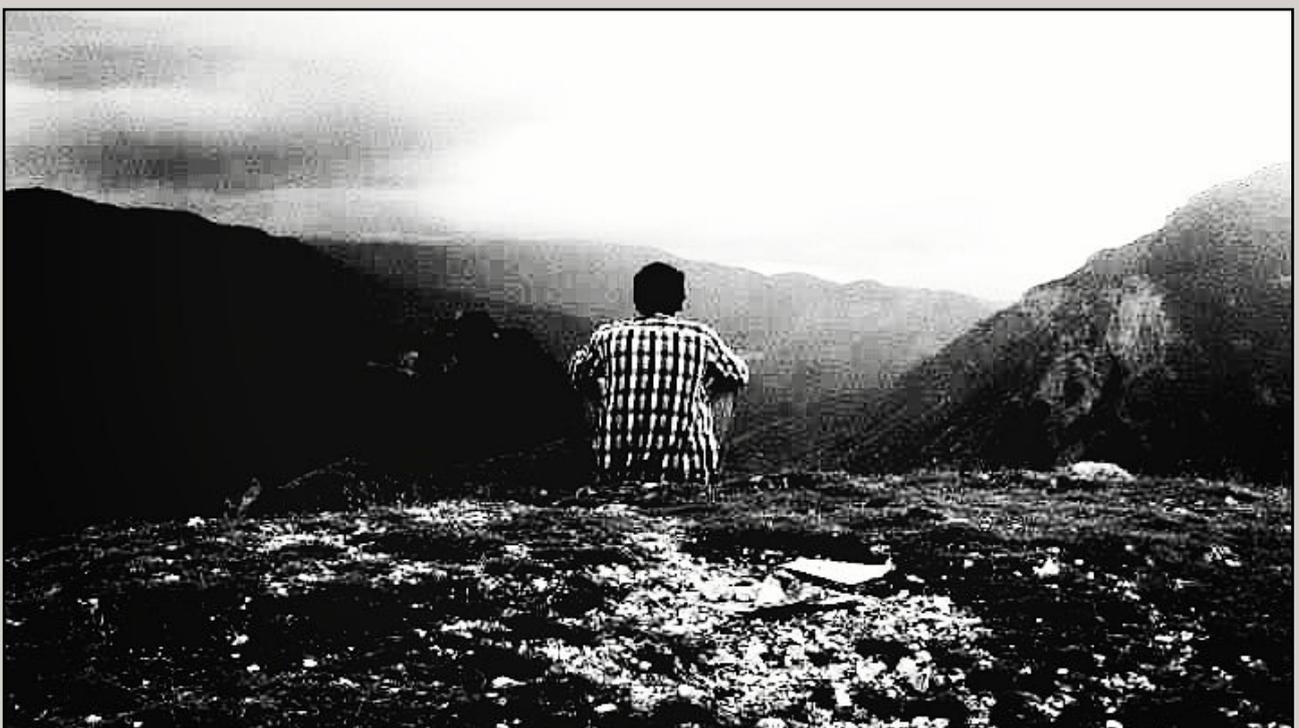
### TUNNEL

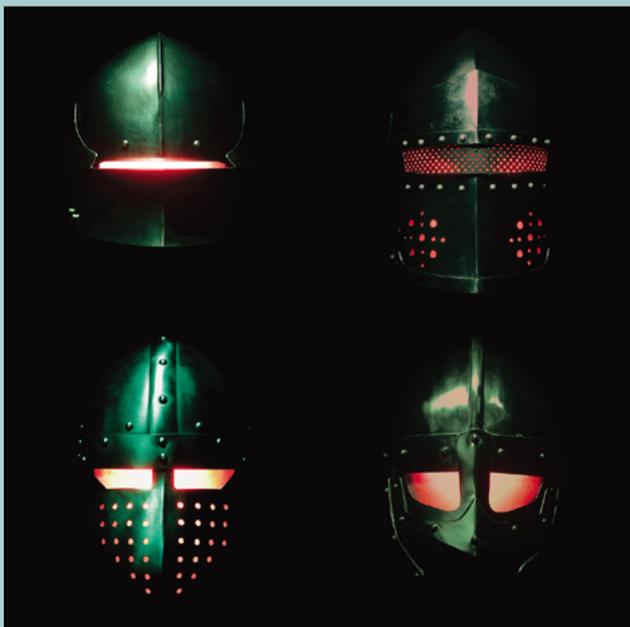
[Aloud Music]

Certains diront qu'on aperçoit la lumière au bout du Tunnel mais à l'écoute de ce premier EP, on est encore loin de se réchauffer au soleil, on reste au cœur de ce sombre passage proposé par Gaëtan, une ambiance lourde et assez peu réjouissante qui correspond totalement à son humeur lors de l'écriture de ces compositions en 2020. Guitariste chez First Came The Shadow, le Niçois a traversé des moments particulièrement difficiles et un isolement oppressant, transférer

ses sentiments dans sa musique l'a certainement aidé à sortir de ce couloir obscur et à voir se dissiper la Brume qui s'était abattue tout autour de lui. Totalement maître de son œuvre (il compose, enregistre, mixe et masterise tout seul), il n'a pas de compromis à faire, pas de limite à respecter, il peut donc laisser libre cours à ses pulsions et pousser au maximum la tension (la deuxième partie de «Labyrinthe») ou terminer par une piste ambient loin des structures post rock du reste («Halo»). Si la tonalité d'ensemble des 5 titres est plutôt dans le grave, c'est avec légèreté que l'histoire commence, le «Tunnel» éponyme est posé, les notes sont assez claires et lumineuses, en tout cas, bien plus que la suite qui nous plonge rapidement dans un souterrain de riffs lourds et distordus presque Post Hard Core (dans la lignée des débuts d'Omega Massif). Ce «Labyrinthe» est entrecoupé par «Mirage», une illusion sonore qui laisse croire à un mieux mais où la basse, cardiaque, nous laisse près du sol. Comme les titres sont assez courts, l'EP connaît de nombreux virages et au final, n'est peut-être pas aussi sombre que mon premier ressenti, mais voilà les deux pistes qui équilibrent le tout sont tellement fortes que je suis davantage marqué par ce parcours dans ce dédale plus que par l'entrée, la sortie ou l'entracte. Et alors ? Ici, ce ne sont pas tant les extrémités dont il est question mais bien d'un Tunnel dont on n'est pas certain de sortir. Il a dû falloir beaucoup de force à Gaëtan pour partager ses douleurs avec nous, merci.

■ Oli





## FLEAU

### FLÉAU

(Pressure / Contra Records / Red Scare Industries)

Brutal. Radical. Noir. Épique. Voici les premiers adjectifs qui me viennent à l'esprit quand il s'agit d'évoquer le premier EP quatre titres de Fléau, nouveau venu sur le champ de bataille musical et fièrement originaire de Lyon. Quatre adjectifs qui se suffisent à eux-mêmes. De quoi rugir de plaisir. ou de rage.

Brutal. Fléau ne fait pas dans la demi-mesure en décrochant quatre missiles qui bourrent du feu de Dieu. Un mélange de street punk hardcore avec un crachin de oï en français dans le texte, le tout dans un style proche de Bishops Green,

Battle Ruins et, cocorico, Rixe. Te voilà prévenu. Ça joue juste, simple et c'est surtout efficace. Pas de fioriture, une attaque menée sans appareil et avec beaucoup de conviction.

Radical. Aucun compromis n'est à attendre des quatre guerriers de Fléau qui s'appliquent une discipline de fer. Sans sourciller, Fléau va tout droit, dévastant tout sur son passage et prêt à en découdre avec toute sorte de gueux qui voudrait le faire sortir des rails.

Noir. Le champ lexical des quatre torpilles lancées par la catapulte Fléau est sans équivoque : armée, cruauté, cauchemar, trahison, mort, enfer, combat, pitié, souffrance, désespoir. Si tu pensais te retrouver dans une ambiance banquet arrosé et animé, passe ton chemin. Fléau, c'est sale, boueux, saturé et sacrément burné.

Épique. Car au milieu de ce constat de désolation et de haine, Fléau, en plus d'être efficace (neuf minutes au compteur pour ce premier EP, suffisantes pour t'asphyxier, permettent de se faire un avis éclairé sur la question), est très bien entouré. Pressure pour la France, Contra Records pour l'Allemagne et Red Scare Industries pour les USA sont les labels chargés de répandre la Peste sous forme d'un 45 tours coloré (rouge pour le sang, vert pour la souffrance et gris pour les armureries).

Fléau peut donc conquérir le monde et partir en croisade sur les scènes de France et de Navarre. Et bien plus ! «Gloire éternelle» pour Fléau.

■ Gui de Champi





# FLEAU

**AVANT MÊME D'AVOIR ENTENDU LA MOINDRE NOTE DE MANDOLINE DE CE GROUPE, JE SAVAIS QUE JE L'ADORERAI. TOUS LES RACONTEURS D'HISTOIRE ET CONTEURS DE LÉGENDES COMME MOI SE DOIVENT SE RÉVÉLER AU PEUPLE LA PUISSANCE ET LA TÉNACITÉ DE FLÉAU, QUATUOR DE LYON QUI VA TOUT DÉFONCER SUR SON PASSAGE. RENCONTRE AVEC MESSIRE SCREAMOS.**



**Oyez, oyez Messire Screamos ! Merci d'accorder un peu de temps à notre brave revue sur les musiques amplifiées. Nouvelle formation de Lugdunum, capital des Gaules, pourriez-vous vous présenter à nos lecteurs ?**

En l'an de grâce 2020, une pandémie bien moins effrayante que les épidémies essuyées par nos ancêtres, quatre mercenaires en quête de gloire et de combats s'allièrent afin de répandre mort et destruction. Quatre musiciens venant de divers horizons apportant

chacun une touche particulière à leurs chants de guerre. Après un travail de composition et d'enregistrement pendant l'été 2020, notre premier 45T est enfin disponible depuis mars 2021.

**Fléau ne fait pas dans la dentelle (au fuseau) avec son street punk oi! hardcore qui n'a rien à voir avec la musique médiévale. Quelles sont les sources d'inspiration de Fléau ? De quels groupes de notre Hexagone vous sen-**

**tez-vous proches ? Avec qui aimeriez-vous croiser le fer ?**

Au sein du groupe nous avons tous un historique musical différent, et nous pensons que c'est ce qui fait notre force. Nous pouvons tout de même établir une base commune partant principalement de la scène punk/oi!, les groupes comme Bishops Green, Power Trip, Battle Ruins, Rixe, Squelette, Lion's Law sont à coup sûr des adversaires honorables avec qui guerroyer. On peut aussi sentir une inspiration légèrement Post avec une scène bien active en France. Enfin, nous ne renions pas nos frères bardés de cuir et de fer de la scène Metal. Si on occulte la situation actuelle, la France est un pays qui se porte plutôt bien au niveau musical !

**Votre barde s'exprime dans la langue de François et le champ lexical utilisé est sombre (la guerre, la mort, la souffrance, le luth...euh...la lutte) : la noirceur et la violence sont-elles le fond de commerce de Fléau ? Pourquoi choisir de s'exprimer en français, au risque de limiter son rayonnement à nos sombres contrées ?**

Au commencement la question s'est posée de savoir si nous allions hurler nos invectives dans notre langue natale ou bien dans celle de nos adversaires historiques. Notre amour pour la scène oi! française et ses refrains fédérateurs nous a portés sur ce premier choix. Malgré tout, je ne pense pas que le choix de la langue française soit un vrai limiteur, beaucoup d'étrangers apprécient la French Touch et arrivent à passer la barrière de la langue.

**La pochette du premier EP fait apparaître les portraits des quatre troubadours de Fléau casqués : l'imagerie est-elle aussi importante que la musique ? Vous ne pensez pas qu'en pleine pandémie, porter un masque aurait été suffisant ?**

On n'est jamais trop prudent. Même si cette épidémie fait doucement rigoler face à la grande peste de 1349, il n'est jamais de trop de bien se protéger ! Plus sérieusement nous pensons que l'imagerie a une importance haute dans l'histoire d'un groupe, même si celle-ci ne doit pas prendre le dessus sur le principal : la musique. « Passion before fashion, » comme on dit.

**Envisagez-vous de colporter la bonne parole sur les champs de bataille des salles de mu-**

**siques actuelles et autres obscurs donjons de France et de Navarre ? La mise en scène sera-t-elle spéciale avec armures, glaives et vierges écartelées ?**

Nous espérons vraiment que la situation se déblocquera d'ici la rentrée afin de pouvoir aller balancer quelques coups de gantelets bien sentis dans les salles françaises et européennes ! Malgré le port du casque obligatoire pour des raisons évidentes de sécurité, nous n'envisageons pas non plus d'arriver en tour de siège et d'installer des cages en fer et de pratiquer la manivelle intestinale pendant nos lives... dans un premier temps !

**Pouvez-vous nous parler des labels de propagande ? Distribuer le premier EP du groupe par un label américain et un label allemand, ce n'est quand même pas banal. Comment se sont faites les connexions ? De même, le groupe a déjà bonne presse à l'étranger : le style a-t-il le vent en poupe ? Vous pensez profiter de l'aspiration de groupes bastons comme Rixe ou Lion's Law qui s'exportent bien ?**

Il faut croire que les alliances créées lors de précédentes batailles ont la dent dure. Nous avons eu effectivement la chance de sortir cet EP sur Contra Records en Allemagne et Red Scare Industries aux États-Unis. Le chant en français a un peu le vent en poupe ces dernières années et c'est complètement justifié ! Rixe, Bromure, Squelette et Cuir, pour ne citer qu'eux, ont sorti d'excellents disques ces dernières années.

Fléau ne profite pas de l'aspiration, Fléau écrase tout sur son passage.

**Le EP comprend 4 morceaux avec un format très court (9 minutes au compteur). Passage obligé en guise de présentation dans le respect de la grande tradition des groupes indépendants ? Un album est-il déjà en préparation pour conquérir le monde ou une stratégie toute autre et jadis appliquée sur les champs de batailles sera développée ?**

Fléau a été créé pour détruire le monde, pas pour le conquérir. Ayant été formé à l'école de la Destruction, aller à l'essentiel est une évidence pour nous. Au moment où la stratégie d'enregistrement a été décidée, le groupe n'avait que 4 morceaux. On n'a pas réfléchi plus loin que les bouts de nos casques.

On hésite encore sur quelle technique de com-

bat nous allons baser notre prochaine campagne, mais ce qui est sûr c'est qu'elle fera du bruit.

**La grande peste noire a décimé l'Europe au 14ème siècle. Que vous inspire la pandémie mondiale liée à la Covid 19 dans vos projets musicaux et dans votre vie au quotidien ?**

Si seulement la Covid pouvait être un peu plus virulente et démonstrative, cela permettrait peut-être de remettre les compteurs à zéro et de repartir sur des bases saines. Cette pandémie nous montre à nouveau les limites d'un système et d'une société qui ne me convient plus et me conforte dans l'idée que ce monde est condamné. Peut-être que cette situation a influencé le pessimisme et la violence de nos paroles, ou du moins les a renforcés. J'ai toujours détesté ce monde et je le déteste jute un peu plus au vu de la situation.

**Une légende médiévale veut que le clip illustrant Affliction ait été visionné par des milliers de personnes. Pouvez-vous nous raconter l'anecdote de cet affolement des compteurs Youtube ?**

Nous avons sélectionné des images d'un film polonais «Knights of the Teutonic Order» (Krzyacy) pour illustrer notre morceau «Af-

fliction» sans savoir que ce film était un monument du cinéma Polonais et connu par tous. Le premier jour de diffusion, un journaliste polonais nous a écrit et nous lui avons répondu sans nous douter qu'il bossait en fait pour l'un des plus gros sites d'info en Pologne (section arts). Une invasion polonaise en bonne et due forme a donc eu lieu et notre clip s'est envolé à 130k vues en 48h. Malheureusement une réclamation a été posée contre la chaîne de notre label Red Scare et celui-ci a dû retirer le clip.

Bref c'était sympa de voir de tels chiffres et de lire des commentaires (traduits sous googletrad) de polonais énervés concernant l'utilisation de ces images. Nous sommes aussi contents que certaines personnes puissent entendre parler de ce film. Foncez le voir, les scènes sont vraiment incroyables et l'histoire autour de cette période est passionnante !

**Tribune libre pour terminer : un truc à rajouter ?**

Nique bien ta mère Stéphane Bern.

**Merci Messire Screamos et à tes amis guerriers.**

■ Gui de Champi





## TALK SHOW HOST

MID-CENTURY MODERN

[Wiretap Rds / Disconnect Disconnect Rds]

Ça fait des mois que j'ai cet album dans mon disque dur et que les chansons tournent sans arrêt quand je fais du ménage (un peu), du gainage (parfois), du glandage (souvent)... mais n'allez pas croire que c'est la bande son idéale pour les trucs en -age. Non, c'est la bande son idéale pour tout et je peux enfin en parler.

J'ai déjà bien divulgué en intro, tout ce qui va suivre n'est que superflu mais embarquons quand même. Direction Toronto car c'est là que sévit Talk Show Host depuis plusieurs années maintenant (2015), power pop trio, qui a pris le temps de sortir quatre EPs avant de passer l'épreuve du long format. Il a ainsi pu mûrir sa musique et combiner au mieux l'alchimie des trois individualités qui le composent, à savoir Chris, guitariste/chanteur friand de Weezer dont la voix se rapproche parfois de celle d'Alkaline Trio, Fab, bassiste français, plus grand fan de Bad Religion que je connaisse (dans les pages de ce Mag pour en parler) et Sean, batteur féru d'indie rock à la King Gizzard & The Lizard Wizard. Vous voyez le genre ? Le genre de groupe un peu le cul entre deux chaises, trop punk pour les poppeux, trop pop pour les punx mais qui n'en est pas moins posément et brillamment ancré dans les 90's et sur des bases solides pour pondre de sacrés tubes. Je suis TSH depuis ses débuts, je les ai vus et entendus évoluer constamment, avec des EPs qui sont passés de sympa à très cool, jusqu'à ce Mid-century modern que je n'ai aucun

complexe à qualifier d'excellent. La signature sur Wiretap aux US et Disconnect Disconnect pour le UK, après des années en mode DIY, n'en est donc qu'amplement méritée car cette bonne parole (et musique) doit être propagée.

Fût un temps où j'animais une émission radio hebdomadaire et il y avait une rubrique «album de la semaine» avec trois titres desdits albums. Quand j'avais du mal à n'en sélectionner que trois, car beaucoup plus trouvaient grâce à mes oreilles, c'était plutôt bon signe et on est en plein dedans ici. Ok, allez je me lance et propose le très fun et efficace «Blood in the sand» avec ses who-oh-oh contagieux, le non moins efficace lui aussi «Syntax error OK», peut être le morceau le plus rapide de l'album et «Crisis actors», davantage sombre avec des paroles non dénuées de sarcasme et d'ironie, une des marques de fabrique du groupe, que Chris manie très bien, apportant ainsi une petite touche caustique à l'ensemble. J'ai choisi ces trois chansons mais si j'avais rédigé cette chronique à un autre moment, ça aurait tout aussi bien pu être le très entraînant «Warmest condolences» ou encore «You asshole!», premier morceau qui pose le ton d'entrée. Rassurez vous, ce n'est pas nous qui sommes insultés mais eux, dans une sorte d'introspection et déconstruction masculine salutaires et nécessaires. Ce thème d'alliés n'est pas nouveau chez eux, c'était déjà le cas dans la chanson «I hate men (I hate all men)» sur l'EP Not here to make friends en 2017, qui leur avait attiré quelques commentaires bas du front de masculinistes fragiles («ouin ouin ouin #notallmen»), les mêmes qui poussent des cris d'orfraie quand il est question de Black Lives Matter.

Malgré les liens d'amitié qui me lient à Fab, en toute transparence et objectivité je dois dire que c'est pour moi le meilleur disque sur lequel il joue de la quatre cordes. Mieux donc que Maladroit, Mon Autre Groupe, For A Second, The Larry Davids (malgré le nom cool) et plein d'autres que j'oublie. La seule critique négative que je pourrais faire c'est sur le track listing, avec la face A qui est trop bien, quand la face B n'est juste que très bien. On a connu pire et ça va donc continuer à tourner lors de mes nombreuses sessions glandage. Avec tout ça je n'ai même pas parlé de la prod' qui déchire, de la pochette qu'on dirait sortie d'un épisode de la série Mad Men, ni du nom du groupe qui est le titre d'un morceau inédit de Radiohead dans la B.O. du film Romeo + Juliet. Ah bah si, maintenant ruez-vous sur Mid-century modern !

■ Guillaume Circus



## L'AMBULANCIER

### L'AMBULANCIER

[Tadam Records]

Sans faire offense aux autres musiciens qui donnent corps à L'Ambulancier, ce nouveau groupe est d'abord celui de Palem Candillier (guitariste et chanteur chez So Was the Sun ou The Bree Van De Kamp's mais aussi auteur éclairé comme pour Nirvana In utero), c'est sa voix, sa guitare, ses textes, sa trogne amochée sur la pochette et il a même enregistré le premier titre. Pour le reste, il a fait confiance à des amis et

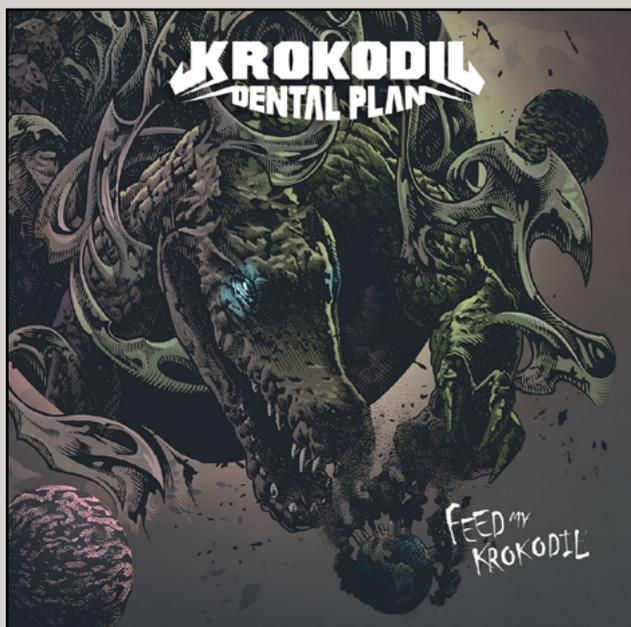
notamment, pour l'enregistrement et le mixage de 80% de l'EP à Hugo Cechosz (passé par Superflu, Eiffel ou Twin Twisters). C'est donc dans son univers qu'il nous emmène toutes sirènes hurlantes.

Pop rock en français, L'Ambulancier mise beaucoup sur les mélodies, des paroles personnelles qui sonnent et résonnent (j'adore «Anti-système solaire» qui joue avec les théories du complot) et une énergie qui passe autant par le rythme que par les relances après les casures. Sur cette base, assez classique, le combo affirme son identité avec quelques effets : des petites distorsions bien choisies, une rythmique à la fois vibrante et synthétique («Alignement désastre») ou des éclats qui ne passent pas inaperçus («Monogame» qui m'a rappelé Scapin, d'ailleurs au passage, peu de comparaisons «évidentes» peuvent être faites, il faudrait certainement chercher davantage du côté anglo-saxon...).

Il n'y a que 5 titres mais Palem diversifie les propos et les approches montrant que son talent peut s'étendre au-delà du style dont il a déjà démontré la maîtrise. En tout cas, il apporte de la fraîcheur et fait honneur à une certaine idée du rock made in France qu'adouberaient certainement Virago, Luke ou Deportivo.

■ Oli





## KROKODIL DENTAL PLAN

**FEED MY KROKODIL**

(Autoproduction)

Trio francilien dans la place depuis 2017, Krokodil Dental Plan vient d'autoproduire Feed my krokodil, son second EP après une rapide première démo, un premier format court paru 2019 chez M&O Music. Au programme, un heavy rock aux accents stoner et aux riffs percutants. Ames sensibles s'abstenir donc !

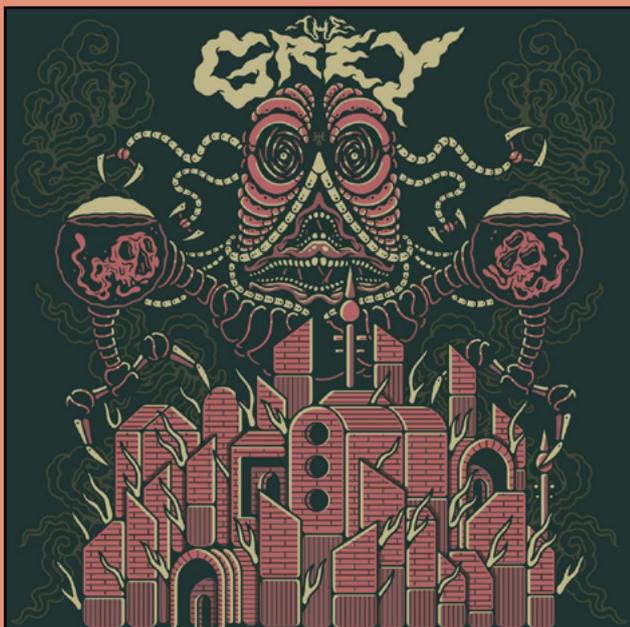
En six titres, Krokodil Dental Plan va te pulvériser les conduits auditifs (encore faut-il que tu

écoutes le disque volume à fond, ce que je te conseille fortement !) et très certainement te décrocher la mâchoire. Rien que ça. Crachées presque exclusivement dans la langue de Shakespeare, les compos se veulent percutantes et envoyées pied au plancher. Les esprits de Motörhead, Fu Manchu, Zeke et Nashville Pussy hantent cet EP de haute volée et les amateurs de ces belles et nobles références ne seront pas perdus pendant la durée de ce disque qui dégueule de guitares saturées et de rythmes plombés. Alternant vitesse («Clone zombie»), mid tempo («Die a million times») et tempo plus lents (le pachydermique «Old man of sorrow»), Krokodil Dental Plan est à l'aise dans toutes les configurations, si bien qu'un peu plus de folie dans les compositions ne serait pas de refus. En amateur éclairé de Motörhead (grosse influence perceptible très rapidement), le groupe rend hommage, avec «Né pour perdre», à son leader charismatique parti trop tôt sur fonds de riffs que ne renieront pas les amateurs de Rage Against The Machine (malins, les gars !). Si bien qu'au bout de 26 minutes de bon temps, on en redemande !

Krokodil Dental Plan transpire le rock. Et c'est tant mieux. Une formation authentique qui ne demande assurément qu'à en découdre en live. Seul petit bémol au milieu de toutes ces qualités, une accentuation anglaise qui mérite un peu mieux. A bientôt pour l'album, fuckers !

■ Gui de Champi





## THE GREY

### THE ONLY THING

[Autoproduction]

Artwork Le brexit aura divisé l'île britannique au risque de créer des menaces pour les artistes «made in UK» qui auraient souhaité faire des «post covid European tour»... il leur faudra des visa car ils sont devenus des «english men in Europe». C'est le cas de The Grey, un trio de Cambridge qui a la particularité de faire du métal

instrumental cérébral qui les positionne entre Tool et la scène de Sacramento dite «neo» de manière très réductrice. Il n'est donc pas étonnant d'avoir rencontré Charlie [guitare] et Steve [batterie], roadies sur la tournée de Will Haven en 2018 et lors des festivals d'été 2019 dont le Hellfest.

Ce qui frappe chez The Grey c'est cette maîtrise des influences diverses comme le doom, le hard rock et les mélodies. L'auditeur pourrait tout à fait ne pas rentrer dans un disque instrumental mais The Grey arrive à construire ses titres pour en faire des épopées qui sont tout sauf linéaires. Tout comme sur le titre bonus leur première gâchette sur lequel le chanteur de Horseneck venait jouer des cordes vocales, nous retrouvons sur «Silent man» David Jakes & Anthony Paganelli qui démontrent que les Britanniques savent s'entourer et peuvent franchir le Rubicon et désert un temps leur côté instrumental sans se compromettre et feraient presque rougir certains groupes non instrumentaux rien qu'avec cette chanson. The Grey vient de signer un accord de distribution avec RipCords Records qui espérons le donnera la visibilité que ce disque mérite et nous espérons pouvoir un jour les voir sur scène en France.

■ JC





# THE GREY

**DÉCOUVERTS EN TANT QUE ROADIES SUR LA TOURNÉE EUROPÉENNE DE WILL HAVEN, THE GREY A ÉGALEMENT ASSURÉ LEUR PREMIÈRE PARTIE SUR LES DATES ANGLAISES. UNE CARTE DE VISITE QUI MÉRITE DE JETER UNE OREILLE SUR CE GROUPE INSTRUMENTAL QUI CASSE LA MONOTONIE DU GENRE.**

**2020 a été un désastre surtout avec le Brexit, le Covid et l'annulation de toutes les dates de tournée et de festival. Comment allez-vous en cette année d'après et comment voyez-vous l'avenir ? Surtout que les artistes**

**britanniques devront payer un visa pour les tournées...**

Merci de prendre le temps de discuter avec nous. Les 12-18 mois ont été difficiles pour nous collectivement, comme pour tous les



autres groupes, mais nous sommes tous en bonne santé, ce qui est le plus important. L'Angleterre commence à réouvrir et nous recevons de plus en plus de réservations pour des concerts, et nous commençons à répéter ensemble, ce qui est très bien, car nous ne nous sommes pas vus depuis octobre. En ce qui concerne l'avenir des tournées en Europe, qui sait ! La façon dont je vois la situation, après avoir parlé à des amis dans des groupes, c'est qu'ils ont toujours l'intention d'aller sur le continent autant que possible, comme nous, et c'est vraiment juste une question de savoir comment le coût supplémentaire sera compta-

bilisé. Pour moi, les groupes se divisent en deux camps à notre niveau. Ceux qui le font à plein temps et comptent sur les tournées comme revenu et ceux qui ont d'autres emplois. Je pense que ce sera plus facile pour ceux qui ne tirent pas nécessairement un revenu des tournées, car ils seront en mesure d'absorber une partie des coûts supplémentaires. Pour ceux qui dépendent des revenus de la tournée, je pense que ce sera plus difficile et je suppose que cela signifiera une légère augmentation des produits dérivés et des garanties en fonction des coûts supplémentaires encourus. Comme tu l'as dit, c'est un peu la tempête avec

le Brexit et la Covid qui se produisent en même temps, mais comme les choses commencent à réouvrir, j'espère avoir plus de visibilité sur ce que cela va vraiment coûter.

**Peux-tu décrire le style du groupe et la composition du groupe ?**

Nous sommes un groupe de post-métal instrumental de trois musiciens. Je suis Steve à la batterie, James est bassiste et Charlie est à la guitare. Musicalement, nous sommes influencés par des groupes comme Old Man Gloom et

Alice In Chains. Comme nous ne sommes que trois, nous essayons de créer des paysages sonores en utilisant différentes dynamiques et textures et nous essayons de passer d'un son lourd et écrasant à un son éthéré pour donner à l'auditeur une expérience musicale unique.

**Le fait d'être originaire de Cambridge ajoute-t-il quelque chose à l'ADN de votre musique ?**

Aucun de nous ne vit à Cambridge, nous vivons tous dans les environs, mais nous considé-



rons que c'est notre base. Je ne suis pas sûr que la région ait une influence sur notre son. Les gens peuvent avoir une vision un peu irréaliste de Cambridge comme étant une ville très historique et pittoresque et c'est certainement le cas autour des facs, mais il y a aussi beaucoup plus que cela et c'est vraiment comme n'importe quelle ville du Royaume-Uni. Malheureusement, il n'y a pas une grande scène musicale ici, ce qui m'a toujours étonné, vu qu'il y a deux grandes universités. Comme la plupart des groupes, je dirais que nous nous inspirons de nos expériences personnelles et de nos goûts musicaux lorsque nous écrivons, et c'est ce que nous faisons collectivement en tant que groupe qui nous donne notre son.

**Vous jouez de la musique métal instrumentale, comment avez-vous décidé de le faire ? Vous invitez aussi des amis pour quelques chansons chantées, quel serait le meilleur featuring pour un chanteur ?**

Je ne sais pas vraiment pourquoi ou comment nous avons décidé de faire de la musique instrumentale mais je pense que cela permet aux gens de se concentrer davantage sur la musique que nous jouons plutôt que d'écouter uniquement les voix. Ne pas avoir de chant signifie aussi qu'il faut écrire un peu différemment car il n'est pas là pour porter la mélodie ou le rythme. Nous avons les voix de nos amis provenant d'autres groupes, comme tu l'as mentionné, mais la plupart du temps, elles s'ajoutent à quelque chose qui est déjà écrit. Je pense qu'ils aiment bien faire ça car musicalement, nos chansons ne suivent pas un arrangement typique de type couplet, refrain et ça leur donne l'opportunité de faire quelque chose d'un peu différent. Si je devais choisir un chanteur avec qui travailler, j'aurais du mal. Il y a tellement de grands chanteurs, mais je vais juste vous donner le premier qui m'est venu à l'esprit en lisant cette question, c'est Maynard de Tool.

**Nous avons pu vous voir en tant que roadies avec Will Haven fin novembre 2018 et pour le Summer Festival, comment c'était et n'est-ce pas dommage de ne pas pouvoir le faire au Download UK ? Peut-être que comme nous manquons de festival, vous pouvez partager**

**quelques souvenirs de ce moment ?**

Charlie travaille avec Will Haven depuis plusieurs années et m'a invité à faire la technique pour Mitch en 2018 car Charlie et moi travaillons aussi avec d'autres groupes dans les coulisses. Au cours de cette tournée, ils ont demandé à The Grey de faire la première partie de la date londonienne, ce que nous avons évidemment accepté, et dans la foulée, ils nous ont demandé de les aider lors de la tournée suivante qu'ils ont faite en 2019, ce qui était encore une fois génial. On adore ces gars-là et ils ont été très cools avec nous. Un moment fort de la tournée avec eux a été sans aucun doute le HellFest qui, je pense, est l'un des meilleurs festivals auxquels j'ai participé en raison de sa mise en place perméable qui rend toute l'expérience pour les groupes et le public bien meilleure. C'était le premier concert de la tournée et Mitch a réussi à casser une nouvelle caisse claire dans les deux premières chansons du set, c'était donc assez drôle de devoir changer de caisse claire au milieu du morceau.

**Pour en revenir à The Grey, vous venez de signer un contrat pour la distribution de votre LP ? Cela donne-t-il plus de visibilité, notamment à l'étranger ?**

C'est exact, la sortie physique de Dead fire se fait via Ripcord Records. C'est toujours agréable d'avoir le soutien d'un label lorsque vous sortez votre musique car ils ont une portée beaucoup plus large qu'un groupe de notre taille, ce qui signifie finalement être exposé à de nouveaux fans qui n'ont potentiellement pas entendu la musique avant, que ce soit au Royaume-Uni ou dans d'autres pays. Tout le monde chez Ripcord a été vraiment génial avec nous, surtout en ces temps difficiles que nous traversons, alors je demande à tous vos lecteurs d'aller les voir car ils ont de très bonnes sorties.

**L'artwork joue un rôle énorme dans l'influence de votre musique ? Qui est l'artiste derrière les dessins ? Pourrait-il un jour faire une vidéo entière autour d'une de vos chansons ?**

Steve Myles est l'artiste avec lequel nous travaillons depuis quelques années et nous adorons son travail. Nous sommes tous de grands fans de science-fiction et d'horreur et son tra-



vail a définitivement cette atmosphère. Il a un style très particulier, dont je suis sûr que vous pouvez le retrouver en regardant ses autres travaux, et nous pensons vraiment que cela complète le style de musique que nous jouons. Pourrait-il un jour faire une vidéo entière pour nous ? Qui sait ce que l'avenir nous réserve, vous n'avez qu'à attendre et voir (rires) !

**Imaginons que nous puissions vous voir en concert très bientôt ; avec quels groupes devons-nous nous attendre à vous voir en concert et à quoi devons-nous nous attendre dans vos shows ?**

L'un des plus grands avantages d'être un groupe instrumental est que nous pouvons facilement nous adapter à une série de projets différents. Je veux dire par là que nous pouvons jouer un jour avec un public plus orienté rock et le lendemain avec un groupe de métal extrême. Nous avons joué avec des

groupes comme Hawklords, ex-Hawkwind, et avons reçu un aussi bon retour du public qu'avec quelqu'un comme Abigail Williams, deux groupes assez différents. Cela signifie que nous sommes engagés avec une gamme de groupes différents et cela fonctionne encore une fois à notre avantage car le fait d'être l'intrus sur une affiche fait que les gens se souviennent plus de nous. Dans cet esprit, je ne voudrais pas dire avec qui vous pourriez nous voir à l'affiche. Sans me vanter, je pense que nous avons un très bon live et que nous sommes capables de tout jouer en live comme sur le disque. Nous avons tous grandi en écoutant du punk, du hardcore et du métal et nous mettons beaucoup d'énergie à jouer en concert. Vous pouvez vous attendre à des lumières sombres, beaucoup de fumée et à ce que nous nous donnions à fond sur scène lorsque vous nous verrez.

**Ace de Skunk Anansie a posté sur Instagram une photo de votre LP. Qu'est-ce que cela fait d'avoir ce genre d'artiste qui aime et partage votre musique ? Pour certaines personnes, cela pourrait sembler artificiel, mais vous êtes impliqués depuis longtemps dans la musique ?**

C'était génial d'avoir des nouvelles d'Ace et il nous a contactés directement après avoir écouté le disque, je crois qu'il était au PRS Guitars à Cambridge, ce qui est génial. C'est un vrai fan de musique et lui et Charlie ont longuement discuté de trucs ennuyeux de guitariste (rires) ! Nous existons maintenant depuis plusieurs années et Charlie et James travaillent tous les deux dans le secteur de la musique live, donc nous avons beaucoup d'amis dans des groupes professionnels et nous avons de la chance que certains d'entre eux nous apprécient. Il y a un dicton en anglais qui peut plus ou moins se traduire en français et qui est «Souffler de la fumée dans le cul de quelqu'un». Je n'ai certainement pas l'impression que nos amis qui nous apprécient le font et que vous ayez entendu parler de ce dicton avant ou pas, mais cela vaut la peine de regar-

der d'où il vient car oui, c'était un traitement médical mais je doute qu'il ait été utilisé pour ce que vous pourriez penser (rires) !

**Merci beaucoup pour ton temps. Un dernier mot pour nos lecteurs ?**

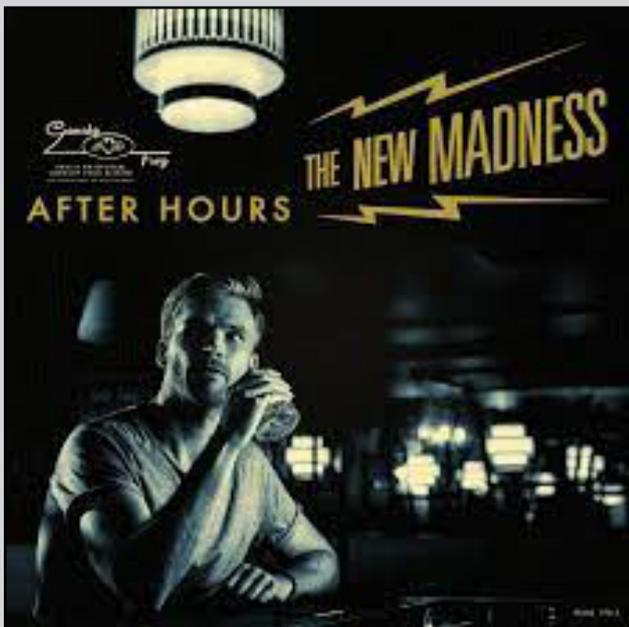
Juste un grand merci à vous et à vos lecteurs, allez nous voir via tous les médias sociaux habituels et achetez notre dernier album, Dead fire, disponible chez Ripcord Records.

**Merci au groupe pour son humanité et sa disponibilité et en particulier Steve qui nous a accordé son temps.**

■ JC

Photos : 9 bars of gold





## THE NEW MADNESS

**AFTER HOURS**

[Crunchy Frog]

Non, The New Madness n'est pas le groupe de ska anglais des années 80 qui tente un retour depuis le dernier millénaire (d'ailleurs, on me dit dans l'oreillette qu'ils ne sont jamais partis et qu'ils tournent encore, donc rien de nouveau). The New Madness n'est pas non plus littérale-

ment une nouvelle folie musicale. Loin d'être une incongruité, un nouveau son, un style novateur, le quatuor formé à Berlin, propose un rock un poil garage, avec quelques titres plus bluesy. Il y a bien une tendance à pousser des «houh houh» et autres «Whouh ouh» à l'octave au-dessus, mais rien de neuf sous le soleil. La folie provient peut-être plus de la genèse de ce groupe, monté par le multi-instrumentiste Danois Bjarke Sorensen, auteur, compositeur et interprète, qui s'entoure de copains berlinois pour ne pas jouer tout seul. Mais en définitive, si The New Madness s'appelle ainsi, c'est que leur premier nom de groupe (The Dead-on), existait déjà en plusieurs exemplaires, et qu'il fallait bien trouver un nom, et pourquoi pas prendre le cinquième titre de ce premier album ? Bref, et à part ça ? Eh bien The New Madness, peut côtoyer tranquillement Black Keys, Arctic Monkeys et autres groupes de cet acabit. Ils nous offrent 12 titres bien punchy, efficaces, aux «houh houh» certes perchés, mais bien entraînants. Les plages de repos sont quelques incartades blues toutes aussi réussies. Pas de nouvelle folie, mais un bon premier album riche de multiples influences et d'héritages, qui développe sur presque 40 minutes une belle facette du prisme du rock'n'roll.

■ Eric





## OLD MOUNTAIN STATION

### THE SUMMER ENDS

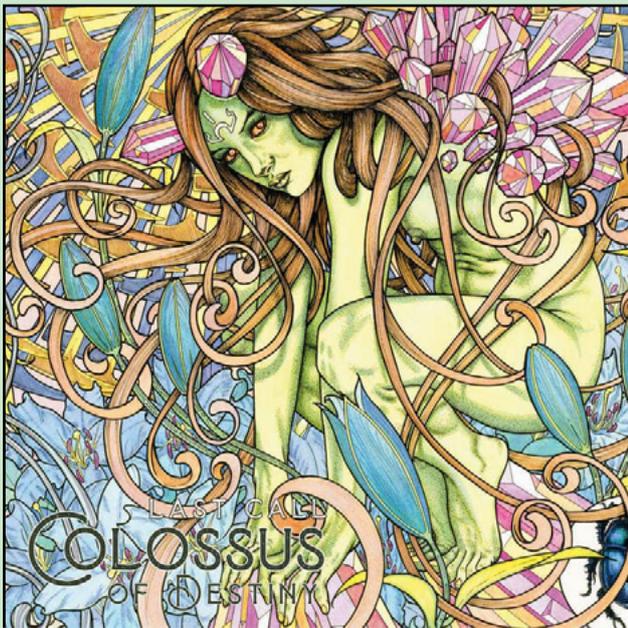
(We Are Unique)

Putain, le bonheur tient à peu de choses. Un disque, parfois. Souvent, même, en ce qui me concerne. Alors que j'ai littéralement craqué pour Kimon Kirk (chroniqué dans ce numéro), *The summer ends*, troisième album de Old Mountain Station, est un de mes coups de cœur de l'année 2021. Et pourtant, rien ne prédestinait ce disque à squatter ma chaîne hifi et mon âme. Mais comme le bonheur tient à peu de choses.

Tout comme j'ai pu être touché par *Glitterer* (mais si, le projet solo du bassiste de Title Fight), il y a quelques mois, la grâce de la musique noisy pop a encore eu raison de moi. Onze chansons, un voyage unique dans un univers sonore délicieux et apaisant. Pas certain qu'il soit apaisé par contre, mais c'est un autre débat. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que *The summer ends* a réussi à me séduire dès la première écoute, même si, disons-le, je n'ai pas une grande passion avec les voix très hautes et cotonneuses qui sont présentes tout au long du disque. Old Mountain Station touche sa bille quand il s'agit d'écrire des chansons légères, mélodieuse, enivrantes (merci le clavier !) mais aussi et surtout simples et abouties, à tel point qu'on pourrait croire l'exercice facile. Mais il faut un sacré talent pour caresser le sublime, 42 minutes durant, en jouant des pop noisy lo-fi songs (je devrais faire breveter le terme, tiens !) de cette qualité. C'est aérien mais solide. C'est touchant et bouleversant, mais c'est aussi poétique et décadent. Un disque surprenant au premier abord, mais je suis persuadé que comme moi, tu ne résisteras pas longtemps au chant des sirènes. Mon morceau préféré pourrait facilement être «*You've got no say*», morceau le plus remuant du disque, sorte de punk débridé et épuré. Mais mon côté sensible hésite entre le majestueux «*Farewell old joys*», le délicieux «*Stay clear*» ou l'acidulé «*Sunshine*». Mais en fait, non, je n'ai pas envie de choisir. *The summer ends* se déguste dans son intégralité. C'est limpide, efficace, et surtout, c'est beau.

■ Gui de Champi





## COLOSSUS OF DESTINY

LAST CALL

[Autoproduction]

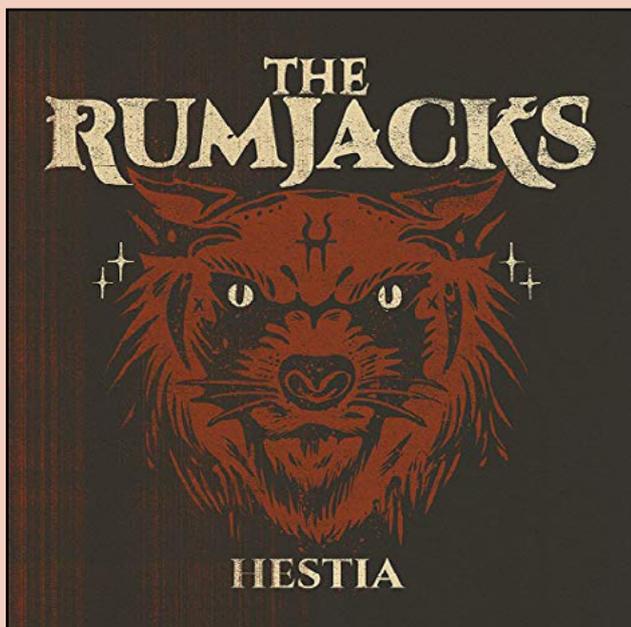
Après une ribambelle d'EPs et un premier opus, Colossus of Destiny passe un nouveau cap avec Last call ! Digipak cartonné, artwork rayonnant, production signée Francis Caste (The Arrs, Pogo Car Crash Control, Bukowski...), invités de choix (Hangman's Chair, Cowards...), les Parisiens n'ont pas fait les choses à moitié pour braver la pandémie. Ils n'ont lésiné ni sur les moyens ni sur les idées car, même après plusieurs écoutes, je ne sais toujours pas définir leur style, le quatuor touche un peu à tout et s'ils aiment quand

ça sonne gras et rouillé (une bonne dose de sludge), ils ne crachent pas sur les sons clairs et quelques constructions progressives aériennes et n'hésitent pas à tout exploser en mode hard core binaire. Comme le chant prend rarement le parti de jouer sur la mélodie et préfère mettre en avant son côté éraillé et hurlé, on assiste souvent à la confrontation entre une basse lourde et terre à terre, une guitare qui cherche à s'envoler, une autre qui trace des futures cicatrices et un chant aussi noisy que tiraillé. Une fois lancé, Last call est donc un cyclone (avec le titre éponyme comme œil) qui t'envoie valser dans toutes les directions sans que tu puisses comprendre où tu vas te retrouver et dans quel état.

Tu me diras, quand ton nom est aussi celui d'un album des Melvins (encore plus barré que la moyenne), qu'il évoque à la fois le gigantisme, le soleil et une forme de fatalité, difficile de la jouer petit bras et convenu. Le résultat ne déçoit pas alors si tu aimes certains trucs chez Old Man Gloom, Pelican, Unsane, Baroness, Ken Mode, Kerretta et des dizaines d'autres, tu trouveras ton bonheur dans Colossus of Destiny.

■ Oli





## THE RUMJACKS

**HESTIA**

(Four Four Music)

Punk Rock + Folk Celtique = The Rumjacks. S'il y a un terme dans cette équation qui te révolse autant qu'un fan de hardcore à qui on proposerait un concert assis, alors pas besoin de continuer la lecture. Si en revanche tu aimes reprendre les refrains des Dropkick Murphys, que dans les années 80, ben The Pogues c'était sympa, voire

que tu ne te remets pas de la fin de The Decline!, voilà de quoi passer un peu de temps dans cette mouvance. Et preuve que le punk rock aux accents irish folk, ça voyage bien, si les 3 groupes susnommés nous emmènent respectivement aux US, en UK, ou BZH, pour The Rumjacks, il va falloir taper dans l'hémisphère sud, chez les Aus-sies. Pas la première production pour les 5 loustics, puisqu'avec 12 ans de carrière, Hestia est déjà leur 5ème album. Pour celui-ci, à noter un changement de chanteur, et un multi instrumentiste en guest pour cornemuse et flûtes, le reste de groupe ne change pas et continue de s'occuper des basse, batterie, guitare, bouzouki, mandoline et accordéon. Malgré pléthore d'instruments traditionnels, Hestia balance plus un bon punk rock aux inspirations celtiques qu'une session de Bagad en plein Fezt-Noz. Il y aura même ses quelques passages ska, plus pop, plus rock, l'essentiel étant de prendre les sonorités, les mélodies et les refrains à chanter en cœur de la musique celte. En définitive, un album qui ne fait pas mal à la tête mais qui donne envie de se retrouver au fond d'un bar, bière à la main, entouré de potes, à écouter en live The Rumjacks, et de reprendre avec plaisir les refrains entraînants, tout en secouant la tête et son corps énergiquement (mais pas trop, sinon on va paumer sa bière).

■ Eric





## MANGE FERRAILLE

### ERBA SPONTANEA

[A tant rêver du roi]

Erba spontanea est une messe sonore en 4 actes gravée sur une seule piste dont la substance hypnotique est on ne peut plus addictive, une véritable machine qui vous prend par le colbac pendant 40 minutes et ne vous lâche plus. Les tourangeaux de Mange Ferraille, formé en 2014 par le guitariste baryton, organiste, et chanteur Anthony Fleury (ex-For-damage), le guitariste et organiste Thibault Florent (So-lo-lo, Ensemble Nist-Nah) et le batteur Etienne Ziemniak (Electric Vocuhila, BGZ Trio, Carnalisme), sont en effet des adeptes de la transe rock par la répétition des motifs rythmiques millimétrés. Ils agrémentent leurs contenus par des guitares (dont un baryton) et des orgues qui confèrent un grain tout à fait particulier au trio. À la fois noise, drone, psyché, expérimental aussi, ce rock est joué [très] grave pour se faire encore plus pénétrant et que l'auditeur puisse vivre l'expérience la plus intense possible. Et ça marche du feu de Dieu ! Mange Ferraille réussit là un coup magistral pour un premier album, après deux EP sortis en 2015 et 2017.

■ Ted



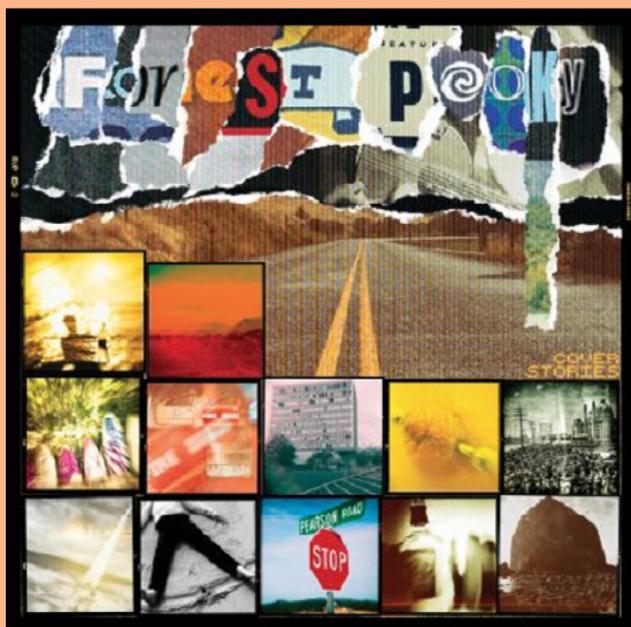
## SYDNEY SPRAGUE

### MAYBE I WILL SEE YOU AT THE END OF THE WORLD

[Rude Records]

Sans la signature Rude Records, peut-être qu'on serait trop rapidement passé sur le cas de Sydney Sprague, mais que fait une folk-roqueuse à la belle voix au milieu de combos (The Mighty Mighty Bosstones, Zebrahead, Saves The Day, Less Than Jake, Guttermouth...) quasi exclusivement masculins et plutôt musicalement testostéronés ? Elle vient partager ses déceptions (amoureuses) et noyer ses chagrins avec une guitare tantôt acoustique tantôt électrique, le tout additionné de quelques habillages chaleureux qui permettent d'éviter la case lo-fi et donnent un côté «grand public» à ces bluettes. Quand on gratte un peu ce vernis polissé, on reste donc avec des accords lentement déposés, un timbre touchant ainsi qu'une âme indie-rock qui se laisse parfois aller à des penchants plus graves et nerveux («I refuse to die», «Object permanence», «Steve», «Time is gone») sans non plus jamais devenir punk ou ska et ainsi convenir aux fans les plus ardents du label. Dans le ciel étoilé qu'est le monde de la musique, Sydney Sprague n'est peut-être qu'un météoroïde qui ne fait que pénétrer dans notre espace proche et disparaîtra le temps de faire un vœu mais aussi fugace est-il, le temps passé en sa compagnie fut agréable.

■ Oli



## FOREST POOKY

### COVER STORIES

[Kicking Records]

Alors qu'on attend depuis neuf ans son deuxième album solo, voilà que le costaud Forest Pooky nous balance au débotté un disque de reprises, le bien nommé *Cover stories*. Je vais être honnête, à la première écoute, le sentiment qui m'animait le plus était la circonspection.

À cause du choix des morceaux et groupes repris, à cause de certaines des versions... Quand la pochette avait été teasée, donnant quelques clés et indices pour tenter de deviner de quelles reprises il s'agissait, j'avais immédiatement reconnu des bouts de pochette de *Dear you* de Jawbreaker et *Clumsy* de Samiam. On est clairement là dans ce que je kiffe et partageant pas mal d'affinités musicales avec Forest, je pensais très naïvement qu'il en serait de même sur tout l'album, avec une sorte de best of de ses morceaux préférés. Mais c'était aller un peu vite en besogne et oublier le «*stories*» dans *Cover stories*. Tout est heureusement bien expliqué dans le livret et chaque reprise a donc droit à sa petite histoire, parfois fun et parfois beaucoup moins, comme quand on lui demande de jouer «*Mad world*» à un enterrement... Parmi les covers on trouve certains classiques, que Forest avait l'habitude de jouer en concert, comme «*Alison's starting to happen*» des Lemonheads ou «*Fruit fly*» de Nada Surf. J'ai toujours cru que c'était un de ses morceaux, à la base, et qu'elle n'avait pas été ma surprise, en «révisant» pour leur concert en mars 2020 (dernier avant Covid) et découvrant qu'il était dans l'album *Let go...* Ahaha, shame

on me ! Sinon il y a aussi du Bruce Springsteen, David Bowie (deux fois !), Elvis Presley... un autre type de classiques. Mais le concept de *Cover stories* ne s'arrête pas là. C'eût été trop simple. Forest a eu cette idée folle (non pas d'inventer l'école mais) de n'enregistrer que les parties guitares en bois et voix des douze chansons et filer les pistes à douze arrangeurs différents, amis, personnes croisées sur la route et qui touchaient un peu/beaucoup au son, en leur donnant carte blanche totale pour renvoyer un morceau fini. Et il a eu quelques surprises en récupérant tout ça. D'où la circonspection dont je parlais au début, qu'il a dû éprouver lui aussi par moments. Mais avec le recul et quelques écoutes plus tard, je trouve finalement que ça fonctionne hyper bien. Certains sont restés assez fidèles aux versions originales et prises de Forest, rajoutant quelques batteries par ci, quelques petits arrangements par là et d'autres n'y sont pas allés de main morte, revisitant complètement les morceaux. Comme la version de «*When I move*» de Dag Nasty, réarrangée par Fred, compagnon de longue date de Forest et guitariste au sein des Pookies, avec tout plein de sons à la R2D2 ou encore «*Atlantic City*» du Boss, dans une version un peu dance 90's par Frank Turner. Ce dernier confessant - dans des podcasts que Forest réalise, invitant et interviewant chacun des arrangeurs, avec l'aide Olivier Portnoi - être allé encore plus loin dans l'excès mais s'étant au final légèrement ravisé. Je serais bien curieux d'entendre sa version «non-censurée». Et que dire du morceau le plus surprenant du disque, «*You're welcome*», extrait d'un Disney, si ce n'est qu'on a là la preuve que Forest peut chanter n'importe quoi, ça passe. Oui, bon, les dessins animés comédies musicales, c'est pas mon truc. Mais on ne va pas se mentir, ça passe encore mieux quand les chansons nous touchent davantage et l'intérêt de ce disque en mode compilation, c'est que tout le monde peut y trouver son compte. Les reprises peuvent-elles cependant supplanter les versions originales ? Certain.es ne goûteront peut être pas à l'arrangement audacieux de Blackie des Hard-Ons sur «*Fireman*» de Jawbreaker, avec guitares qui dégoulinent un peu, hand-claps et orgue mais même pour un puriste, le «*Capsized*» de Samiam revisité par Richie Buzz, avec quelques arpèges et gimmicks de grattes bien sentis, me hérissent au moins autant les poils que lorsqu'il est joué par les Californiens. Bravo !

On attend toujours la suite de *Every key hole has an eye to be seen through* mais on a de quoi patienter de fort belle manière.

■ Guillaume Circus



# FOREST POOKY

LE CONFINEMENT N'AURA PAS EU LA PEAU DE FOREST POOKY. ALORS QUE LES SESSIONS DE STUDIO POUR L'ENREGISTREMENT DU DEUXIÈME ALBUM ÉTAIENT CALÉES, LA PANDÉMIE MONDIALE A REBATTU LES CARTES, ET C'EST FINALEMENT UN DISQUE AUSSI INATTENDU QUE RÉUSSI QUE FOREST POOKY SORT CHEZ KICKING RECORDS EN ATTENDANT LA SUITE DE EVERY KEY HOLE HAS AN EYE TO SEEN THROUGH . ENCORE UN BON PRÉTEXTE POUR ÉCHANGER AVEC CET EXCELLENT ARTISTE.

**Salut Forest. Revenons dans le vif du sujet. Tu sors ce 1er juin Cover stories, un album de covers collaboratif. Quelle a été la genèse de ce disque ? Aurait-il existé si la Covid n'avait pas empêché tes tournées ? Finalement, tu aurais pu appeler ce disque Covid Stories, non ?**

Salut Gui, merci pour cette question particulièrement pertinente ! Sans Covid, ce disque n'aurait pas existé. Il est né de mon envie irrésistible de ne pas tomber dans une sorte de folie en novembre 2020. Depuis le mois de mars, on a annulé tellement de concerts, nourri tellement de faux espoirs, annulé/reporté tellement de fois l'enregistrement de mon nouvel album solo, que je crois avoir touché Dame dépression du bout du doigt.

Il me fallait une activité musicale à partager avec quelqu'un, que ce soit rapide, efficace et surtout, que ce soit fun !

J'ai branché mon ami ingé son Alex Borel de Warmaudio, Lyon qui a transformé sa chambre en plein cœur de Lyon en studio et on s'est bien marré. Un jour, on devait s'arrêter à cause de mecs qui gueulaient dans la rue, l'autre à cause d'un hélicoptère qui faisait du sur place au-dessus de l'immeuble... ça repissait trop dans les micros, impossible d'enregistrer ! Sur un des titres, si tu écoutes bien, on entend un scooter qui passait par là.

**Les artistes contactés pour arranger tes chansons ont-ils été faciles à convaincre ?**

Tous les potes qui ont participé à la conception de ce disque « Frankenstein-escape » ont accepté dans les 24h. Et d'ailleurs, aucun ne savait qui d'autre était invités. Personne ne me l'a vraiment demandé. J'ai attribué les titres un peu comme je l'ai senti. Il fallait que ça aille vite. Très compliqué de mener à bien ce type d'entreprise mais tous ont (quasi) tenu la deadline.

**Les explications contenues dans le livret indiquent que l'affaire a été pliée en deux mois : ce n'est pas pour entretenir la légende ?**

Pas de « légende » ! Juste des gens qui ont partagé des moments de vie, des tournées, qui s'apprécient, en proie aux mêmes contraintes sanitaires et qui ont trouvé un super jeu pour partager un bon moment ensemble. Ceci dit,

je les interviewe tous en compagnie de mon excellent ami Olivier Portnoi (Dead Pop Club, Maladroit, Punk Rawk.) dans la série « Covers stories video podcast » dispo sur Facebook, Instagram, YouTube et Bandcamp. Une série de 15 épisodes dans laquelle chaque invité répond à ta question en y ajoutant des anecdotes assez cool sur leur vécu dans cette expérience et les origines de notre relation. J'y apprend moi-même pas mal de trucs fous ! L'envers de mon propre décor, si j'ose dire.

**J'écoute ce disque en même temps que je prépare cette interview (tu as de la chance, le précédent disque qui a tourné sur ma platine était aussi un album de covers mais par le groupe Saxon !), et il y a des arrangements disons étonnants, voire surprenants (je pense naturellement à « Atlantic City » arrangé par Frank Turner). Ce qui est frappant, c'est que, sans faire exprès, tu es à l'aise vocalement dans tous les styles et toutes les configurations ! Avas-tu une idée, selon le background des arrangeurs, que ça pourrait partir un peu « dans tous les sens » ?**

Je suis ravi de ta remarque et j'accepte bien volontiers ton compliment. Tu dis « sans faire exprès »... je fais tout de même exprès de chanter du mieux possible quand j'enregistre ! (Rires)

**Aurais-tu chanté différemment si tu avais eu à poser tes voix en dernier ?**

Oui, c'est certain que tu interprètes ton chant par rapport à la musique sur laquelle tu la poses. Mais le truc vraiment fun avec ce concept, c'est que l'on se retrouve sur un terrain de jeu parfaitement libre. Je me suis fait plaisir en testant des choses à la voix, sans vraiment de pression puisque ce ne sont pas mes chansons, et les arrangeurs ont pu faire la même. J'ai bien sûr pensé : « Et si l'un d'eux me renvoie un truc tout pourri. ??? » Mais voilà, j'ai branché des gens qui ont du bon goût normalement. Et si quelque chose ne m'avait pas plu, je pense que je l'aurais tout de même mis sur le disque. C'était un peu le jeu du concept initial. Si tu dis « Fais ce que tu veux », il faut t'attendre à tout. Bon. Je ne m'attendais pas à tout. J'ai été très surpris, et parfois j'ai dû faire plusieurs écoutes de certains titres qui ont fait

bugger mon cerveau au début. Mais tout était vraiment génial et bien senti je trouve.

**Quels sentiments as-tu eu quand, en proposant de «simples» pistes guitare/chant, tu as reçu le produit fini et sublimé par tes amis (car oui, tous ces morceaux sont sublimes !)?**

Tous ont reçu la piste chant, la piste guitare et parfois des chœurs en plus. C'était Noël pour moi à chaque nouvelle réception de titre ! J'halluciniais que tous s'y soient collés avec autant de sérieux, et de talent.

**As-tu rajouté des choses (voix, arrangements) une fois les morceaux réceptionnés ?**

Rien n'a été ajouté en termes d'enregistrements. On recevait les pistes séparées, plus un mix de l'arrangeur pour donner une direction artistique, puis Alex Borel mixait tout ça pour y apporter une cohésion globale.

**Pour ceux qui connaissent ton background musical, certains choix d'artistes sont évidents (Samiam, The Lemonheads, Nada Surf, Dag Nasty...). D'autres sont plus surprenants comme Elvis Presley ou Tear for Fears. Chaque choix est expliqué dans le livret, mais tu as volontairement choisi certains artistes pour sortir des sentiers battus, ou chacun de ces artistes ont façonné ton univers musical ?**

Comme je l'ai expliqué, faire ce disque s'est décidé très spontanément, en quelques jours. L'idée au départ était de faire un enregistrement rapidement. Tous les titres du disque sont donc des chansons que j'avais déjà jouées en privé, ou en concert. J'ai interprété certains de ces titres comme cadeaux d'anniversaire ou de mariage. Ce n'est donc pas un répertoire de «Les chansons qui ont bouleversées ma vie, par Forest Pooky», mais plutôt un album photo. Le titre du disque est Cover stories, littéralement Histoires de Reprises. Chaque chanson me rappelle un moment, une personne, des souvenirs marquants que je raconte dans le livret du disque. Je n'avais que quelques jours de préparation, donc il fallait que ce soit des chansons que je sache jouer avec peu de répétition en amont.

**Deux reprises de Bowie ? Explication ? (J'ai**

**un faible pour «Space oddity» arrangé par Chris Gordon, morceau pour lequel ta voix est très grave sur les couplets, et très lyrique sur les refrains)**

En 2017, des potes se sont mariés. Ils m'avaient demandé de jouer au repas alors je leur ai proposé de préparer une reprise. Ils m'ont soumis une liste incluant un titre de David Bowie. Je bosse le morceau, je découvre de nouveaux accords, je me prends bien le chou... et le jour arrive enfin. On m'installe sur une botte de paille en guise de tabouret et je joue le concert et termine sur «Life on Mars». Fier de moi, je me rapproche des mariés pour les féliciter et savoir si la reprise leur a plu. Ils me disent que oui, c'était très cool «mais on t'avait demandé de faire «Space oddity». C'est un peu un mea culpa pour le coup.

**Tu peux nous en dire plus sur la pochette ?**

Je voulais que le côté Frankenstein du disque soit visible avant d'être audible. L'idée était de fabriquer la typo pour mon nom à partir de lettrages, issus des pochettes des disques sur lesquels se trouve l'originale de chaque reprise. J'avais aussi la pochette de No code de Pearl Jam en tête. Les photos ont un lien plus ou moins abstrait avec les artistes/chansons originales. J'ai branché David Basso qui a su retranscrire parfaitement cette idée. Elle est très 90's finalement. En plus, David étant photographe, toutes les photos quasiment sont de lui. Il a posé cette image d'asphalte au centre, qui ajoute encore au côté nostalgique du voyage. Plus j'y pense, plus je trouve que cette pochette représente assez bien l'état d'esprit dans lequel il a été pensé et conçu.

**Ce disque sera-t-il défendu sur scène (en solo ou en full band) ?**

Il n'en était pas question au premier abord. Bien sûr, mon interprétation vocale joue son rôle, mais la particularité de ce disque réside dans le côté collaboratif avec les arrangeurs. Et comment restituer ça sur les titres que j'inclurais dans le set ? Après discussion avec Thib' de Pressure Tour et Mr Cu! de Kicking Records, on s'est dit que ce serait cool de se lancer quand même. Du coup, oui, on prévoit de faire 10/15 dates à partir de cet été, en trio. Je n'ai joué en full band que sur une tournée

en 2015. C'était vraiment fun, alors on remet ça avec Fred (The Pookies, Malboro Twist, Le Blues Incroyable) et Le Bazile (Supermunk, Not Scientists). En plus, ça ferait du bien à tout le monde de monter un peu dans le van et de raconter un peu le trop-plein d'anecdotes que je me traîne depuis mars 2020.

**Pendant le premier confinement, tu proposais sur les Internets des lives un dimanche sur deux depuis ton salon. Dans la Champi House on regardait ça en famille et c'était vraiment sympa. De l'autre côté, comment as-tu vécu ça ? Drôle d'expérience quand même, non ?**

De mon côté, j'ai eu pas mal de problèmes techniques entre la carte son qui déconne, l'ordi qui rame ou par la suite, le smartphone qui filme en miroir. J'ai appris que lorsque tu lances un live FB, la rotation de l'image ne se fait plus (rires). Les sept ou huit live streams m'ont donné un rendez-vous à tenir, je crois que ça m'a aidé à avoir un horizon pendant le premier confinement. Les premiers étaient

excitants, je ne l'avais jamais fait auparavant. J'ai même eu l'impression que c'était un rendez-vous de potes plus qu'un concert. Les échanges sur le chat étaient super drôles et ça faisait du bien. La nouveauté passée, c'est devenu un peu moins fun. La solitude d'un concert en live stream se fait sentir. Déjà que je privilégie l'interprétation à l'exécution, l'exercice était compliqué par le fait que j'essayais de suivre les commentaires tout en jouant. Je suis très content de l'avoir fait. Je ne pense pas, à moins qu'un concept cool se présente, que je me relancerai dans ce genre d'entreprise.

**Ça fait plus d'un an que tu n'as pas repris la route, et à part quelques concerts sporadiques, tu n'as pas rejoué en public. Comment tu appréhendes le fait de reprendre la route et de ne jamais être chez toi, alors que tu as été bloqué de nombreux mois, confinement(s) oblige(nt) ?**

Depuis le 14 mars 2020, ma dernière scène



avec Supermunk, j'ai donné deux concerts, dont un le 26 mars 2021 sur le parvis de l'Opéra de Lyon, en soutien aux occupants. Mon pote Nils Rougé m'a branché et j'ai accepté avec grand plaisir. C'était super bizarre. Trente minutes de set. Après plus d'un an sans faire de scène, j'ai eu du mal à retrouver mes repères. J'avais mal placé mon micro, mon tabouret était trop reculé, l'échange avec les gens était rouillé. Mais c'était une bouffée d'oxygène de pouvoir chanter un peu fort sans me préoccuper des voisins. Pour ce qui est de ne jamais être chez moi, j'ai pas mal bougé ces 6 derniers mois avec les cinq albums studio enregistrés entre Lyon et les Pyrénées (deux albums pour Forest Pooky, Maladroit, Panic Monster et Supermunk). Sans compter que depuis le confinement, je propose de l'accompagnement vocal pour les groupes francophones pro comme amateurs, qui veulent bosser leur prononciation/diction en anglais. Dans les mois qui viennent, je vais me rendre à Dunkerque et Bordeaux notamment, donc je n'appréhende pas tant de bouger. J'ai même hâte !

**Quand nous avons pris contact pour cette interview, tu me disais que tu finissais de mixer le quatrième des 5 disques de l'hiver confiné. On peut en savoir un peu plus ?**

C'était la guerre des neurones mec. Littéralement. C'est le bordel à expliquer, mais j'aime les défis ! Accroche-toi à ta grand-mère, j'attaque. Je joue de la basse dans Maladroit depuis fin 2018 et je suis guitariste-chanteur de Supermunk depuis 1832. Olivier Portnoi (Dead Pop Club) caresse l'idée de faire un disque solo depuis avant le premier Fast and Furious, et mon seul album solo date de 2012. Tous ces disques devaient être enregistrés sur l'année 2020 entre février et décembre. Et tous ont été reportés sur janvier et février 2021 ! Mon cerveau fumait. Mais dans le vide sidéral que ces reports ont laissé, j'ai eu cette impulsion de survie mentale qui m'a poussé à entreprendre ce Cover stories. Donc pendant que j'enregistrais les prises de mon album solo début janvier, Alex Borel m'envoyait des mixes de Cover stories. Pendant les prises de Panic Monster (Olivier Portnoi), j'écoutais les mises à plat de mes titres solos et ainsi de suite. Sans parler des visuels à bosser, les chansons à répéter pour chaque session. C'était un peu comme sauter dans la neige en sortant du sauna, je pense. Huit mois dans le doute à tour-

ner en rond et PAF ! Trois mois de speed mental. Violence dans tes chaussettes. Particulièrement stimulant tout ça.

**Merci pour le temps accordé à répondre à ces quelques questions. Un truc à rajouter ?**

De toute évidence, j'ai hâte que tous ces disques sortent et de pouvoir les partager avec tout le monde, de reprendre la route pour revoir les potes un peu éparpillés dans le monde. La situation sanitaire est naze, pénible pour tout le monde, mais parfois je me dis : « J'ai voyagé autour du monde, des USA à Hong Kong en passant par l'Australie et Saint Julien Molin Mollette grâce à ma guitare, j'ai vu un volcan en éruption, fait des splits et devenu pote avec Blackie des Hard-Ons ou Kepi Ghoulie, dormi chez Bill Stevenson de Descendents, joué de la guitare dans Uncommonmenfrommars, dormi dans une voiture dans le Colorado sur le parking d'un Pizza Hut pour choper du Wifi, je me suis fait engueuler par un élève diminué de 4ème lors d'une intervention musicale en collège parce qu'on avait changé de salle... et vécu une période de pandémie mondiale. » Ça me remonte le moral de me dire que c'est une expérience de plus dans tout ce qui peut nous arriver. Sans compter que je suis bien entouré. La vie n'est pas si mal. Merci pour ton intérêt et ton soutien costaud.

**Merci Forest, merci Mr Cu!**

■ Gui de Champi  
Photos : David Basso

# opposite prod

PUNK ROCK / NOISE / INDIE  
RECORD LABEL - ORLÉANS\_FRANCE



## NEW! Fuzz Theory « Track & Eat »

LP · 11 TRACKS  
DIGITAL, VINYL > AVAILABLE 10/2020

*Fuzz Theory navigue entre grunge, stoner et punk et est en finalité le résultat d'une passion commune, saupoudrée de conneries et d'humour douteux mais surtout d'influences variées telles que Death From Above 1979, Royal Blood, Them Crooked Vultures, Foo Fighters, Mutiny On The Bounty, Grauss Boutique, Rage Against The Machine, etc.*

*Après un premier EP quatre titres enregistré à la maison, le trio orléanais mené par Nico (Gravity Slaves, Brokken Roses) passe le cap du studio et de l'album, avec onze titres creusant le sillon d'une belle galette 12 pouces colorée venant s'ajouter au catalogue d'Opposite Prod, mais aussi à celui de Blackout Prod, label déjà coproducteur sur l'album de leurs comparses Speed Jesus.*



STUDIO  
EMERGENCE



## STILL AVAILABLE ON BANDCAMP:



**The Eternal Youth**  
« Nothing Is Ever Over »

LP · 8 TRACKS  
DIGITAL, CD, VINYL 12"



**Burning Heads**  
« UNDER THEir INFLUENCE »

LP · 19 TRACKS (COVERS FROM  
19 BANDS)  
DIGITAL, VINYL 12" (SOON AVAILABLE)



**Young Harts**  
« Truth Fades »

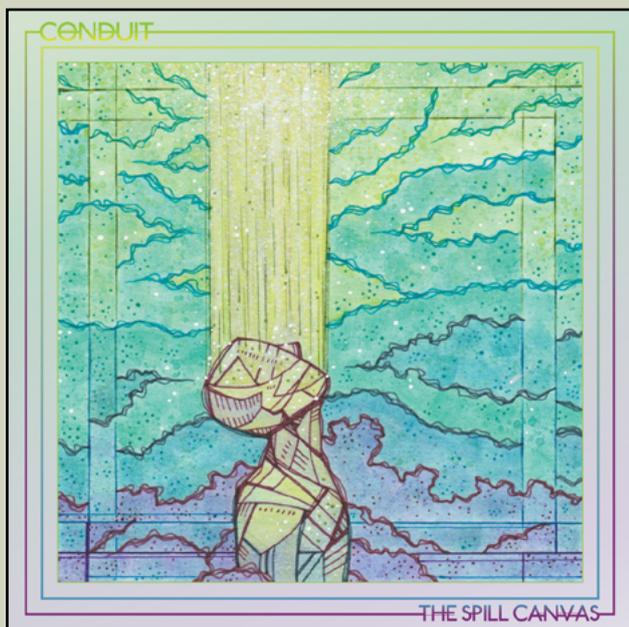
LP · 10 TRACKS  
DIGITAL, VINYL 12"



**LANE**  
« A Shiny Day »

LP · 10 TRACKS  
DIGITAL, VINYL 12"

OPPOSITEPROD.BANDCAMP.COM



## THE SPILL CANVAS

### CONDUIT

(Pure Noise Records)

Je sèche. Au sens figuré, bien entendu, car ce n'est pas avec le printemps pourri que nous subissons que je vais choper une insolation. Non, je sèche dans le sens où je n'arrive pas à «cataloguer» The Spill Canvas. Loin de moi l'idée de faire rentrer le groupe dans une case plus ou moins perméable, mais il m'est presque impossible de situer le groupe dans l'ensemble des références musicales qui sont les miennes. La page Wikipédia du groupe parle d'un groupe

de rock alternatif existant depuis presque vingt ans. Soit. Ce qui est certain, c'est qu'il va te falloir être un peu curieux car il va être compliqué de te fier uniquement à cette chronique pour savoir à quoi t'attendre avant écouter Conduit, septième album du groupe du Dakota.

En dix titres, The Spill Canvas mélange avec une certaine habileté la pop, le rock avec des pointes de jazz et quelques rythmiques funk bien senties. C'est calibré pour plaire et faire passer un moment agréable à l'auditeur. La prod' est généreuse (un peu trop parfois), les voix sont suaves et entraînantes et les morceaux riches en émotion et en mélodies. Tout pour vendre des brouettes de singles comme on disait dans les 90's (réflexion faite, il n'y a que moi qui disait ça. Bref). Mais trop souvent, un élément perturbateur vient ternir mon plaisir : une boîte à rythmes trop présente par ici, une ligne de clavier inutile par là. Et j'en passe. Si bien que j'ai bien l'impression qu'à trop vouloir en faire, le groupe perd en spontanéité et en efficacité. Et c'est certainement pour cela que «Gallon», pop song parfaite avec ses magnifiques guitares et sa structure simple et efficace, est mon titre préféré de ce disque plaisant mais un peu fourre-tout. Tu comprends donc mieux le texte introductif de cette chronique. Mais comme je suis sûr que comme moi, tu es un peu fouineur sur les bords, je t'invite à te faire ton propre avis en écoutant Conduit.

■ Gui de Champi





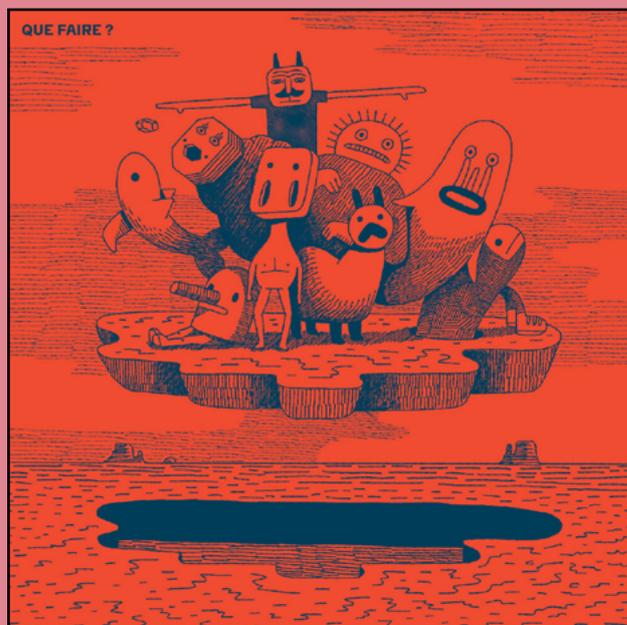
## WE HATE YOU PLEASE DIE

**CAN'T WAIT TO BE FINE**

(Kids Are Lo-Fi Records)

Et de deux ! Les Rouennais passent brillamment le test du deuxième album au moins aussi bien réussi que le premier sans pour autant changer grand-chose. On retrouve en effet toutes les folies présentes sur Kids are lo-fi, tout ce que j'aimais (la basse, les chants, le bordel ambient, les excès de vitesse...) est toujours là et par petites touches (genre un esprit surf music sur quelques mesures, une volonté de prendre de la hauteur sur d'autres, ou quelques moments de répit), le quatuor a distillé d'autres éléments sans fondamentalement évoluer. Noise-punk-rock-garage copulent donc gaiement sur ce nouvel album qui passe trop vite d'une oreille à l'autre car malgré ses 40 minutes, on a l'impression qu'il en fait vingt de moins vu la trépidance de l'objet. Forcément, au moment de passer dans le monde d'après, on a envie de se prendre des torgnoles en concert et on ne peut attendre que ça aille mieux, il faudrait que ça aille encore plus vite...

■ Oli



## LE CRAPAUD ET LA MORUE

**QUE FAIRE ?**

(Araki Records / Atypeek Music)

On ne sait pas vraiment qui tient le rôle du crapaud et celui de la morue (quel nom quand même !), mais ce quatuor de la Sarthe est un vrai champion de la loufoquerie. Il nous le démontre avec ce nouvel album, Que faire ?, leur deuxième, après quelques EPs et un premier LP sorti en mai 2018. Le Crapaud et la Morue, c'est une base rock sans véritable pedigree (prog 70's, noise, post, psyché, kraut, blues, chanson, jazzy...), mettant «en valeur» des parties vocales complètement casse-gueule (pas loin par moments de Casse Gueule justement), entre tensions et laxité burlesque. On ne sait pas à quoi carbure ce groupe, mais leur cerveau bouillonne tellement que l'on ressort difficilement indemne de l'écoute de ce Que faire ?. Ouais, que faire lorsqu'on est autant martyrisé par la densité de cette œuvre bigarrée et hors-norme ? Eh bien, on se remet une couche de ces 8 plages de 45 minutes car ça devient assez addictif au final. Véridique !

■ Ted



## PALO ALTO

### DIFFERENCE AND REPETITION, A MUSICAL EVOCATION OF GILLES DELEUZE

[Sub Rosa / Differ-Ant]

Palo Alto fête ses trente ans avec la sortie d'une dixième œuvre un peu spéciale à bien des égards. *Difference and repetition, a musical evocation of Gilles Deleuze* est en effet née d'une double ambition : la première est de rendre hommage à Third de Soft Machine, et la deuxième, comme son nom l'indique, est de mettre en lumière le philosophe et professeur français («Différence et répétition» étant le titre de sa thèse de philosophie sur le rapport qu'entretient «le même à la ressemblance, la copie au double, et de l'effet de la répétition à l'infini par rapport à un original»), le tout sur un double vinyle comportant quatre titres très étirés sur la longueur dont chacun prend sa place sur les faces disponibles des disques (comme Third !). Pour information (le groupe est peu ou pas connu) ou rappel, le collectif Palo Alto est actuellement composé de Jacques Barbéri (écrivain de SF et cuivres), son acolyte Laurent Pernice (synthé, basse, percussions / ex-membre de Nox notamment) et Philippe Perreaudin (synthés et programmations), eux-mêmes rejoints à cette occasion par des invités prestigieux, à savoir Richard Pinhas (ancien élève de Deleuze et fondateur de Heldon), l'écrivain Alain Damasio (disciple de Deleuze), le violoncelliste Thierry Zaboitzeff (Art Zoyd) et le trompettiste New-Yorkais Rhys Chatham (Philip Glass, Steve Reich).

Partant de ce constat, que faire si nous ne sommes ni familier à l'expérimentation jazz-rock de Soft Machine, ni adepte de la métaphysique ou du post-structuralisme de Deleuze ? Pas de panique, il s'agit avant tout de musique, de vibrations et d'émotions et l'auditeur que tu es, avec tes sens affinés, a toutes les capacités pour s'immerger et apprécier le contenu de cet album - d'autant plus qu'il n'a rien de jazz-rock là-dedans - et tu pourras même en profiter pour découvrir l'univers de ces deux entités cérébrales, si le cœur t'en dit. En effet, *Difference and repetition, a musical evocation of Gilles Deleuze* tape plutôt dans la musique ambient, électronique, et expérimentale à base de guitares, claviers, cuivres, d'instruments locaux (Tibétain, Cambodgien.), de programmations rythmiques, de triturations et d'effets, une musique en constante mutation selon qui fait quoi au moment précis. Sur l'inaugurale «The tears of Nietzsche», la guitare de Richard Pinhas opère en multipistes pour muter vers des confins sonores spatiaux, nous laissant en apesanteur avant un atterrissage progressif un tantinet bruitiste. C'est le violoncelle électrique de Thierry Zaboitzeff sur «Rhizome» qui est à l'honneur sur cette piste ambient sombre et hypnotique. On passe ensuite à de la lecture sur les trois volets de «Triptych», celle d'Alain Damasio qui nous parle, entre autres, de la mort de Gilles Deleuze, une élocution pleine de poésie qui marque une respiration dans cette œuvre. «Différence et répétition» clôt ce disque plein d'audace et aux impressions indicibles, dans lequel la trompette de Rhys Chatham semble brutalisée et étouffée dans des atmosphères très primitives et énigmatiques, mais qui dans le même temps s'avère plutôt obsédante de par son caractère répétitif.

Si les concepts musicaux et expérimentaux te plaisent (tels que Tuxedomoon, The Legendary Pink Dots ou encore The Residents), et que t'es un féru de philosophie, de poésie et de science-fiction, alors ce *Difference and repetition, a musical evocation of Gilles Deleuze* devrait tenir une place importante dans ton étagère à disques.

■ Ted



## WHEEL

### RESIDENT HUMAN

(Odyssey music network)

Si les membres de Tool ont expliqué qu'ils avaient choisi ce nom de groupe, parce que leur musique était un outil pour travailler, creuser, rechercher, une espèce de catalyseur de l'esprit pour «trouver ce que l'on a besoin de trouver» (parmi d'autres explications au gré des interviews) ; les membres de Wheel pourraient très bien dire que la roue est le symbole même du déplacement, donc du voyage, un voyage initiatique permettant d'atteindre une autre dimension, une autre perception des choses. Après tout, pour atteindre une certaine illumination, on peut faire un travail introspectif, user de psychotropes, expérimenter des sciences occultes ou voyager, explorer l'inconnu, se retirer du monde. Tout ça pour dire que selon que tu préfères bricoler ou voyager, tu peux opter respectivement pour Tool ou Wheel, musicalement, tu ne seras pas décontenancé(e).

Car dans la continuité des précédentes productions du groupe (2 EP et un LP Moving Backyards -cf. MAG37), Wheel nous présente ce nouvel album de 7 titres, toujours avec une forte empreinte Toolienne. Le nier serait impossible, ne retenir que cela serait réducteur. Donc, j'arrête avec cette sempiternelle comparaison, et intéressons-nous à ces 51 minutes de rock progressif de grande qualité. Le premier track de 12 minutes met tout de suite dans le bain, avec cette longue introduction jouissive, débutant par quelques notes de guitare, la batterie s'immisce,

puis la basse s'approche, la structure prend forme, la scène est posée et le chant complète alors l'ambiance. S'ensuivent des ponts, des phases éruptives, des plages de douceurs et on ressort rincé de ce «Dissipating» intense. Quand d'autres titres débutent sur un rythme plus soutenu, batterie et chant plus agressifs, basse épaisse, guitare elliptique, il faut s'attendre à des cassures de tempo, pour des finis superbes («Movement», «Ascend»), des bouquets finals explosifs («Resident human»). Dans ce métal progressif dense et foisonnant, le quatuor finnois sait combiner les changements d'humeurs, même si il n'y aura ni joie, ni lumière. Une partie batterie démentielle, une basse lourde et assommante, des guitares tournoyantes génèrent un environnement oppressant duquel on tente de s'extirper en se raccrochant à la voix de James Lascelles qui ne semble finalement que vouloir te laisser perdre pied. Wheel t'emportera donc loin, même si pour le dernier titre, afin que tu reviennes à une certaine réalité, c'est un épilogue instrumental d'un peu plus de 2 minutes qui viendra refermer l'album avec un simple piano qui vient mourir sobrement. A l'instar du groupe référence précité, Wheel saura t'emmener dans un univers tortueux et complexe, pour un voyage intense et cérébral. Allez en route !

■ Eric

# DERNIER CONCERT AVANT LA FIN DU MONDE

MON DERNIER CONCERT REMONTE AU 5 MARS 2020, À L'OCCASION DU HEAVY PSYCH SOUNDS FEST, ORGANISÉ PAR LE LABEL ITALIEN DU MÊME NOM, SANS DOUTE L'UNE DES STRUCTURES INDÉ LES PLUS ACTIVES DE CES DERNIÈRES ANNÉES EN MATIÈRE DE ROCK PSYCHÉ, STONER ET DOOM. UNE BELLE AFFICHE COMPOSÉE DE CINQ GROUPES DIVERS ET VARIÉS : GIÖBIA, DUEL, BLACK RAINBOWS, MONDO GENERATOR ET LORDS OF ALTAMONT POUR UNE SOIRÉE QUI S'ANNONÇAIT SOUS LES MEILLEURS HOSPICES. EN ENTRANT DANS LA SALLE DU GLAZART, J'ÉTAIS LOIN DE PENSER QUE CE BOUILLONNANT ÉVÉNEMENT ALLAIT ÊTRE LE DERNIER AVANT UN SACRÉ BON BOUT DE TEMPS.

À l'intérieur de la salle, l'ambiance est à la fête et rares seront les fois où le sujet de la Covid-19 sera abordé, même si quelques rumeurs plus ou moins inquiétantes commençaient à pointer leur nez à cette époque. Bref, on en parle du bout des lèvres sans trop (vouloir ?) pousser plus loin la réflexion. Et puis mince, c'est une salle de concert ici, pas la tenue d'un conseil des ministres extraordinaire ! Profiter de l'instant présent, c'est tout ce qui m'importe. Je préfère donc me concentrer d'abord sur les nombreuses tables de merchandising (la palme à celle du label organisateur avec des prix vraiment cool : 15 euros le vinyle et à peine moins le tee-shirt) pour ensuite enchaîner cinq sets (et match), tous excellents et chargés à souhait en décibels, avec passages obligatoires au stand pour se rafraîchir le gosier. Mentions spéciales au heavy rock destructeur des Texans de Duel joué à un niveau sonore qui aurait assurément comblé de bonheur Lemmy, au rock psyché et musclé de Black Rainbows, la formation italienne dans laquelle on retrouve le boss du label HPS à la guitare et au chant, et au Mondo Generator de Nick Oliveri (même si l'ex-bassiste de Kyuss m'a posé un lapin pour son interview !) pour un pur moment de stoner-punk. Du bon son, des groupes de qualité et des amis : la soirée parfaite dans toute sa splendeur.

Celle-ci n'aurait pourtant pas dû être la dernière avant le début du marasme qui continue de pourrir encore aujourd'hui le monde de la musique. J'avais pris rendez-vous avec 7 Weeks, le 13 mars 2020, au Bus Palladium, pour la release party de Sisyphus, énorme cinquième album des Limougeauds. Mais voilà, en à peine plus d'une semaine, la situation sanitaire s'était fortement dégradée. Après avoir longuement hésité, trop stressé par ce virus encore inconnu, j'avais déclaré forfait la mort dans l'âme. Quatre jours plus tard, le premier confinement était officiellement annoncé. Vous connaissez la suite.

■ Olivier Ducruix  
Guitar Part / Punk Rawk

**HEAVY PSYCH SOUNDS  
& ROCK IN BOURLON PRESENTS:  
HEAVY PSYCH SOUNDS FEST  
PARIS**

**05.03.2020 MARCH 2020**

**LORDS OF ALTAMONT  
MONDO GENERATOR  
BLACK RAINBOWS  
DUEL · GÖBIA**

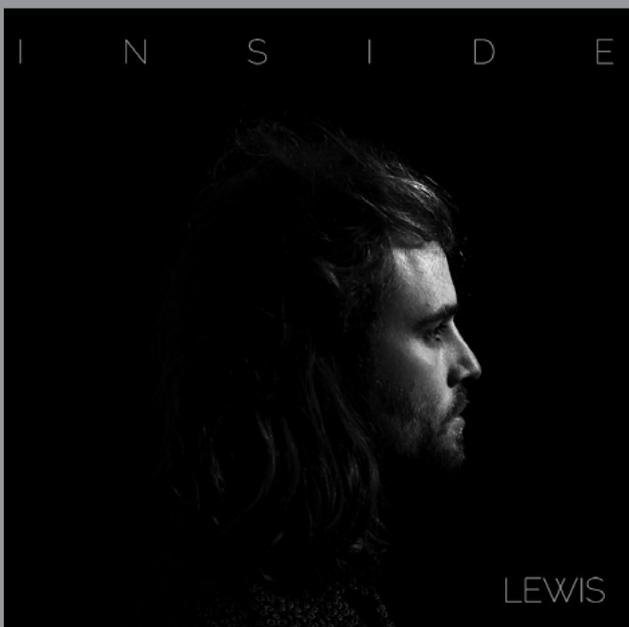
**GLAZART**

**(7/15 AV. PORTE DE LA VILLETTE, 75019 PARIS)**



TICKETS AND INFOS AVAILABLE AT: [WWW.HEAVYPSYCHSOUNDS.COM](http://WWW.HEAVYPSYCHSOUNDS.COM)  
Heavy Psych Sounds Records&Booking [www.heavypsichsounds.com](http://www.heavypsichsounds.com)

*Rock in Bourlon*



## LEWIS

### INSIDE

[Klonosphere]

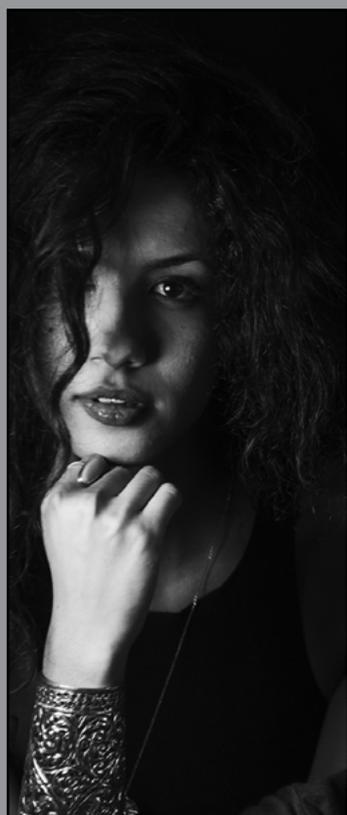
Inside est le genre de disque qui mérite plusieurs écoutes attentives pour en saisir sa grandeur. Plutôt habitué à écouter des albums high energy qui rentrent dans le vif du sujet dès les premières mesures, il m'aura fallu un peu de temps pour appréhender le premier album de Lewis, multi instrumentiste du Sud de la France. Un disque très personnel, mixant allègrement

rock progressif et rock psyché pour caresser le sublime. Carrément.

Conçu autour d'une douloureuse histoire personnelle, Inside est-il une introspection de l'artiste ou une mise en musique des émotions ressenties ? Quoi qu'il en soit, ce disque est un véritable voyage dans l'univers mélodieux de Lewis. Les frissons rencontrent l'excitation, la mélancolie se conjuguent avec la folie, et Lewis joue avec les émotions de l'auditeur en alternant rythmes lancinants et hypnotiques («Time money and fear Pt. 1», «Inside the day»), sonorités 70's («Cruel world») teintées de psyché («I just») et d'envoies jouissives («Fox», «Cry a man»). La palette sonore est presque sans limite, et l'utilisation des cuivres sur «Entrance» est aussi essentielle que les claviers caressant la quasi intégralité des morceaux de ce disque OVNI. La voix de l'artiste est envoûtante et les guitares, qu'elles soient acoustiques ou électriques, trouvent une place significative sans être envahissantes.

Je ne vais pas t'abrutir avec des références qui n'auraient pas lieu d'être tant ce disque est unique, mais je vais plutôt de donner un conseil d'ami : ne pense à rien et lance-toi dans une écoute attentive d'Inside. Et tu comprendras certainement pourquoi ce disque est attachant. Et sacrément bien fait.

■ Gui de Champi





## (NO) HOPE IN SIGHT

### EMBRACE

[Autoproduction]

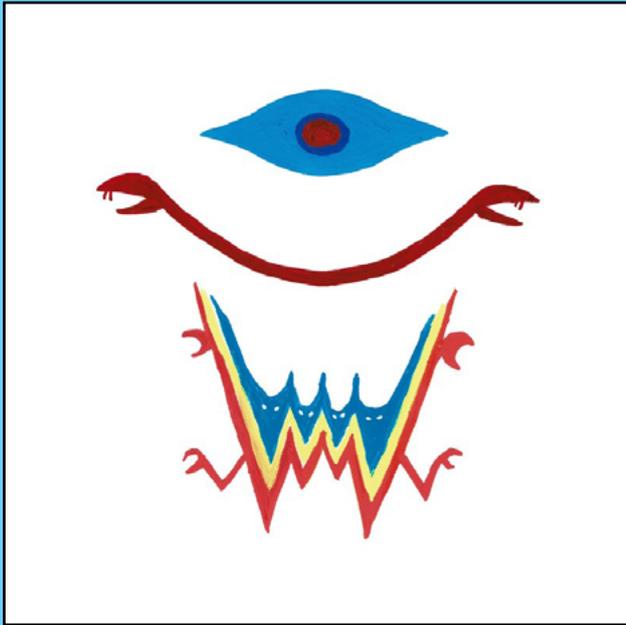
Et le noir envahit ce paradis perdu  
Nous laissant à l'envi, aucun espoir en vue

Cet humble distique pourrait finalement n'être que la chronique de cet album, la plus petite synthèse, pour peu que l'on soit un peu anglophone et que l'on aime les messages cachés. D'abord parce que Paradise Lost, est un groupe d'inspiration pour (No) Hope In Sight, mais aussi que «No hope in sight» est un titre de l'album The plague within des mêmes Paradise Lost (la boucle est

bouclée !). Et que c'est bien dans cette période-là de Paradise Lost, que (No) Hope In Sight a plongé pour en tirer une autre interprétation de l'univers dark metal. Le quatuor formé en 2017 dans les alentours d'Avignon semble aussi démontrer qu'il existe une grande fraternité entre les formations locales, puisque (No) Hope In Sight est composé de l'ex-chanteur de The Real Mac Coy, du guitariste de Clone Shop, du bassiste de Vicious Grace et du batteur de Scarlean. Autant de formations qui oscillent entre rock, metal, ou thrash. De la combinaison de ces styles pas forcément éloignés ressort 8 tracks sombres et mélancoliques sans tomber dans une noirceur poisseuse. Le rythme est lent, contrecarré par la puissance des guitares. Le chant est toujours mélodique, jamais hurlé, et tend plutôt vers la représentation de l'oxymore de douce violence ; d'ailleurs, la reprise de Depeche Mode de «Walking in my shoes» s'inscrit dans ce style de voix qui sait glisser dans le grave. Plutôt porté vers la recherche d'ambiances, (No) Hope In Sight, sait confectionner des cellules non linéaires, alternant des titres écrasés par des riffs lourds de guitare («Inner sanctum»), d'autres plus légers et fragiles («Path») ou des morceaux plus complexes («in the next room»). L'intérêt de rassembler des musicos qui ont déjà chacun un passif respectable, c'est que dès leur premier LP, ils imposent déjà leur style, leur marque, et livrent un Embrace plus qu'abouti. Et en plus, en plus, le digipak dessiné du graphiste Sébastien Bismuth est superbe. La boucle est bouclée.

■ Eric





## ALI VEEJAY

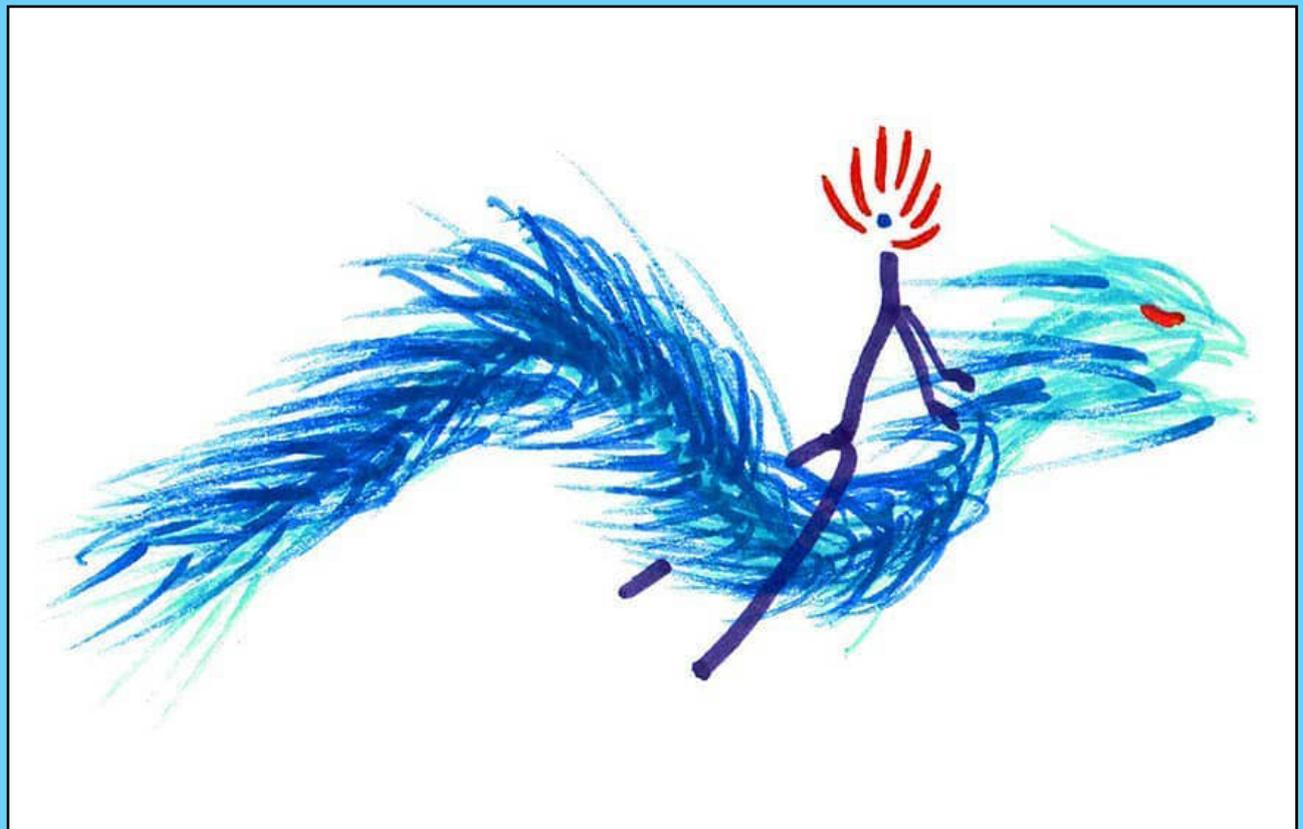
ALI VEEJAY

(Dora Dorovitch)

Si tu lis cette chronique en espérant découvrir une extension de 1=0 au travers de l'album solo de son ex-chanteur Ali Veejay (parfois accompagné de son ex-bassiste), tu peux passer ton chemin car ce premier opus sans nom (mais avec de jolis dessins) est bien plus cool et structuré. Les titres sont en effet construits autour d'idées

simples et s'ils vont tous dans des directions un peu différentes (on y reviendra), ils ont en commun une ambiance reposante y compris quand ils s'excitent un peu («Hurt the sleeping»), «pop» et «folk» peuvent donc servir d'adjectifs épithètes à Ali Veejay. Une tendance générale qui se dégage alors que le Charentais s'ouvre plusieurs voies, inspiré tant par l'Amérique latine («Ramon»), le reggae («Doctor», «Small fishes»), la soul («Last long»), la couleur d'une guitare sèche («Intrusion»), le rock («Hurt the sleeping» et ses faux airs d'indie-rock ricain de la fin des années 80 genre Yo La Tengo, Guided By Voices...) ou même le slam («Odio puro»). Par des coups de crayons et des coups de médiator, Ali Veejay livre un petit carnet de voyage, une évasion nécessaire en ces temps d'enfermement, un petit moment de répit (aucun morceau n'atteint les trois minutes), une série de petites bulles de fraîcheur à savourer comme la réouverture des terrasses et le retour de l'été...

■ Oli





## JIM BALLON

### PLASTIC SHORES

[Another Record / Figures Libres Records / Ideal Crash]

Beauté et émerveillement sont les mots s'éveillant de notre esprit lorsqu'on découvre en longueur le dernier disque des Tourangeaux de Jim Ballon. Plastic shores ou 7 titres d'obédience indie-rock, option réverbération spatiale, nourrie par les influences de Black Angels et du Velvet Underground. Accrocheuse et pleine de sensibilité, la musique de Jim Ballon est propice à l'évasion et la contemplation, tout en prenant soin de ne pas trop nous dérouter (seul «Heaven's raven» nous sort un peu de cette quiétude dominante du disque). Ces membres du Capsul Collectif (dont Rank-O, Circé, Yachtclub ou Nour font, entre autres, partie) ont le chic pour trouver les bons mouvements, les bonnes cassures, les bons mots et les bons arrangements au bon moment, comme si ce récital un peu monobloc était un programme thérapeutique sonore adapté pour des patients ayant les mêmes types de symptômes. Si un mal profond vous ronge, cette œuvre progressive, pénétrante et défiant l'espace-temps, pourrait bien être votre remède.

■ Ted



## OVERDRIVERS

### ROCK OUT !

[Rock Of Angels Records]

Logo, photo presse, artwork et surtout musique. Toute ressemblance avec un quatuor australien répondant au nom de Airbourne n'est pas une coïncidence. Airbourne, et AC/DC donc. Après deux albums parus en 2016 et 2018, le groupe français Overdrivers enfonce le clou avec un EP trois titres à paraître l'été prochain. Onze minutes de rock intense, avec des riffs qui décoiffent, des soli qui déboitent, le tout mené à un train d'enfer (même avec le mid tempo «Forever young»). Enregistré par Bertrand Charlet (Skip The Use) et mixé par Fred Duquesne (Mass Hysteria, Ultra Vomit...), Rock out ! ne souffre d'aucun défaut, si tant est que ce style de rock te soit familier. Le chant (qui lorgne du côté de Guns 'N' Roses époque Appetite for destruction sur «You cheated on me») se révèle efficace, bien que moins teigneux que Bon Scott ou Joel O'Keefe. Pas révolutionnaire pour un sou mais tellement agréable à écouter, Rock out ! se savoure avec les potards à 11 et le smile jusqu'aux oreilles. Hard as a rock.

■ Gui de Champi



# FOREST IN BLOOD

**CES PIRATES-LÀ NE SONT PAS NÉS DE LA DERNIÈRE PLUIE. REFORMÉ IL Y A 3 ANS SUR LES CENDRES DE LA FORMATION DE BRUTAL HARDCORE INITIÉE EN 1998, LES VÉTÉRANS DE FOREST IN BLOOD SONT LÀ POUR EN DÉCOUDRE, DISTILLER LEUR HARDCORE AUTANT QUE LEUR RHUM. LES PARISIENS SONT REVENUS POUR SE FAIRE PLAISIR ET EN PROFITENT POUR NOUS FAIRE PLAISIR. ENTRETIEN AVEC LA SECTION RYTHMIQUE QUELQUES MOIS APRÈS LA SORTIE DE LEUR SECOND ALBUM POST REFORMATION.**

**Salut les pirates, merci de nous accorder cette interview comment se passe la période pour vous ?**

Nech : Salut mec. Alors la période se passe caloriquement bien mais il est vraiment temps de reprendre la route, on boue sur le pont et on sent l'impatience de tout le monde ce qui va faire des ambiances complètement folles en concert !

Pierre : Comme pour tous les zikos en ce moment, on a faim, la scène et la route nous manque, on a hâte de tourner la page et de retrouver ce qui nous anime, le live, les rencontres avec le public, en même temps on ne se pleure pas dans les chaumières non plus car le groupe n'est pas notre gagne-pain en comparaison aux intermittents, restaurateurs pour qui la période est extrêmement difficile et avec qui nous sommes solidaires.

**Nous sommes à quelques semaines de la sortie de votre disque qui a été chroniqué dans le Mag #45 par Oli. Vous êtes contents des retours ?**

Nech : «Content», c'est le moins que l'on puisse dire ! Beaucoup de messages de gens de tout horizon, c'est ça qui nous fait le plus plaisir, c'est ce qui fait rester motivé malgré cette période... bien trop longue !

Pierre : Que de bons retours, de bons échos de beaucoup de médias et du public, ce qui est très frustrant car on ne peut toujours pas défendre le projet physiquement.

**Vous êtes allés chercher un label australien, c'est votre navire qui a échoué là-bas ? Comment s'est faite la rencontre ?**

Pierre : C'est la magie du kilomètre et la sexy

french touch du capitaine Elie qui a séduit nos amis kangourous (rires)

Nech : On avait eu des échanges avec plusieurs labels, tous étaient super intéressants et intéressés, mais 1054 a su nous convaincre grâce à sa motivation et la passion qu'il a pour la musique et l'ouverture vers l'Océanie était une super aventure pour nous.

**Revenons sur le prédécesseur d'Haut et court, Pirates, qui vous a vu revenir sur le devant de la scène en tant que vétérans. Cela vous manquait tant que cela ?**

Nech : Le break avait été plus long que prévu, avec des mariages et des enfants qui ont fait qu'on oublie un peu la magie de ce que c'est d'être sur scène. De mon côté, je n'avais jamais arrêté la scène que ce soit avec MLAH ou plus récemment avec Temporary, mais une date Forest in Blood a toujours une saveur spéciale. Et quand en plus les gens sont demandeurs, c'est sûr que c'est vraiment addictif.

**Faisons un petit tour du côté du line-up et de votre bassiste, cela lui a fait quoi de retrouver -soyons clair il n'est jamais loin lors des concerts - le front man de The Arrs sur le titre «Haut et court» ? Plus sérieusement, le public vous attend moins sur du chant français et qui plus est, ce n'est pas forcément la langue de prédilection pour le hardcore à la sauce FIB, non ?**

Nech : The Arrs sont des potes de longue date, ce feat c'est fait assez naturellement et Pierre s'est bien intégré à la piraterie et a été force de proposition sur les deux disques. Il y a les idées et les influences de chacun de nous sur ces projets, ce qui les rend sûrement diffé-







rents des autres disques. En tout cas, ça a l'air de plaire à l'audience.

Nech : C'est vrai qu'on est plus dans un débit de chant qui fait qu'en anglais tu mâchouilles plus les mots, mais l'exercice du français et aussi les retours qui ont accompagnés la chanson ont fait que vous n'êtes pas à l'abri d'avoir d'autres chansons du genre, mais on aime la spontanéité quand on compose donc on verra si cela s'y prête naturellement.

**10 titres en 28 minutes avec les interludes, c'est le poids de l'âge ou la volonté de sortir un brulot qui part dans le ciel comme les boulets de canon des corsaires ?**

Nech : Si tu écoutes les anciens albums, c'était déjà la même dynamique. On pourrait faire un album qui dure 45 minutes ou plus, mais on est de l'ancienne école ou tu aimes écouter un album entièrement et avoir ce goût de trop peu qui te pousse à l'écouter de nouveau. On n'est pas trop adepte des titres de remplissage, on veut avoir envie de tous les jouer sur scène.

Pierre : Pas de compromis, que de la piraterie !!! Bang bang bang, pas de fioritures, on a composé cet opus dans ce sens-là, pour que l'auditeur se prenne une bonne tartine dans les dents.

**Vous avez poussé l'immersion dans le monde**

**de la piraterie jusqu'à faire votre propre rhum et offrir des pièces d'époque lors de jeux concours, c'est pour vous important ce monde là ? Et qu'est-ce qui vous relie à la piraterie à part le rhum ?**

Nech : La piraterie, c'est un état d'esprit très français à la base, la rébellion et tout ce qui va avec. Il est vrai que ça se perd un peu tout ça. Mais la fraternité, l'esprit de corps, le fait d'avancer ensemble que ce soit dans le groupe comme avec les gens qui nous suivent, c'est tout ça qui nous relie à nos chers ancêtres.

**Le visuel semble assez important tant sur les pochettes que sur les clips. Tu peux nous en dire plus ?**

Pierre : Exactement, tout cela est très important pour nous. On a créé notre univers, notamment grâce à Alek Garbowski qui s'occupe de l'image du groupe, des clips et qui est avec nous aussi sur la route, il fait partie du groupe, c'est le sixième membre.

**Y aura-t-il un triptyque autour de la piraterie ou vous allez trouver d'autres thèmes autour du rhum et de la poudre pour le prochain album ?**

Nech : Comme c'est un triptyque, il y aura encore de l'abordage et de l'hydratation à foison avant de couler le bateau en mer probablement.

Le capitaine Elie a sûrement déjà quelques ébauches pour relater ses débauches.

**En ces temps de disette, le live ne vous manque pas trop ? Le premier album avait été un prétexte pour faire chauffer les mosh pit (ceux qui étaient présent à la release party en ont encore des bleus et/ou des stigmates sur les objectifs d'appareils photos) ?**

Nech : Le studio est un passage obligatoire mais c'est juste, comme tu dis, un prétexte pour du live, et le nouvel album a été fait dans ce sens encore une fois. Et quand tu es sur scène, il n'y a rien de plus jouissif que de voir le public se foutre sur la gueule en y prenant plaisir et avec le sourire. Quand il reste des dents... [rires]

**Le pire souvenir en live ?**

Pierre : Les concerts taboulé et bières tièdes... c'est assez rare maintenant et tant mieux mais si t'as pas connu ça, t'es pas thru !!! Les vrais savent ...

Nech : Moi je n'en ai pas vraiment, bon y a toujours les soucis techniques ou un mec un peu plus agité dans la salle qui peut te pourrir une

ambiance, mais bon quand on en reparle, souvent ça fait une bonne anecdote.

**Une perspective sur le devenir de la culture dans le «monde d'après» ?**

Nech : J'aime penser que tout redeviendra comme avant et aussi que le manque fera que les gens auront encore plus envie de profiter et savourer les bons moments. Ce qui est sûr c'est que moi en tout cas j'ai hâte que la culture redevienne essentielle !

**Le mot de la fin pour nos lecteurs ?**

Nech : On revient bientôt, j'espère qu'ils seront tous au rendez-vous et toujours aussi passionnés !

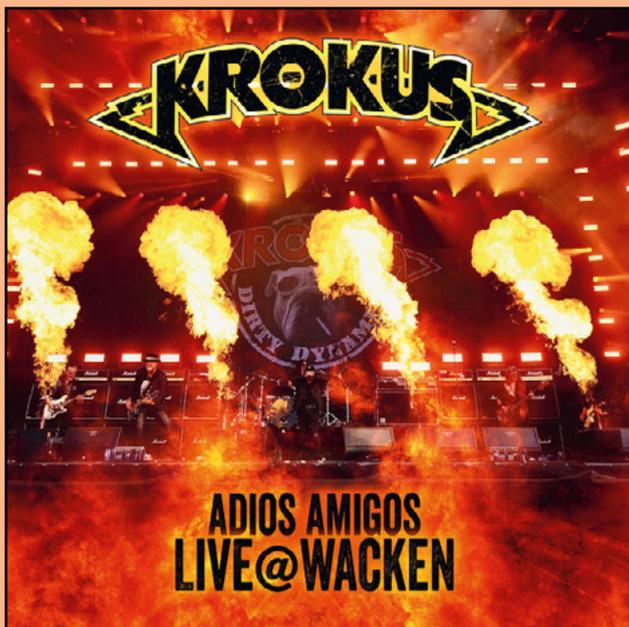
Pierre : Vive la piraterie !

**Merci à tout le groupe d'avoir été présents et réactifs pour cette interview. Merci à Roger de Replica d'être un intermédiaire sans faille. Au plaisir de vous croiser pour un abordage digne de ce nom !**

■ JC

Photos : JC





## KROKUS

### ADIOS AMIGOS LIVE @ WACKEN

(Columbia Records)

En préambule, je voudrais dire qu'intituler un album Adios amigos comme ont pu le faire les Ramones est une marque de bon goût. Voilà, c'est dit. Passons à la suite. Krokus, formé en Suisse au milieu des années 70 et surnommé «le AC/DC européen» (le chanteur avait même laissé entendre qu'il était disponible pour prendre le poste de chanteur au décès de Bon Scott), a décidé à la fin de la dernière décennie de raccrocher les gants et de proposer à ses fans une ultime tournée d'adieu. Tournée malheureusement interrompue par cette satanée Covid. Du coup, et histoire de marquer le coup, le groupe (dans une configuration à trois guitaristes !) propose dans un double digipack CD/DVD un peu trop à

l'ancienne (artwork réalisée avec Paint, absence de livret) le concert enregistré au Wacken Open Air un après-midi d'août 2019 (juste avant AC/DC Airbourne). 72 minutes de sueur et de fureur restituées dans leur intégralité tant pour l'audio que pour la vidéo.

Le groupe tire donc sa révérence, mais il en a encore sous le pied ! Preuve en est avec ce concert dont la puissance est assez bien restituée sur les deux supports. Le groupe maîtrise la scène et connaît les ficelles pour enflammer son auditoire, et propose une set list piochant dans l'âge d'or du groupe (les imparables années 80) en agrémentant le show de reprises bien senties («American woman» de The Guess Who avec une intro rappelant «We will rock you» de Queen, «Rockin' in the free world» de Neil Young et «Quinn the eskimo» de Bob Dylan, les deux dernières figurant dans la tracklist de leur album de reprises Big rocks paru en 2017). Aucune retenue donc, et aucun complexe de s'inspirer des meilleurs, Airbourne et AC/DC en tête («Long stick goes boom», «Hellraiser») ou la scène heavy metal anglaise des 70's («Easy rock» connoté Maiden, «Headhunter» communiant avec le Priest), pour un résultat qui détonne plutôt qu'il étonne. Mais quand le boulot est bien fait, autant le reconnaître, non ? Car Krokus ne fait pas semblant quand il s'agit d'envoyer de généreux chorus de guitares ou d'enflammer les planches. Le groupe pourra partir avec le sentiment du devoir accompli et laissera une trace live d'un groupe généreux et passionné. It's only (heavy) rock 'n' roll, but we like it, pas vrai ?

■ Gui de Champi  
Photo : Tim Tronckoe





## DEMANDE A LA POUSSIÈRE

### QUIÉTUDE HOSTILE

(My Kingdom Music)

Le moins que l'on puisse dire, c'est que le roman de John Fante inspire les groupes de rock, aux (au moins) trois Ask the Dust (dont un chroniqué chez nous), il faut ajouter une deuxième version française Demande A La Poussière (d'autres ont déjà utilisé ce nom en 2006). Le dernier en date, celui qui nous intéresse, s'est monté en 2017 avec des musiciens expérimentés car passés par d'autres groupes auparavant (The Great Old Ones, Omrade, Würm, Moshi-Moshi, No Return...). Après un premier album sans nom en 2018, les Parisiens remettent ça cette année avec Quiétude hostile, un petit goût d'oxymore pour marier les contraires et installer un climat quelque peu angoissant (comme si l'artwork ne suffisait pas)...

Des cris lointains et un labourage en règle à coups de grands riffs et de rythmiques puissantes nous permettent de connaître un «Léger goût de soufre», ça se calme un peu avec les premiers textes (en français mais c'est peu évident de s'en rendre compte même avec les paroles sous les yeux) mais la tension reste, jamais elle ne redescend vraiment, jamais non plus on ne trouve une quelconque étincelle pour y voir plus clair, on est plongé dans une sorte de post hardcore où un doom opaque remplace les parties claires attendues. Le malaise s'épaissit avec «Morphème» et des mots hurlés, éjectés,

c'est assez particulier et dérangeant, c'est sans doute l'effet recherché. On trouve un peu de «breaks» sur «Quiétude hostile» quand les guitares cessent de martyriser l'atmosphère sans pour autant qu'on puisse véritablement s'extirper de cette mélasse post-doom qui nous engluie les oreilles. La sensation d'y voir un peu plus clair nous envahit alors qu'on est «Perdu», l'horizon se dégage quelque peu, le morceau nous ramène dans la sphère post-hardcore «classique» mais ce n'est qu'une basse manœuvre pour regagner notre confiance avant d'envoyer du «Bois de justice (L'échafaud)» aux angles growlés plutôt black. Nouvelle variation vocale (avec un texte samplé) sur «L'oubli du contrasté», encore un stratagème pour nous faire perdre pied et mieux nous cahoter dans un final apocalyptique. Et pour conclure, le combo reprend tout ce qu'il sait faire, ajoute une couleur boisée (avec le saxophone de Dima White Ward Dudko) et nous laisse pantois revenir dans le monde des vivants.

Plus qu'un album de musique, Quiétude hostile est une expérience sensorielle pour laquelle il faudrait peut-être signer une décharge avant de la tenter, il vaut mieux en tout cas être en bonne santé mentale avant de s'y risquer. Pour autant, si tu as un doctorat en Doom et une licence de Post-HardCore, je comprends que tout cela provoque l'éréthisme de tes oreilles.

■ Oli



## HIGH ON WHEELS

### FUZZMOVIES

[Klonosphère]

Regarde la pochette. Voilà, tu as tout compris de ce que proposent les High On Wheels ! La rencontre entre le cinéma et le desert rock, en plus de l'artwork, le titre Fuzzmovies ne laisse aucun doute sur les intentions du trio. Le paysage emblématique de la Monument Valley se reflète dans la visière de notre astronaute parti explorer le passé avec ce qu'il faut de bagnoles, de motos, de fusées, d'horreur et de psychédéisme, tout un programme qu'on retrouve avec des extraits sonores dans la galette.

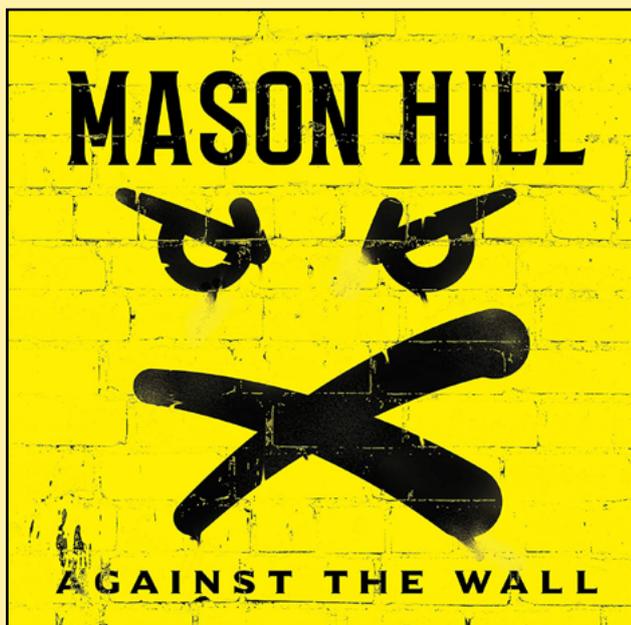
Les amateurs de cinéma de genre se régaleront de tous les détails apportés par le combo mais

comme notre spécialité, c'est plutôt le rock, on va un peu plus s'attarder sur ce qui fait l'intérêt de ce deuxième album. Evidemment, le premier truc qui me vient à l'esprit, c'est le son, alors, oui, c'est du classique pour du stoner avec une basse rondouillette, une guitare qui refille le tétanos et un chant aussi sec qu'un gosier qui vient de traverser la Vallée de la Mort et qui se fait assez rare au regard de la longueur de certains titres. Il est parfois un peu balancé sans ménagement («Blind your mind») comme si c'était une obligation de parfois se servir du micro. Voilà comment on en arrive à préférer les longues parties instrumentales ou les ajouts de samples gratinés (ceux de «Hitman le Cobra» parsèment le titre éponyme, des punchlines délicates extraites d'un nanar culte de 1987 peuvent donc être utiles !) ou intégrés plus traditionnellement (les samples de «Satan's sadists» sur «Thrill under my wheels» ou de «Vingt-quatre heures chez les Martiens» sur «We don't know where we go but we know how»). Les High On Wheels installent avec aisance une ambiance drive-in tout droit sortie des seventies, ajoutent une grosse rasade de pédale fuzz et se permettent d'interminables digressions sur la 6 cordes. Au final, c'est vraiment plus une atmosphère qu'un titre que je retiens.

Album homogène avec quelques singularités (mention spéciale à «Hitman le Cobra»), Fuzzmovies tient les promesses faites dès la couverture, on a notre dose de rock désertique et de références cinématographiques et pour le coup, tu peux pas dire que t'as préféré le bouquin.

■ Oli





## MASON HILL

### AGAINST THE WALL

[7Hz Productions Ltd]

Quintet originaire d'Écosse et hauteur d'un premier EP en 2015, Mason Hill publie pendant la pandémie mondiale *Against the wall*, premier album énergique confirmant que le rock à guitares a encore de beaux jours devant lui.

Dans un registre proche d'un Nickelback, Black Stone Cherry et Alter Bridge, *Against the wall* est un album riche, puissant et foutrement bien fait. Selon la formule consacrée, certes usée et abusée, Mason Hill n'a pas inventé la poudre. Par contre, le groupe écossais est un expert en

explosif et n'est clairement pas du genre à balancer des pétards mouillés. Clairement, on est dans le mainstream, les ficelles ressemblent à des cordes mais l'ensemble est absolument séduisant. *Against the wall* a tout pour plaire tant aux novices en guitares saturées qu'aux aficionados de morceaux qui rentrent dans la tête et qui ont du mal à en sortir. Au programme : grosses guitares bien grasses, basse batterie explosif, voix hyper mélodiques et mélodies imparables et fédératrices. Difficile par exemple, après l'intro en trompe l'œil, de ne pas succomber au mur du son de «No regret». Basse survitaminée, guitares massives et mélodies savoureuses s'allient à la perfection. Alter Bridge excelle dans le domaine, et Mason Hill n'a clairement rien à lui envier. Alternant tubes en puissance («Against the wall», «DNA», «Find my way») et morceaux power pop en mode hit radio («Broken son», la ballade «Who we are», «Out of reach»), j'ai bien du mal à sortir un titre du lot tant l'ensemble est assez homogène. La prod' riche et puissante y est certainement pour quelque chose mais cela n'explique pas tout : le talent de composition et d'exécution est à saluer. Adeptes du live (le groupe a notamment partagé la scène avec Whitesnake et Airbourne), tout est parfaitement calibré pour que ça fonctionne. Et ça fonctionne. De là à dire si ça va prendre, je ne suis pas devin, mais j'ai passé un bon moment à écouter (et réécouter) *Against the wall*. Certainement pas le disque de l'année, mais qu'importe, il a fait son petit effet auprès de ma faible personne !

■ Gui de Champi





## SYD KULT

### DAMNATIO MEMORIAE

[Autoproduction]

Débuté comme une aventure solo, Syd Kult s'est étoffé avec les venues de Frédéric (batterie) et Julien (basse), c'est en trio qu'ils ont composé Weltschmerz (en 2018 mais la promo nous a oubliés et c'est passé sous nos radars) et c'est toujours à trois qu'ils ont travaillé sur les morceaux de *Damnatio memoriae*, aidés par Gaëlle pour les parties au violon ou à l'alto. Les teintes folk des débuts se sont électrisées pour donner un goût plus grungy à l'ensemble, comme le chant n'est toujours pas parfait, ça colle assez bien à l'image du rock pluvieux un peu punk «rien à foutre» originaire de Seattle. On peut y ajouter un peu de noise et du stoner, voire des parties garage ou alors, c'est le son brut de la prod' qui m'induit en erreur, ça me rappelle les enregistrements estampillés Reciprocal Recording et toute une époque... A cette rudesse des sonorités, Syd

Kult oppose une forme de douce mélancolie dans des mélodies moins saturées («Invisible walls», «Bittersweet») et même des titres instrumentaux portés par l'électronique («Alpha orionis supernova»). En apportant beaucoup de contrastes et de nombreuses idées, on pouvait craindre que le groupe ne se perde dans les méandres de ces propositions mais au final, il s'en sort toujours bien, gardant sa ligne de conduite et nous gardant auprès d'elle grâce à sa signature, ce couple chant/guitare assez identifiable.

Et non, tu ne vas pas y couper ! Si tu es un lecteur fidèle et attentif, tu sais mon attrait pour l'histoire et les locutions latines, voici donc un petit topo sur le titre de cet album : *Damnatio memoriae*. C'est une décision officielle des romains qui permet d'effacer des tablettes un nom. L'idée, c'est qu'on ne se souvienne plus de toi, on écrase ta face sur les pièces, on te raye des monuments, on casse les statues, bref, l'administration s'arrange pour te faire «disparaître» et que tu ne puisses rester dans la mémoire de quiconque. L'expression n'est pas contemporaine de l'Antiquité mais elle est assez imagée. Petite revanche de l'histoire, cette pratique radicale n'a pas forcément porté ses fruits car parmi ceux frappés de cette «condamnation mémorielle» on trouve quelques grands noms du début de notre ère comme Marc-Antoine (fallait pas se taper Cléopâtre), Néron (fallait pas faire de la poésie) ou Messaline (fallait pas essayer de baiser son empereur de mari). A la fin de l'album, la plage «*Damnatio memoriae*» est une longue plainte déstructurée assez tordue qui restera moins dans les mémoires que le reste de l'album éponyme.

■ Oli

Photo : Sophie Fontaine





## HOLY FAKE NEWS

### HOLY FAKE NEWS

[DV's Records]

Ceci est une histoire vraie. Un matin d'avril, alors que je suis en train de bosser, Oli m'envoie un sms de cette teneur : « Salut, sur une pause, jette une oreille à Holy Fake News et dis-moi si je l'ajoute au colis ». Ok, je profite donc de ma pause déjeuner pour lancer le premier album du groupe via son bandcamp. Et je suis rentré dans une faille spatio-temporelle. J'ai écouté le disque deux fois d'affilée sans voir le temps passer, et je me suis empressé de renvoyer un message à Oli : « Yes, tu peux y aller, c'est super bien ! ». J'ai fait court, mais il a compris mon sentiment d'excitation sur cette première (double) écoute de Holy Fake News. Écoutes qui se sont répétées à plusieurs (dizaines de) reprises jusqu'à la rédaction de cette chronique.

D'après les infos glanées auprès des intéressés, Holy Fake News est un trio de Bordeaux en activité depuis 2017. Les types ne sont pas des nouveaux venus et ont déjà roulé leur bosse dans divers groupes dont Tomy et Spudgun et proposent aujourd'hui leur premier album de grande qualité. Comment pourrait-il en être autrement quand on sait que le groupe cite parmi ses multiples influences Ted Leo and the Pharmacists, Burning Heads, Burning Airlines Hot Water Music ? Les gars ont bon goût, c'est certain. Je te l'accorde, ça ne fait pas tout. Mais une fois que tu auras écouté et, comme moi succombé à ce premier album, tu ne pourras contredire le fait que l'indie noisy rock proposé

par Holy Fake News est imparable, tant le groupe maîtrise à la perfection l'art de composer et exécuter des tubes en puissance. Dès Mr Perfect, premier titre me faisant immédiatement penser à Not Scientists dans les sonorités et la qualité de composition, le ton est donné : les mélodies sont imparables, l'énergie déployée est réelle et le coup de cœur est assuré. Alternant ambiances feutrées (Bad quiet scene, Moon shaped flags) et passages énergiques (The great entire joke, Give me a name), les amateurs d'indie rock avec des guitares au son clair seront abondamment servis ! La mise en avant du basse batterie par le power trio est également un réel atout de ce disque. Quant aux voix, c'est juste un régal. J'ai beau chercher, je ne trouve rien à reprocher à ce disque. Rien. Tout est bien pensé et si bien exécuté que j'en ai encore des frissons.

Ce disque n'a pas fini de tourner sur ma platine. C'est une certitude. C'est peut-être un peu tôt pour en être sûr, mais il y a de grandes chances que cette galette termine dans mon top cinq de l'année. Toi qui aura lu cette chronique jusqu'au bout (c'est bien, je t'en remercie), tu peux me faire confiance : tu vas pendre du plaisir à écouter Holy Fake News. Bonne écoute !

■ Gui de Champi



# HOLY FAKE NEWS

**HOLY FAKE NEWS EST MON COUP DE COEUR DU PRINTEMPS. TOUT SIMPLEMENT. LE PREMIER ALBUM DU GROUPE BORDELAIS TOURNE EN HEAVY ROTATION À LA MAISON, ET JE N'AI PAS PU RÉSISTER À L'ENVIE DE PRENDRE CONTACT AVEC MANU ET ERIC POUR EN SAVOIR PLUS SUR LE GROUPE.**

**Salut Holy Fake News et enchanté ! Pourriez-vous présenter le groupe à nos lecteurs : origine du groupe, background des musiciens, vos influences. Est-ce votre projet musical principal ?**

Manu: Salut Gui de Champi, enchanté, merci, c'est très simple :

On est deux vieux potes aux mêmes appétences, aimant les mêmes mélodies de couplets, qui n'avaient jamais joué ou fait un truc ensemble. On a eu plein d'expériences chacun de notre côté sans jamais figurer dans Wikipédia, et on se capte enfin. On a ensuite trouvé un troisième mec plein de fraîcheur, nous faisant ressentir beaucoup moins vieux potes d'un seul coup. Nous sommes donc trois types auto-influencés, dans leur projet musical principalement principal, en fait. Nos influences audio sont chiantes à définir par soi-même, je suis contre.

Eric : Moi je suis pour ! On s'est formé en 2017 après avoir joué dans pas mal de groupes. Manu était dans Swy, Sweat Baby Sweat, Season of Lies. Moi-même, j'ai joué dans Tomy, Spudgun, Klimax, Monster Munsch. Et Victor, notre batteur qui est beaucoup plus jeune, a joué dans Ocean Storm.

Niveau influences, je suis davantage inspiré par le rock indépendant américain alors que Manu le serait plus par le britannique. Perso, je pourrais te citer vite fait des labels comme Dischord (Fugazi, Jawbox), Desoto (Dismemberment Plan, Burning Airlines) Touch and Go (Pinback, Tar), Sub Pop (The Constantines, Modest Mouse) ou des groupes comme Minus the Bear et Ted Leo and the Pharmacists. Je préfère m'arrêter là pour ne pas faire trop chier Manu.

**Le groupe est actif depuis 2017 et vous venez de sortir votre premier album : vous attaquez frontalement sans passer par la case EP (ce qui est une petite tradition dans le circuit en France si je ne m'abuse) ? La sortie de l'album a-t-elle été décalée du fait de la pandémie actuelle ?**

Manu : Je suis nul en traditions, et j'ai bien peur qu'on ait fait exprès d'attendre que le monde d'avant s'arrête pour lancer notre affaire. On avait plein de morceaux et, après l'incendie de Notre Dame, on a décidé d'enregistrer nos instrus en un jour... Tout s'est ensuite arrêté. Le confinement nous a permis de caler le reste dans notre coin et dans une spontanéité... pro-



gressive. Sinon, EP/LP, on avait 13 chansons à balancer, nous n'avons aucune stratégie.

Eric : Nous avons enregistré les 13 titres en un jour sans prévoir forcément d'en faire un LP. Il se trouve qu'on était plutôt satisfait du rendu des 13 donc pourquoi pas les faire tous figurer sur l'album. On a enregistré en août 2019 et la pandémie n'a pas grand-chose à voir avec le délai de sortie. C'est davantage lié à l'autoproduction et au temps qu'elle laisse. Par contre, le fait de ne pas faire de concert a sûrement repoussé l'échéance de la sortie du CD.

**Vous pouvez nous parler de l'artwork ? Joli digipack mais très peu d'informations à l'intérieur. Sobriété et efficacité, c'est ça ?**

Manu : Merci, l'artwork est l'œuvre de notre pote Bud. On a vu ça comme un truc sobre, en effet. La version vinyle recueillera certainement les lyrics, mais seulement si le karaoké est de nouveau autorisé.

Eric : Oui, c'est notre pote Sébastien Portalier qui nous a fait l'artwork. Il chantait dans Spudgun et Sweat Baby Sweat et nous aimons beaucoup son approche artistique, autant musicale que visuelle.

**Pour ceux qui ne sont pas à l'aise avec la langue de Shakespeare, de quoi parlent vos textes ?**

Manu : On raconte nos vies dans nos chansons. C'est savamment con et ça part d'un resenti, d'un sujet quelconque, souvent anodin au premier abord, et on s'en fait un support à dégueuler. Rien de moral, pitié... de l'engagement et beaucoup de constats.

J'aime bien partir d'un flash et le développer, même si la plupart du temps ce sont des concepts élaborés alors que j'étais en train de me curer le nez... mais indigné, souvent.

**Et comment se passe le travail de composition : chacun ramène ses idées, ou un seul compositeur dans le groupe ?**

Les plans viennent essentiellement de chacun dans son coin et on met ça en place à deux ou à trois, ça dépend. Certaines chansons sont pensées d'un trait à l'avance, d'autres sont le fruit d'une confrontation. Il n'y a par contre aucun compromis : ça marche, on tente, ça craint, on jette... Un trio, c'est génial pour ça.

**Incontestablement, votre groupe sent bon les 90's et le rock américain. Une période prolifique pour le rock dit indépendant, avec ces groupes qui composaient des brouettes de tubes mélodiques et mélancoliques. Faut-il avoir vécu à cette époque pour en restituer l'essence même aujourd'hui ?**

Manu : Moi, j'aime le rock britannique, toutes époques confondues et les questions bleues du trivial poursuit. Victor est né en 93. Du coup je ne sais pas trop si on cherche à restituer une époque. En tout cas, moi qui ai du mal à accepter de grandir... Ça doit peut être venir de là. Ou alors, peut-être qu'on ne sait rien faire d'autre. Mais... le rock indépendant ne mérite-t-il pas une médaille d'intemporalité, non ??

Eric : Je suis carrément d'accord sur l'intemporalité. Perso, ce qui définit pour moi le rock indépendant, c'est cette liberté créatrice et très personnelle qui n'enferme pas un morceau

dans une direction artistique préétablie et codifiée. Et si ça transcende les modes, on peut parler d'intemporalité, non ? Et je mettrais (ça ne tient qu'à moi) dans le genre « rock indépendant » une palette de groupes très différents allant de Fugazi à Big Thief.

**Vous sortez l'album en indépendant. Un choix assumé ? Pas besoin de label pour diffuser à votre échelle ?**

Manu : On n'a rencontré ni mécène, ni sponsor en 2020, alors on s'est débrouillé avec nos structures locales et des petits coups de main à droite à gauche... Ce n'est pas vraiment un choix, ça fonctionne comme ça, avec nos moyens modestes. Notre schéma est simple, on fait une prise live dans le box de répète et on produit ça nous même.

Eric : On se fait aider par un label indépendant du nom de DV's Records, ce qui est suffisant pour diffuser à notre petite échelle.

**Vous êtes basés à Bordeaux à l'opposé de mon bled de résidence (à savoir Nancy). Comment se porte le rock dans vos coins en période « normale » ? Les disquaires indé et les salles accueillant des groupes de rock sont-ils toujours en place ?**

Eric : Plusieurs salles et bars ont fermé ces dernières années. Il est difficile de savoir quel sera le paysage rock bordelais après ce merdier. Et en disquaire indépendant, il y a toujours Total Heaven.

**En écoutant votre album, j'ai l'impression que vous avez des similitudes avec Not Scientists dans le traitement des guitares en son clair et des reverbs. Avec quels groupes français (et étrangers) vous sentez-vous proches pour aller croiser le fer quand on aura le droit de retourner écouter (et donc jouer) de la musique live ?**

Manu : Not Scientists, bien joué... des gars adorables, même si je ne les connais pas plus que ça. J'ai eu la chance de régir une scène de festoche avec eux en fin de soirée il y a quelques années... on avait pris plein d'electro pop et de sucre dans les feuilles toute la journée... ils ont démarré, c'était magiquement organique... Les guitares clean ont dû participer à cette impression mais ça laisse tellement de place

au reste bastonnant. Leurs années saturées les ont certainement sevrés. Je crois que c'est un choix (réussi) en réaction pour eux, ou une cure de jouvence, ou une simple coupure de courant. Certainement une façon d'essayer de faire autre chose....

Des intégristes m'ont souvent demandé pourquoi je ne distordais pas ou peu. En fait, c'est un secret... mais surtout, j'aime bien entendre ce que j'essaie de jouer. Et puis ça dynamise, ça met les motifs plein fer dans la tronche. Pourquoi peindre une poutre en bois ???

Eric : Ça sera déjà génial de voir ou revoir des groupes sans forcément jouer avec eux. Pour les groupes français Burning Heads, Lane, Not Scientists, DevonMiles, Lysistrata, Supermunk, Last Train, Oakman, Wizard, Rikikikiki, Offshore, Tako Tsubo, pour ne citer qu'eux.

Et pour les étrangers : Shame, The Beths, Pup, Jeff Rosenstock, et beaucoup d'autres.

**Quand la situation sanitaire permettra de revivre, que va-t-il se passer pour Holy Fake News lors de ces prochains mois ?**

Manu : Faudrait que je remette un planisphère dans mes toilettes, déjà. Après, du son dans la gueule, simplement. Des caterings, des câlins, des acouphènes, et puis on va essayer de venir te voir... même si nos bleds sont opposés.

Eric : Des concerts, des compos et si tout s'enchaîne bien un nouveau LP.

**Tribune libre pour terminer : un truc à rajouter ?**

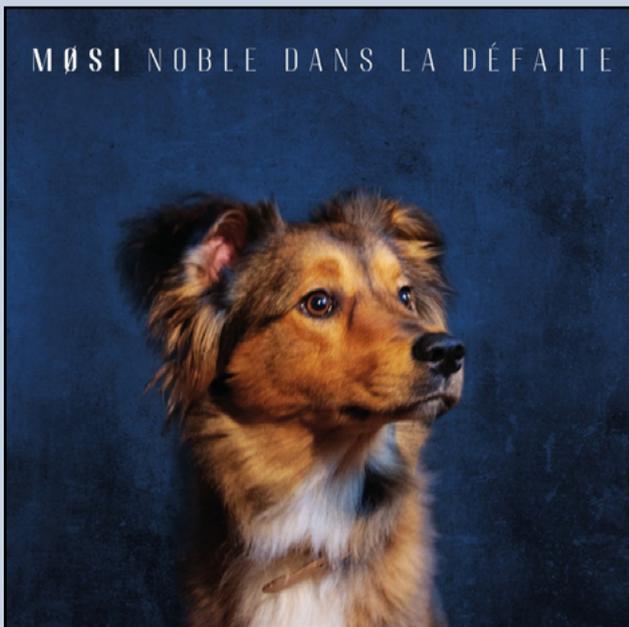
Manu : Alors perso, la suffisance et la vulgarité me cassent les couilles.

Eric : Merci à toi pour l'interview et j'ai hâte de lire le zine !

**Merci Manu, merci Eric... et merci Oli pour le tuyau !**

■ Gui de Champi





## MØSI

### NOBLE DANS LA DÉFAITE

(Terre Ferme Records)

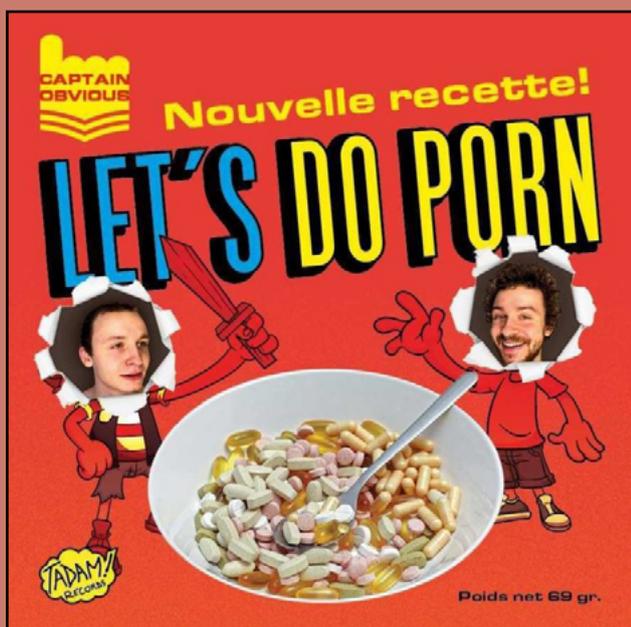
Le jeune label Terre Ferme Records a décidé de nous faire découvrir des pépites rennaises et après L'Envoûtante, c'est Møsi qu'ils ont pris dans leurs filets. Si on retrouve l'usage du français et l'importance des mots, le groupe est bien plus rock et n'évite pas la parenté avec Noir Désir (surtout avec le sublime «Le temps où les arbres étaient vivants» qui trouverait aisément sa place sur Des visages des figures). Et si la comparaison est quasi obligatoire quand on fait du rock chanté en français, encore faut-il bien le faire pour la mériter et ensuite s'en extirper pour ne pas rester dans le rôle de clone. De ce côté-là, pas de souci pour les Rennais qui de par leurs constructions et leur écriture arrivent à se dégager de l'ombre des Bordelais et à dévelop-

per leurs idées, façonner leur identité. Møsi, ce sont donc des titres assez épurés (logiques, ils ne sont que deux pour tout faire), une guitare qui joue aussi bien avec les pédales de distortion qu'elles soignent les sons clairs, une batterie qui ne craint pas de se retrouver presque seule avec le chant pour porter un morceau et des textes marquants qui parfois interpellent. Comment ne pas mentionner «Sous la pluie, les Deux-Sèvres» et cette énigmatique Traverser sous la pluie les Deux-Sèvres répétée en mantra, un titre qui tourne ensuite à l'orage et qui donne envie d'en écouter plus (mais pas forcément d'aller visiter Niort). Si certaines paroles sont sibyllines, d'autres comme celles de «Le temps où les arbres étaient vivants» sont aussi poétiques qu'explicites : «Les baleines font bien ce qu'elles peuvent / Sacrifice majestueux sur l'autel de notre arrogance». Le duo laisse le micro de côté sur plusieurs longs passages («Le bourdon malade» est intégralement instrumental) pour se concentrer sur la musique et le résultat est bluffant sur «Alaska» dont les percussions liées aux riffs traînants évoquent Tool.

Les précédentes productions de Møsi (un album et un EP) m'étaient jusqu'alors étrangères, la qualité de ce Noble dans la défaite est telle qu'il me faut maintenant trouver du temps pour le remonter et en passer sur La mise en scène volontaire de l'échec et Oiseau bleu sur fond mort, tout un programme mais j'ai vraiment hâte...

■ Oli





## CAPTAIN OBVIOUS

### LET'S DO PORN

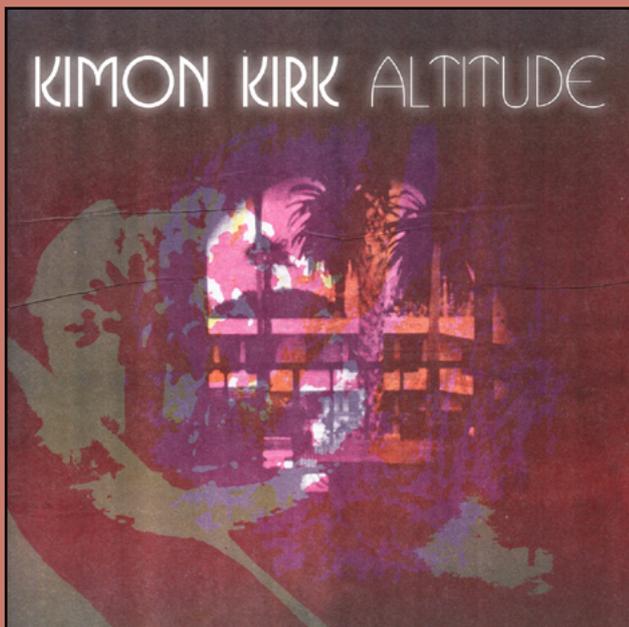
(Tadam records)

Heureusement qu'on connaît les Captain Obvious, les 2 parisiens qui nous avaient inondé les oreilles de bon garage fuzz avec leur premier EP *Let it burn* en 2019, parce qu'à la vision de la pochette, style patchwork bigarré de ce nouvel EP, on aurait pu se poser quelques questions sur leur nouvelle orientation musicale : Des mi-Captain Obvious mi-toons incitant au porno et à la consommation de médocs ou autres pilules interdites. Ont-ils explosé vers un style teen porn alternative rock ? (ça existe pas, mais bon, pour-

quoi pas). Eh bien soyons rassurés, car c'est à peine au bout de 20 secondes du premier track, «*Let's do porn*», que nous retrouvons avec plaisir les frangins Jeanne, toujours avec du gros rock, un peu moins fuzz et un peu plus fat, voire stoner. Et personnellement, j'aime encore plus cet album que le précédent. Plus punchy, plus lourd, avec une partie guitare plus proche d'un Royal Blood que d'un White Stripes, le premier titre envoie son refrain «*Let's do porn*», imparable, à être même repris en cœur par un straight edge ou un moine franciscain, pour peu que ce dernier s'occupe de la médiathèque de la congrégation, et qu'il ait de très bons goûts musicaux. Au verso de l'album, pour continuer dans l'humour décalé, il y a d'ailleurs les valeurs nutritives de ladite galette, comme s'il s'agissait d'un paquet de BN. On y lit : 100 % de son bien fat, 5 % de saturated fat, 0,2 % de dynamite, 100 % de gros sons et 14 % de sinok chocos (The Goonies tribute ?). Tout ça ne fait pas 100 %, mais ça fait un très bon EP de power rock qui tape fort, hormis le dernier titre, «*Can't keep going*», plus posé, mais qui a néanmoins sa dose d'intensité. Et je confirme qu'il y a bien un max de gros son, bien fat, et que tout cela nous fait un très bon audioscore de niveau A (l'équivalent de nutriscore pour les oreilles). Alors les 5 titres passent vite, trop vite, mais toujours comme ça quand on tombe toujours sur un bon EP. On attend donc la prochaine production avec impatience, même si le futur artwork représente une licorne à vélo en train de tondre une pelouse de chamallows tout en sniffant du crack.

■ Eric





## KIMON KIRK

### ALTITUDE

(Dos Kay Music)

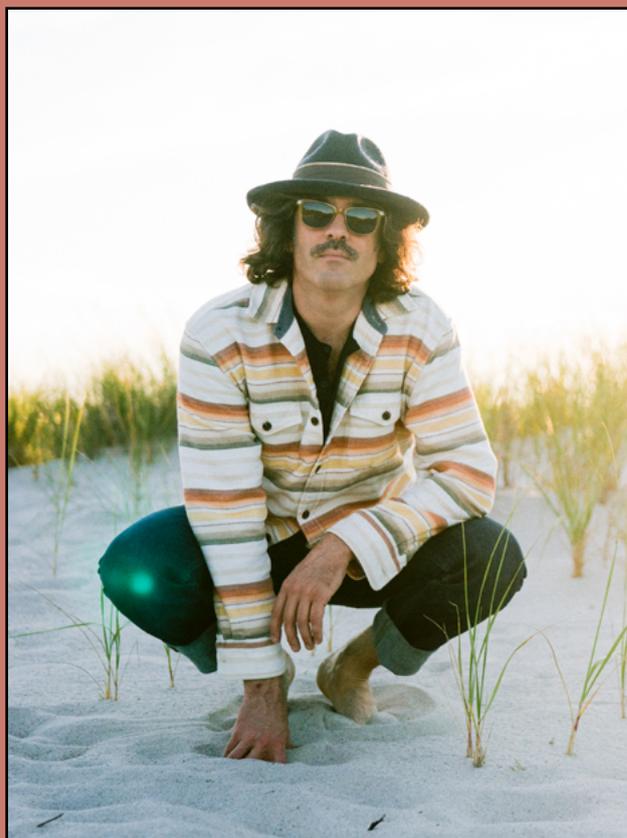
La musique est un pilier de ma vie. Oh, bien sûr, mes proches sont ma raison de vivre, mais la musique pourrait me faire vivre sans raison. C'est indispensable. Vital. Mon équilibre en dépend. La musique, je l'aime forte, bruyante, rapide, énergique. Mais mon âme de rockeur peut se retrouver complètement déstabilisé et profondément touché par le disque d'un artiste dont je ne soupçonnais pas l'existence il y a une heure et qui, après une seule écoute, sera gravé dans mon inconscient pour toute ma vie. Altitude de Kimon Kirk en est un exemple flagrant.

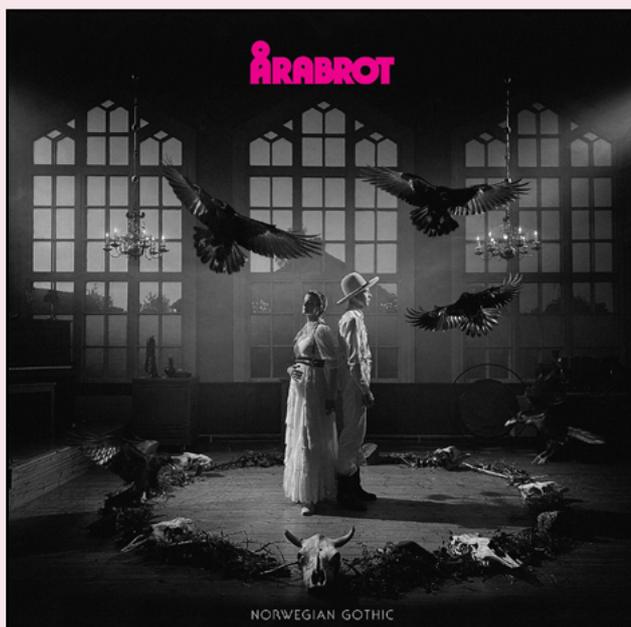
Musicien et producteur américain accompli (au regard de ses nombreuses collaborations avec, selon sa biographie, Grant-Lee Phillips, Aimee Mann, Session Americana), Kimon Kirk publie son deuxième album, dix ans pile poil après *Songs for society*. L'homme prend son temps, mais tout ceci est dérisoire quand les premières notes d'«Evergreen» résonnent. J'ai succombé au chant des sirènes en moins de trente secondes. Véridique. Grâce et volupté s'entremêlent dans mon esprit déjà conquis. Candeur et mélancolie forment une mixture enivrante et responsable d'un spleen dangereusement délicieux. Pop music, accents country, grosses rasades de folk rock (et bien plus encore) sont parfaitement maîtrisés par Kimon et ses acolytes. C'est plus que délicieux. C'est au-delà de la justesse. Et ça dépasse l'entendement d'un disque abouti.

Que le groupe hausse le rythme ou qu'une simple guitare accompagne les bouleversantes mélodies vocales de Kimon Kirk, tout est parfait. A l'image de la musique épurée et tellement riche en sonorités. Simple mais tellement spécial. Les douze œuvres d'art garnissant *Altitude* se découvrent et se redécouvrent à chaque écoute, une jolie sonorité en cachant une autre. La production est admirable, les arrangements léchés, et notre homme est aussi à l'aise quand il s'agit d'instaurer un moment de mélancolie («Evergreen» pourrait m'arracher des larmes ; «What do I know», «Halfway right»), de sublimer un instant («Baby who knows») ou d'assommer l'auditeur avec ses chansons pop rock délicieuses («Trampoline», «The girl I used to know», «Failed myopic»). La bande son parfaite pour se laisser porter par la volupté et la richesse d'un artiste qui ne laissera pas indifférent les amateurs de Springsteen, Chris Isaak et même Beck.

Une grande bouffée d'air frais et dans la période suffocante que nous vivons actuellement. La musique de Kimon Kirk est à respirer à plein poumon. Et je ne remercierai jamais assez Théo (mon fournisseur officiel de superbes artistes) de m'avoir donné accès à ce bijou qu'est *Altitude*. Un disque attachant et déstabilisant.

■ Gui de Champi





## ARABROT

### NORWEGIAN GOTHIC

(Pelagic Records)

Il y a des rencontres qui sont immémorables. Celle avec [[Arabrot]] fait partie de celles-là. Clisson, Hellfest 2019, les Nikon à la main dans le carré VIP, je cherche désespérément un groupe à shooter entre deux main stages et une warzone. Je tourne les pages du programme et lance un « avec ce chapeau, cela va faire des belles photos, je file à la Valley pour un titre et je reviens ». Fanfaron que j'étais. Je suis tombé sous le charme de ce groupe qui mélange cette fougue « nordiste » qui est palpable chez des groupes comme the hives, un côté punk dans l'esprits tout en ayant par moment une influence de Nick Cave. Et me voilà à rester tout le concert dans le pit.

De l'eau a coulé sous les ponts, et voici que 2021

voit la sortie d'un EP en début d'année et d'un LP Norwegian Gothic. Ce LP est le successeur de « Who do you love de 2018 » même si le groupe a jallonné les mois séparant ces deux LP de différents EP notamment avec des rework sur « Our time is fix'd ». La pochette de « Norwegian Gothic » synthétise tout ce qu'est le groupe. Un duo mixte gothic qui a pris possession d'une ancienne église qu'il a transformée en studio et salle de résidence mais qui a également tristement servi de lieu de live stream en attente de sortie de crise sanitaire.

Kjetil Nernes et Karin Park, époux à la ville ont réduit le groupe à un duo pour la composition de ce LP malgré la présence de nombreux featuring dont Jo Quail. Cet album est extrêmement dense et explore des sentiers multiples avec une cohérence et un sérieux qui finit par être la marque de fabrique du groupe : hard-rock, art-rock, alt-rock, pop, post-punk avec des teintes de jazz.

Le groupe commence fort avec « Carnival of love » suivi de « the rule of silence » qui comme son nom ne l'indique pas envoie du rock bien lourd. Le duo s'autorise également des incursions « solo » sur l'album. Karin Park sur le titre « Hallucinational » à la limite de l'électro démontre que le groupe ne se laissera pas enfermer dans un seul genre.

Finalement l'album est comme sa pochette sombre mais pas d'un noir massif, c'est un noir nuancé et qui laisse voir ses détails tout en ayant un côté pop que le titre en lettres roses représente. Le groupe est libre et ne se laisse pas enfermer dans un genre tout en gardant la cohérence et le sérieux qui caractérise sa discographie.

■ JC





# ARABROT

**UNE DES RÉVÉLATIONS DU HELLFEST 2019, LES NORVÉGIENS PRODUISENT UN ROCK AU SENS NOBLE QUI ALLIE L'ADN DU PUNK ET DU MÉTAL TOUT EN LORGNANT PARFOIS VERS DU NICK CAVE. ENTRE TIEN AVEC KJETIL NERNES LEADER DU GROUPE SUR LA SORTIE DU SI BIEN NOMMÉ NORWEGIAN GOTHIC.**

**Comment allez-vous ? Comment s'est passé le confinement en Norvège ?**

Eh, nous allons bien, merci. Évidemment, ce n'est pas le meilleur moment pour les affaires - nous avons eu plusieurs festivals et tournées annulés - mais le confinement a également

fourni un temps bien nécessaire pour réfléchir et reconsidérer certaines choses musicalement et aussi au sein de la structure du groupe. Tout n'est donc pas si mal après tout.

**Commençons donc par cette question que**



**tout le monde te pose et qui t'ennuie un peu, donc autant la poser tout de suite : d'où vient le nom Årabrot et comment présenterais-tu le groupe à nos lecteurs ?**

Årabrot est la décharge de la ville norvégienne de Haugesund où j'ai grandi. Nous étions de jeunes punks et avons pris ce nom par rapport à la décharge. Je dirais à un étranger qu'Årabrot est un groupe de rock alternatif norvégien qui vit maintenant dans une église dans les bois, au Nord.

**C'est là que vous avez enregistré le disque et où la photo de la pochette a été prise ? Peux-tu nous en dire plus sur l'artwork ?** Karen (Ndlr

**: la femme de Kjetil, mais aussi en charge des claviers et des chœurs) était-elle enceinte à l'époque puisqu'elle tenait son ventre ?**

Oui, nous avons enregistré l'album en partie dans les studios Gomez' Orgone de notre producteur au Royaume-Uni et en partie dans cette église. Certains clips et live ont également été réalisés dans l'église. La photo de la pochette est tirée d'une session live que nous avons faite au Summer Solstice l'année dernière. C'est la toute dernière photo que nous avons prise cette nuit-là, exactement au solstice d'été. Karen y est enceinte de 5 mois.

**L'album s'intitule Norwegian gothic, c'est la**







### **description parfaite du groupe ?**

Oui, je dirais que la musique résume ce que nous faisons depuis une dizaine d'années et même le titre est une description assez appropriée en quelque sorte.

### **Quelles ont été les principales influences pour cet album ?**

Au départ, je voulais que l'album soit un album de rock classique inspiré par Iggy and The Stooges, Velvet Underground et The Doors. Il a définitivement évolué à partir de là, mais je suis très heureux de la façon dont il sonne et dont il a muté.

### **Il semble que «The rule of silence» n'ait pas été respectée dans cet album, car il est rempli de bruits rock 'n' roll ?**

Je suis très heureux de cette chanson. En fait, elle faisait initialement partie des «Who do

you love - sessions» en 2017 mais n'a pas été intégrée à l'album, alors je l'ai retravaillée pour ce projet.

### **Cet album comprend quelques interludes, ou mots parlés, peux-tu nous en dire plus à ce sujet ? Était-ce destiné à créer une atmosphère ?**

Oui, exactement. Nous avons voyagé à travers l'Angleterre à Noël 2019 et nous avons rencontré des amis. Je me suis assis avec eux autour d'un café et j'ai enregistré nos conversations. Je n'avais pas de thème, de sujet ou d'idée spécifique, mais je commençais chaque discussion en me demandant : «Pourquoi diable faisons-nous ce que nous faisons ?». Cela s'est avéré assez intéressant et des parties de ces discussions ont été reprises dans les interludes de l'album.

**Sur «Hallucinational», Karen prend la tête du groupe. Qu'est-ce qui en fait une chanson d'Arabrot alors que Karen a sa carrière dans la musique sous son propre nom ?**

J'imagine que c'est une chanson Arabrot d'une certaine manière. Souvent, c'est l'instinct qui dicte ce que nous faisons.

**N'était-il pas risqué de sortir un album pendant la pandémie ou était-ce un besoin de créer et de partager de la musique en ce moment particulier ?**

Peut-être, mais il y a toujours des avantages et des inconvénients à chaque date de sortie, alors je ne m'inquiète pas trop à ce sujet.

**La sortie d'un album est souvent liée à la tournée pour promouvoir le disque. Nous avons eu l'occasion de vous voir en 2019 au Hellfest et ensuite vous avez tourné avec Boris en Europe, qu'est-ce qui vous manque le plus en tournée ? Ou peut-être que le fait d'avoir un nouveau membre dans la famille vous fait réfléchir à deux fois avant de repartir en tournée ?**

Les tournées ne me manquent pas particulièrement, mais les concerts et l'interaction avec un public réel me manquent. Nous verrons ce que nous ferons à l'avenir. Je trouve cependant cette pause pandémique intéressante. De nombreux aspects des tournées incessantes et éternelles ne sont pas bons - ni pour les musiciens, ni pour les groupes, ni même pour les promoteurs et les fans - et j'espère vraiment que les choses vont changer un peu à l'avenir. Et oui, partir en tournée avec deux jeunes enfants sera une aventure !

**Merci d'avoir pris le temps de répondre à ces questions. Un dernier mot pour nos lecteurs ?**  
Au plaisir de vous revoir tous bientôt !

**Merci à Kjetil (et Karin) d'avoir répondu présents à cette interview.**

■ JC  
Photos : JC (HellFest 2019)





## YARD OF BLONDES

### FEED THE MOON

[Autoproduction]

La Terre étant d'ores et déjà considérée comme foutue, il faut un plan B. Ce à quoi tente de s'atteler Yard Of Blondes, en proposant de nourrir la Lune avec les douze titres qui composent son premier album. Avant d'entamer cette critique culinaire, un petit tour en Dolorean option Guide Michelin s'impose néanmoins.

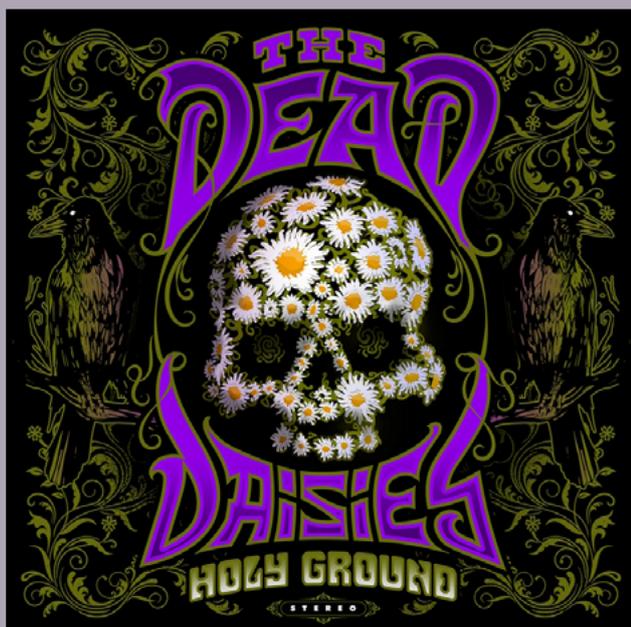
Parce que le quatuor a beau venir de Los Angeles, on ne me la fait pas à l'envers. Je sais que Vincent, le guitariste/chanteur, a fait ses premières recettes dans les années 2000 en Bourgogne, à base d'emo punk Clumsy (avec un nom pareil, forcément), puis a goûté à l'emo noise post rock Death By The Sin, avant de sortir les casseroles grungy folk Lula Fortune (accompagné d'un gars de Pleymo). Avec un CV pareil, il pouvait postuler dans n'importe quel Relais & Châteaux, ce qu'il a fait en traversant l'Atlantique (et l'Amérique) pour débarquer à L.A. Et là il a pris le temps. Premier EP (2013) en guise de hors d'oeuvre, puis changement de staff (c'est dur le secteur de la restauration, le rythme ne convient pas à tout le monde), restructuration, nouvelle équipe il y a 2-3 ans, en lâchant quelques singles à emporter bien succulents, histoire de nous mettre en appétit, pour qu'on vienne prendre la totale, menu entrée + plat + dessert + digestif quand il serait temps. Et c'est maintenant, le jardin a ouvert le mois dernier.

Bon, les meilleures vanes étant les plus

courtes, je vais arrêter là les métaphores gastronomiques. En revanche, question figures de style de l'analogie, on peut faire une comparaison avec le stoner FMisé des Queens Of The Stone Age, ça ne serait pas usurpé. Rien de péjoratif là dedans mais il est impossible de ne pas penser aux reines de l'âge de pierre en écoutant Feed the moon, et toutes les chansons sont bien calibrées pour passer à la radio. Enfin les radios US hein, parce qu'en France... comment dire... no comment ! Alors que certains morceaux le mériteraient, comme «Do you need more ?» qui ouvre l'album, catchy à souhait. Bien sûr qu'on en reveut après ! Ça tombe bien, il y a «Hummingbird» ou «Monomoria» dans le même genre et tout aussi efficaces ou encore «Murderology» [titre éponyme du premier EP] et «You and I & I», fonctionnant un peu pareil, grosses distos, fuzz à gogo, avec un côté plus heavy au début et des refrains hyper mélodiques, montrant ainsi l'étendue de la tessiture de voix de Vincent, parfois épaulé par la bassiste Fanny. Et au milieu de tout ça, deux titres, «U drive me crazy» et «1994», qui tirent davantage vers la pop. Enfin façon de parler hein, des Beatles qui auraient écouté Led Zeppelin, avec une préférence pour ma part pour cette belle année de «1994» (au collège je suis passé de l'eurodance au punk rock). Tube en puissance, qui est ressorti direct lors des premières écoutes de Feed the moon, assez formaté et qui fonctionne encore à fond quand j'écris ces lignes.

Malgré cette petite incartade plus légère et sucrée, les amateurs et amatrices de gros son bien gras seront en tout cas servis, surtout quand on découvre qu'il y a Billy Graziadei de Biohazard à la production, un mec qui a bossé avec Nine Inch Nails au mix et avec Faith No More au mastering. Avec tout ça, on leur souhaite de ne pas viser que la Lune mais aller vers l'infini et au-delà.

■ Guillaume Circus



## THE DEAD DAISIES

### HOLY GROUND

[Spitfire Music / SPV]

On a peut-être déjà tout dit concernant The Dead Daisies, super groupe australo-américain créé en 2013 par le guitariste Davis Lowy et ayant notamment compté parmi ses membres Richard Fortus (Guns 'n' Roses), Jon Stevens (INXS), Darryl Jones (The Rolling Stones), John Corabi (Mötley Crüe). Mais pas dans ces pages. Alors du coup, je ne vais pas me priver.

The Dead Daisies est un super groupe australo-américain créé en 2013 par le guitariste David Lowy et ayant notamment compté parmi ses membres. Oh, merde, déjà dit. Après quatre albums et un live, sort Holy ground, nouvel effort studio enregistré à Saint-Rémy-de-Provence (hourra !) aux studios La Fabrique. Le line-up semble aujourd'hui stabilisé depuis le départ de Corabi et du bassiste Marco Mendoza et l'arrivée du prolifique bassiste/chanteur Glenn Hugues (Deep Purple, Black Sabbath et plus récemment Black Country Communion). Du coup, et si tu découvres le groupe avec cet album, The Dead Daisies te semblera familier tant Hugues (pleinement impliqué dans la composition et l'enregistrement) est reconnaissable entre mille. Et comme les musiciens sont tous ultra expérimentés, voici un disque d'une insolente efficacité. Les amateurs de guitares, de refrains imparables et de chansons calibrées pour devenir des hit singles seront aux anges avec les onze titres composant ce skeud qui se révèle excellent en tout point. Bénéficiant d'un son clair et ultra-

puissant, le groupe enchaîne les tubes alors qu'il jongle avec les styles. Comment ne pas rugir de plaisir en écoutant la super triplète du début d'album, constituée du heavy rock «Holy ground (shake the memory)» avec son refrain entêtant, du groovy «Like no other (bassline)» avec son gros solo de basse et du seventies «Come alive ?» The Dead Daisies ne relâche pas la pression quand il s'agit de riffer sans relâche («Bustle and flow», «Chosen and justified», «Saving grave») et d'hypnotiser l'auditeur avec des guitares surpuissantes et des couplets envoûtants (l'excellent «My fate», que ne renieraient pas Jerry Cantrell et Slash). Tout ceci n'est que du rock 'n' roll, mais The Dead Daisies connaît toutes les ficèles pour le sublimer sans surjouer et rendre une copie indigeste. «Unspoken» est d'une courte tête mon titre préféré avec son riffing à la AC/DC, son refrain en mode stadium rock et ses chorus qui défoncent. Et comble de bonheur, enfin un album sans cette maudite et interminable balade. Enfin presque, mais réduire le mystique et Zeppelinien «Far away» (on croirait entendre Robert Plant !), dernier titre de cet album sans faille, serait malhonnête de ma part, tant ce morceau à la limite du rock progressif se révèle quasi parfait.

Bien entendu, ce n'est pas par hasard que Holy ground frôle la perfection et que ce disque touchera un maximum de rockeurs amateurs de sensations fortes. The Dead Daisies n'est pas né de la dernière pluie et sait y faire. Et il le fait tellement bien que ce n'est que justice que de rendre hommage à ce quatuor authentique qui transpire le rock !

■ Gui de Champi



## PRIMAL AGE

### MASKED ENEMY

(WTF Records)

Si Greta Thunberg a réveillé quelques consciences, ce n'est pas la première à rappeler que notre maison brûle et avec l'anaphore «I'm here to speak» Severn Cullis-Suzuki, gamine de 12 ans, mettait déjà pas mal de monde à l'amende en 1992 avec un discours marquant mais qui, semble-t-il n'a pas servi à grand-chose vu combien l'état de la planète s'est empiré ces dernières années. Après Way For Nothing (et son Make your actions reflect your words), c'est Primal Age qui nous injecte la deuxième dose et rappelle que bon nombre de musiciens ne sont pas là que pour envoyer du gros riff et créer les conditions idéales pour se réchauffer dans un circle pit, l'écologie est une des causes défendues par le combo depuis plus de 20 ans, ça risque d'être encore une source d'inspiration pour les années à venir... Le sample de la Canadienne est très bien intégré à leur introduction liée à «Wise old man» (et pourquoi pas wise young woman ?), le morceau lourd et pesant qui ouvre Masked enemy. Une fois l'atmosphère bien plombée, les gaillards passent quelques vitesses et enchaînent baffe sur baffe. Leur recette personnelle basée sur un hardcore viscéral (et parfois terriblement efficace comme ce «Who dares wins») fait toujours son petit effet, les variations des rythmiques, du chant, les breaks... apportent énormément de dynamisme aux titres qui semblent un peu trop court car quand on a pris le pli, on passe à un autre, pour se remettre dans le tempo, faudra réécouter l'al-

bum, et à chaque nouvelle écoute profiter un peu plus de tel ou tel petit truc qu'on n'avait pas forcément calculé la première fois. Avec pas mal de métal (du death comme du core), la production est forcément ultra soignée, Guillaume Dousaud (Headcharger, Amanda Woodward, Aussitot Mort, Explicit Silence...) a fait un gros boulot et le tout a été sublimé par le mastering d'Alan Douches (encore lui...), pas étonnant qu'avec un tel niveau de qualité, le label WTF Records (Rise Above, Spider Crew, Probation...) ait signé nos frenchies.

Les dernières études montrent que l'Arctique se réchauffe trois fois plus vite que le reste de la planète, un iceberg long de 170 bornes vient de se détacher de l'Antarctique, il n'y a jamais eu autant de gens forcés à l'exil dans le monde... Ce printemps 2021 amène son lot de nouvelles peu rassurantes pour l'avenir de l'humanité, si le «réveil de la conscience» ne se fait pas en douceur (superbe outro), s'il ne se fait pas non plus avec de beaux discours, il va peut-être falloir penser à sérieusement botter quelques culs. Primal Age a déjà commencé.

■ Oli





## DRUMS 'N' GUNS

### HAIL HAIL

[Autoproduction]

Il n'y avait qu'un seul Cd promo dans le stock du W-Fenec qui m'intéressait et/ou qui n'avait pas déjà été réservé par mes camarades alors, Oli le big boss, pour rentabiliser un peu les frais postaux m'avait prévenu : «tiens, je t'ai mis une surprise en plus, ça devrait te plaire».

Quand j'ai eu le digipak dans les mains, entre le nom du groupe inconnu au bataillon, la pochette assez moche et encore je vous épargne le logo, c'est un doux euphémisme que de dire que j'étais peu emballé. Ça commençait mal. J'ai néanmoins mis le cd dans le lecteur et dès le premier morceau, j'ai été très agréablement surpris. Ça commençait étonnamment bien. Le temps d'écouter un «Foot up your ass» (nan mais c'est quoi ce titre ?!) tout en tension, je check internet pour en savoir davantage sur Drums 'N' Guns et découvre que ce sont des Flamands et que Hail hail est leur deuxième album, sorti en avril 2020. Une bonne date pour sortir un disque, dis donc... Le morceau est à peine fini qu'on enchaîne avec «Must kill a radio», toujours dans le même style, à savoir une sorte d'indie rock noisy. J'y entends des côtés 31 Knots en moins foufou (ce chanteur en concert !!) et un poil plus classique mais qui fonctionne bien. «King of no things» (nan mais c'est quoi ce titre ?! Ok, les gars sont des rigolos...) est du même acabit. 3 minutes en moyenne, ça trace tout droit, avec quelques passages basse/batterie bien fichus et des riffs de guitare cools. Même chose ensuite sur

«Ocean splits in two» et j'arrive enfin à retrouver à quel autre groupe obscur Drums 'N' Guns me fait penser, aussi bien musicalement qu'au niveau du chant (quelque peu éraillé). Green Lizard, en provenance d'Amsterdam, découvert via Myspace en 2006 (il y avait peut être aussi eu un morceau sur un sampler Punk Rawk), avec le très bon album Las armas del silencio. Ils étaient complètement sortis de mes radars ceux-là et en feunant sur bandcamp, j'ai vu qu'ils n'avaient plus fait grand chose après ce disque, même s'il y a quelques titres qui sortent par ci par là. En parlant de titres, c'est un quasi sans faute pour l'instant pour D 'N' G, sur les quatre premiers. Si tout l'album est comme ça, ça promet. Et... non ! Raté. La suite m'a moins branché, hormis «What's wrong with the fire», sûrement mon morceau préféré, avec une structure un peu plus complexe et dont j'adore la fin. J'ai moins retrouvé ce côté efficace dans la deuxième partie de Hail hail. Les morceaux se rallongent (plus de 4 minutes), ils sonnent davantage noise, il n'y a plus vraiment de moments accrocheurs... En tout cas ils me perdent. Dommage.

Pour autant, le début est vraiment bien, j'ai pris plaisir à le remettre plusieurs fois depuis que je l'ai reçu et je sais qu'il refera quelques séjours de temps à autre dans le lecteur, même s'il y a fort à parier que je ne dépasserai pas la septième plage. Je dois néanmoins admettre qu'Oli avait vu juste et je tâcherai d'avoir moins d'a priori la prochaine fois. Merci patron !

■ Guillaume Circus



## MEANBIRDS

### CONFESSIONS OF AN UNREST DRAMA QUEEN

(Concrete Jungle Records)

Avec les copains du W-Fenec, nous recevons beaucoup de musique à chroniquer. On ne va pas se plaindre. Donc, on reçoit beaucoup de musique. Des liens (c'est la grande mode) et du support physique (en cd et en LP). Par contre, ça fait longtemps que je n'avais pas reçu de sampler cd comprenant quelques titres d'un album (en l'occurrence, Confessions Of An Unrest Drama Queen de Meanbirds). Du coup, ce n'est pas facile de donner son avis sur un album complet

avec une quantité limitée de titres à écouter. Mais si les quatre titres en question te donnent l'envie d'aller écouter l'album en entier, c'est bon signe, n'est-ce pas ?

Biberonnés aux Ramones, à Social Distortion et à Against Me, le trio allemand Meanbirds (composé de membres actifs de la scène punk rock de Nuremberg) a publié l'été dernier son premier album aussi sauvage que percutant. Preuve en est dès les premières secondes de Set the world on fire, avec de guitares incandescentes, une basse hyperactive et un refrain qui fait mouche. Ça déboîte à chaque plage et même quand le groupe lève le pied (Kiss me goodbye ou Falling apart), on sent une certaine tension dans l'exécution. Le son est quelque peu rock garage, ce qui donne un certain charme à l'ensemble qui est résolument punk rock. En quatre titres comme en dix (car bien entendu, curieux comme je suis, je suis allé écouter l'album en entier !), il est très facile de se faire un avis sur Meanbirds : ça joue tout droit, sans se poser de question mais sans occulter la qualité. Au même titre que son collègue allemand Antilectual (pour ne citer que lui), Meanbirds est (déjà) une valeur sûre du punk rock outre-Rhin et n'aura aucun mal à s'exporter dans les clubs du monde entier. Car quand tu sais écrire des punk rock songs qui dépassent rarement les 3 minutes et faire sonner l'ensemble aussi bien que Meanbirds, tu peux conquérir le monde.

■ Gui de Champi





## GAELLE BUSWEL

### YOUR JOURNEY

[Vercords]

A réception du CD, la pochette interpelle. Il manque le logo Deutsch gramophone et que vient faire ce cd dans ma boîte aux lettres. Dès le premier titre, « your journey » il est facile de dire que les premières impressions étaient trompeuses. Ce titre est très rock et inspiré. A la lecture de la bio, Gaëlle ne sort pas de nulle part et cet album a été réalisé avec un financement participatif qui a permis à la chanteuse et son combo de traverser la manche pour aller aux studios Abbey Road. A ce titre, celle qui a ouvert pour Ringo Starr à l'Olympia nous livre une B side trouvable sur Youtube une cover de « Help » qui nous permet d'aller dans les coulisses des studios pour une reprise live qui démontre tout le potentiel de Gaëlle pour réorchestrer une chanson ultra connue sans tomber dans le piège de la reprise mielleuse qui colle trop à l'original.

Revenons sur cet opus. Le second titre « last day » confirme tout le bien que nous pensions du premier morceau. Un petit riff d'intro qui semble lorgner vers « My Sharona » tout en nuance et la voix chaude de Gaëlle qui nous paraît rapidement familière. Classé en blues dans mon lecteur virtuel préféré, nous avons bien à faire à du rock même si l'ADN blues est là les riffs et la composition sont rock au sens large. Pas étonnant que la miss ait ouvert pour ZZ Top ou encore Louis Bertignac. Alors que nous n'aurions certainement pas jeté 'une oreille sur ces premiers opus (à tort certainement) car folk, celui-ci nous

embarque et nous emmène dans des contrées rock que peut d'artistes français explorer. Et ce ne sont pas des titres comme « Razor's Edge » ou « all you gotta do » qui vont nous contredire.

Les solos de guitares sont distillés sans que l'auditeur n'arrive à l'écœurement ce qui est parfois le cas dans ce genre d'exercice. Lorsque Gaëlle retire ses épines sur « a rose without a thorn » elle vise juste sur une ballade sur laquelle la symbiose du groupe est palpable. Car même si l'album est à son nom elle travaille avec les mêmes personnes depuis de longues années. Sur des chansons comme « perfect foil » les guitares se font plus lourdes sans sacrifier les refrains. Gaëlle semble avoir trouvé son style et cette harmonie avec la guitare est celle qui est représentée sur la pochette.

L'album se clôture par un « perfect Lullaby » qui nous donne envie de reprendre le voyage avec elle et de repartir sur un « your journey ».

Une belle découverte loin des genres qui traditionnellement nous font vibrer mais qui par sa réalisation et la maturité qui s'en dégage en font un album qu'il est plaisant de réécouter.

■ JC



# GAËLLE BUSWEL

**GAELE BUSWELL EST SORTIE DE NULLE PART. SANS VERCORDS POUR NOUS TRANSMETTRE SON DISQUE, CELUI-CI SERAIT SANS DOUTE PASSÉ INAPERÇU MAIS C'EST SANS COMPTER LA QUALITÉ INTRINSÈQUE DE CET ALBUM ET LA PERSÉVÉRANCE DE L'ARTISTE. FORTE D'UNE FAN BASE IMPORTANTE, LA CHANTEUSE ET GUITARISTE QUI OFFICIE DANS UN ROCK BIBERONNÉ AU BLUES A RÉPONDU À NOS QUESTIONS SUR L'ENREGISTREMENT À ABBEY ROAD DE SON NOUVEL ALBUM. LE VOYAGE COMMENCE MAINTENANT.**

**Comment vis-tu le contexte actuel ?**

C'étaient des montagnes russes émotionnelles cette période, des galères pas possibles pour tout le monde, j'ai eu très peur pour le monde des indés, de savoir ce qu'on allait devenir et on a beau faire du rock, quand ça touche à ton âme d'artiste, ça peut vite te faire sombrer. Mais on a réussi à maintenir un cap, mais ça nous demandé une énergie folle.

**Tu as sorti ton album au mois de mars après une campagne participative. Quels sont les retours sur l'album ?**

L'album est super bien accueilli, les fans sont aux anges, la presse a l'album en coup de cœur, ça fait vraiment plaisir. Cette aventure est juste dingue et sans les fans, cet album n'existerait pas aujourd'hui de cette façon. J'avoue quand les premières chroniques sont sorties, j'étais hallucinée, car la presse rock, féminine, et la presse nationale en ont parlé. Il faut croire que cet album touche tous les secteurs de la musique et ça, ça fait vraiment plaisir.

**Comment se passe la composition car derrière ton nom, il y a une formation stable, une famille ?**

Oui, c'est la famille. J'ai commencé mon premier album avec le guitariste Neal Black, il a fait tous les arrangements de mes compos et on a commencé à coécrire ensemble et j'ai trouvé ça tellement enrichissant, que sur les albums qui ont suivi, j'ai travaillé avec toute mon équipe, Michael, Steve, JB, Angéla.

**Le choix de l'anglais s'impose avec tes compos ?**

J'ai toujours chanté en anglais, mes influences viennent du rock des 60s-70s, Jimmy Hendrix, Janis Joplin, ZZ Top, Joe Cocker... et puis le folk à la Neil Young... Musicalement, c'était évident.

**Tu sors d'un live stream début mai fait dans un endroit magnifique, comment as-tu choisi le lieu ?**

Le Village du Cirque Micheletty ! J'ai eu un vrai coup de cœur pour cette famille et pour le lieu. La pandémie m'a vraiment fait voir les choses différemment. J'avais envie de faire des collaborations que l'on ne prend

jamais le temps de faire quand tu es dans la course folle de la vie de tournée. Et en plus quand tu es indé, tu passes ton temps à développer ton projet, et à enfiler toutes les casquettes pour le défendre. Et quand l'album *Your journey* est sorti, on avait un peu de visibilité et je me suis dit, «OK, on n'a pas de concerts, les autres secteurs de la culture souffrent autant que nous, quel secteur du spectacle on pourrait faire découvrir à nos fans et soutenir ?» J'avais ce rêve de gosse du spectacle féérique du cirque et je me suis dit, tiens pourquoi le rock n'irait pas à la rencontre du cirque. J'avais envie de surprendre le public en leur apportant quelque chose que nous n'avions jamais fait et qui fait renaître ton innocence de gamin. Et le cirque représente tout ça, et dans le cirque Micheletty, il y a une magie qui émane de ce chapiteau. Et c'était dingue ce moment de live, l'équipe d'Alidia et de l'Atelier 58 nous ont suivi dans cette folie et nous avons réussi à réunir toutes nos forces pour mettre ça en place. Un mois et demi d'organisation pour 40 minutes de live virtuel, à travers ce live, on voulait un peu redonner d'espoir aux gens et les faire rêver avec quelque chose de beau, et de dire ça, ça existait avant, c'est encore là et vous allez le retrouver bientôt, et de se dire qu'une fois qu'on sera sorti de tout ce bazar, ces moments de vies seront possibles tous ensemble.

**Quelle est ta chanson préférée de l'album ?** Je les aime toutes, je ne peux pas choisir, mais j'ai un faible pour le texte de «Perfect Foil»....

**Tu as préféré jouer «Your journey» en intro plutôt qu'en final de ton set. Pourquoi ce choix ? C'était en lien avec l'artiste qui faisait du tissu aérien et le côté libellule ?**

«Your journey» en début d'album et début de set de concert, je pense qu'on le doit à ZZ Top !! C'est le 1er titre qu'on a joué sur leur tournée, je me suis dit que ça nous porterait peut-être chance. Et pour «Perfect lullaby» lors du live au cirque, c'était pour le côté poétique, et on ne s'est même pas posé la question, c'était évident que ce serait sur ce titre que Jennifer Ramos nous accompagnerait au Tissu Aérien. D'ailleurs, le live complet est enfin disponible en Full



HD sur Youtube !

**Quand nous avons reçu le CD, nous avons été intrigués par la pochette, elle est superbe mais renvoie plus à l'esthétique Deutsche Grammophon qu'à du rock, avec une étreinte à la guitare. Cette pochette semble plus «straight to the point» que les précédentes, c'est une impression ou tu as muri au fil des albums ?**

[rires] Je n'aime pas les codes, je n'aime pas les clichés, et encore moins de rentrer dans les cases. J'ai juste envie d'être moi sur une pochette d'album, c'est mon ami Guillaume Malheiro qui a réalisé cette photo et j'aimais cette sensibilité et ce côté plus posé. Eh oui, en 4 albums j'ai quand même mûri... Un album est un instant de vie.

**Nous ne te referons pas le coup de la distanciation sociale sur le clip «Your journey», mais nous aimerions savoir où a**

**été tourné le clip et ou tu rêves de voyager après le confinement ?**

Oui, je pense que niveau distanciation sociale, on est bien là. Il a été tourné avant la pandémie ce clip par chance, il a été réalisé par Vincent Cerda et nous sommes allés le tourner dans le désert du Sahara, et par chance nous sommes tombés sur cette station-service hors du temps lors de notre périple.

**Tu as posté sur les «Gens du spectacle». Un message très engagé et constructif. Tu es patiente ou résignée par rapport à ce qui se passe ?**

J'essaie de rester positive en me disant qu'on va bien finir pas trouver une sortie de secours, mais il faut qu'on se batte. Ça a beau être mon nom sur la pochette de l'album, il y a des gens avec qui je travaille, j'ai toute une équipe derrière moi et je m'en sens responsable. Mais oui, c'était



important d'en parler car sans les techniciens, un spectacle n'existe pas et nous sommes les gens du spectacle. Ce sont des structures de scène à monter, des backliners, des techniciens son, lumières, des régisseurs.... Ça représente un nombre d'emplois hallucinant en France. Et ce qu'il s'est passé pour la culture en générale est vraiment tragique je trouve, car on a retiré aux gens la seule chose qui leur permet de s'évader de leur quotidien. Pour moi, sans culture, un pays ne vit pas, car la culture artistique elle est là pour rassembler les gens, les unir et faire tomber toutes les barrières de jugements qu'on peut rencontrer au quotidien, du moins c'est ce que nous cherchons avec mon équipe à défendre dans cette musique.

#### **Quels sont tes projets pour la suite ?**

J'espère que nous repartirons au 15 juin sur la route des concerts. Mais on prépare

de grandes choses pour la rentrée, une très belle tournée au rendez-vous. Nous allons nous rattraper de ce manque de concerts ! Et surtout un grand rendez-vous parisien le 27 novembre au Café de la Danse car nous comptons bien faire un concert de sortie d'album dans une de nos salles préférées !

#### **Le mot de la fin ?**

A très vite sur la route des concerts et des spectacles !

**Merci à Gaëlle pour sa disponibilité et son rayonnement à chacun de nos échanges. Merci à Sabrina de Verycords pour la découverte et la mise en relation.**

■ JC

Photos : Albane Photographe



## THUNDER

### ALL THE RIGHT NOISES

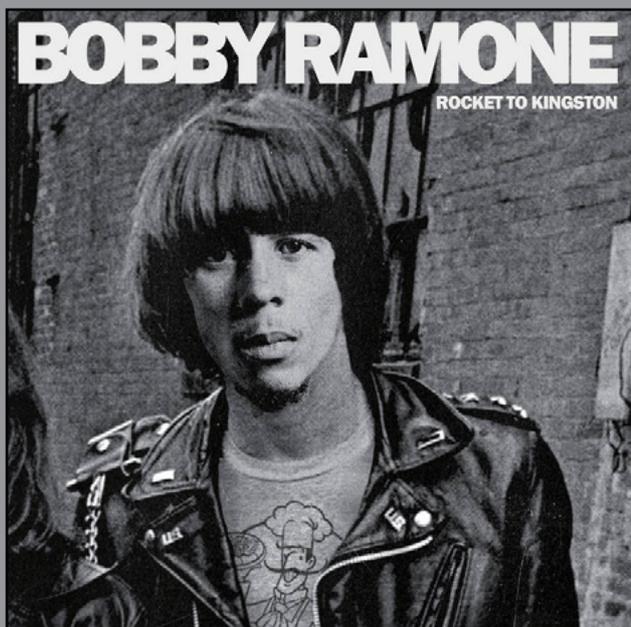
(BMG)

« Le rock 'n' roll ne s'est jamais aussi bien porté. En tout cas, tant que Thunder sera de la partie, il ne pourra en être autrement ». En 135 signes espaces compris, tout est dit ou presque. Un peu long certes pour figurer sur le sticker du digipack de All the right noises, mais sur une PLV, ça serait pas mal non ? Allez, c'est bon, je vous cède les droits les gars. Cadeau. Ne dites pas merci, c'est vraiment de bon cœur. A dire vrai, c'est plutôt à moi de vous dire merci pour le bon moment

passé à l'écoute de votre 13ème album ! Actif depuis 1989 avec quelques poses au comp- teur, le groupe londonien Thunder nous gratifie d'un album d'une grande qualité. Un album doté d'un son parfait et gavé de compositions riches et mordantes. Ici, on parle de hard rock deluxe et de classic rock teigneux, avec un grand chanteur à la voix taillé dans les meilleurs fûts de whisky et des guitares brillantes et cinglantes. Oui, c'est élogieux. Dès «Last one out turn off the lights», hit single en puissance, la barre est déjà bien haute : hard boogie rock avec une rythmique d'enfer, des chœurs féminins efficaces, et même des claviers cuivrés pour clôturer en beauté ! Le ton est donné, et aucune faute de goût ne poin- tera le bout de son nez durant les 48 minutes de cet album parfaitement exécuté. Dans le cir- cuit depuis de nombreuses années, Thunder maîtrise le sujet en mode patrons. Et avec une irréprochable efficacité, le groupe allie le groove à la puissance, en mixant le meilleur des bases du hard rock avec une production moderne. C'est tellement juste qu'on a l'impression que les mor- ceaux les plus énergiques sont des bœufs endia- blés et magiques. Et même quand il s'agit de lâcher la pression (l'acoustique «The smoking gun», la magnifique ballade «I'll be the one» que n'aurait pas renié Queen), ça caresse le su- blime. Un album entraînant, riche en mélodies et en riffs soignés .Le mix parfait entre les Rolling Stones, AC/DC et les Black Crowes. Te voilà donc en bonne compagnie.

■ Gui de Champi





## BOBBY RAMONE

### ROCKET TO KINGSTON

[Guerilla Asso]

Attention chef d'œuvre ! Voilà donc le p'tit dernier des Ramones, fils caché et illégitime de Bob Marley et Dee-Dee Ramone (on est en 2021, tout est possible). Bon, je l'ai pris lui car c'était le plus porté sur la weed mais ça aurait tout aussi bien pu être Marky Ramone (je viens de finir sa bio, je vous la conseille), Joey ou Johnny. Encore que ce dernier, c'était plus le style un papa une maman et Manif pour Tous. Bref. Tout ce petit monde a forniqué du côté de la ville rose (va savoir pourquoi, l'axe New-York / Kingston passe par Toulouse) et accouché de ce projet au cours d'une soirée arrosée.

Les reprises de standards à la sauce punk rock sont légions, donnent parfois lieu à des concepts, que ce soit sur des compilations ou même des groupes ; Me First & The Gimme Gimmes, copiés en France par L'Opium du Peuple en ont par exemple fait leur fond de commerce et ça fonctionne généralement assez bien. Voire très bien, comme c'est le cas ici avec ce mash-up.

L'album s'ouvre sur «Durango 65», instru des faux frangins débuté à sa vitesse originale (one two three four) puis ralenti en mode reggae. Bon, ça c'était juste pour nous échauffer car ensuite ça part de manière tonitruante, tout à fond, après quelques coups de grosse caisse et caisse claire et un «get up stand up» lançant le morceau «I don't wanna stand up», jusqu'au final, plus posé il est vrai de «Bye bye redemption» (song). Oui parce qu'ils ont poussé la plaisanterie avec un

souci du détail extrême, jusqu'à mixer parfaitement les titres de Bob avec ceux des Ramones, les paroles, la mélodie de l'un et la rythmique, l'instrumentation des autres. Dans le même genre de délire perfectionniste mais styles musicaux différents, ça me renvoie à Wugazi, qui mélangeait très justement du Fugazi et du Wu-Tang Clan. Hyper bien aussi. Mais revenons à nos moutons, lions, zion. Ce qui pouvait s'apparenter à une blague un peu potache rend complètement accro, tellement ça joue, chante et sonne juste. Tous les tubes de Bob ont été passés à la moulinette Jah punk, sauce OCBGB et dès la deuxième écoute, c'est pas qu'on les connaît par cœur - c'était déjà le cas avant, souvent sans le vouloir - mais les versions Bobby Ramone supplantent celles de Bob Marley dans le cerveau. C'est fou. Le caractère populaire et intemporel des morceaux originaux fait que c'est un disque qui va plaire à n'importe qui, quelle que soit sa chapelle musicale. J'ai fait le test de mon côté et converti toutes les personnes à qui j'ai fait écouter ce Rocket to Kingston. C'est scientifiquement imparable. Comment ne pas craquer sur «Today one love, tomorrow the world», «Jamming affairs», «Glad to see you cry» etc. ?

Pour preuve supplémentaire, le premier presage du LP s'est retrouvé sold out en quelques jours seulement et faudrait pas trop traîner s'y tu veux acquérir ce bel objet avant qu'il ne coûte une blinde sur Discogs. Sinon il est en téléchargement prix libre (sympa!) sur bandcamp et vraisemblablement sur toutes les plateformes de streaming, pour pouvoir les caler dans tes playlists afin d'ambiancer tes potes en soirées.

■ Guillaume Circus



## REDEMPTION

### THREE OF A KIND

[Autoproduction]

Je le réclamais dans ma chronique d'Angel premier EP de Redemption. Le voici. De quoi je parle ? Et bien du premier album du trio lorrain, pardi ! Profitant des défaillances du site internet « Ma classe à la maison » pendant le premier confinement (et alors que Guillaume Circus profitait des dites défaillances pour lancer en ligne le concept Jogging the Circus), Rod et Mat ont mis à profit leur temps libre avec leur bassiste de papa JS pour composer ce qui allait devenir Three of a kind. Grand bien en a pris la famille Kuhn, car le résultat, mis en boîte au Châlet Studio (Reims)

avec Sylvain Masure (sondier live de Mass Hysteria), décoiffe.

Three of a kind est la suite logique d'Angel donc, avec de l'expérience et des moyens supplémentaires. Car les dix titres de cet album sont clairement aboutis. Le groupe a travaillé sa copie avec beaucoup d'application et nous propose un disque riche en riffs assassins et en breaks dévastateurs. Le son a considérablement gonflé depuis le précédent EP (en témoignent les premiers riffs de «Welcome to the wild» et l'intro de batterie de «Dark side»), ce qui n'est que justice (pour tous) devant ce déferlement de rythmes 100 % thrash punk metal. L'ombre de Metallica période 90's plane toujours sur les morceaux («Dark Side», «Rock or die»), mais de nombreux riffs thrash se veulent aujourd'hui plus incisifs («Do it my way»). Le rock n' roll visqueux et rugueux inspiré de Motörhead trouve une belle place dans cet opus surpuissant («Three of a kind»,..) et les refrains qui trottent dans la tête s'enchaînent («Are you ready», «Rock or die»). Les soli de guitare gavés de wha wha, à défaut d'être techniques, sont exécutés avec détermination. Et que dire du jeu de batterie du (très) jeune Rod d'une insolente efficacité et d'une maîtrise qui laisse pantois. Dommage toutefois que les voix soient trop souvent monocordes, ce qui n'enlève en rien à la qualité de ce disque percutant. Un premier album qui ravira les amateurs de sensations fortes et les aficionados de gros son. Et à bientôt sur scène les gars !

■ Gui de Champi





## MUR

### TRUTH

(Les Acteurs de l'Ombre)

«Tant que les fesses sont découvertes autant deux claques qu'une» disait-on en Belgique, et si on peut dire que les Mur ont des oreilles, on peut également penser qu'ils ont vu une paire de fesses car ils enchaînent les claques depuis l'album *Brutalism* (2019). La période étant propice à l'enfermement, ils composent, enregistrent et sortent un disque qui est trop long pour être un EP et trop court pour en faire un véritable LP (3 titres, une cover, une longue plage instrumentale). Peu importe, en ces temps compliqués, on prend et on se le fait.

Pas de préliminaire, Truth et «Epiphany» démarrent pied du Mur au plancher, c'est grave, c'est sombre, c'est lourd, c'est saturé mais la rythmique nous laisse respirer, le clavier et ses touches d'électro eighties donnent de la couleur mais le chant hurlé nous remet vite la tête au fond du trou et nous force à lécher le ciment pas encore sec. En construisant un joli pont, on récupère un peu d'air mais le béton nous rattrape et le synthé se fait plus angoissant. Il n'y a pas d'échappatoire, ou alors elle sera létale, «Suicide summer» nous amène dos au Mur, pour s'en sortir il va falloir se battre avec ce clavier tourbillonnant, ces riffs tailladants, ce chant harassant et un rythme qui gagne en intensité, on se sent oppressé, emprisonné, le seul moyen de s'évader serait-il le dernier ? La construction de «Inner hole» se fait sur une base plus lente (pour saper une nouvelle fois l'image «black

metal» adossée à Mur ?), c'est parfois rock, c'est souvent chaotique, derrière le filtre de la voix on sent poindre quelques volontés harmoniques, la dynamique nous emporte et les six minutes passent très vite. Au-delà, on trouve un autre Mur, celui qui propose une reprise et une aventure plus synthétique dénuée de chant, «Such a shame» vient matérialiser l'amour des années 80, le hit de Talk Talk n'en est pas à sa première revisite mais là, il prend du gras et même la boucle iconique n'arrive pas à nous faire reprendre un peu de hauteur, cette version est exceptionnelle et le break avant le final est un petit bijou. Étrangement, le dernier parpaing, «Truth», peut davantage être perçu comme une fondation, comme pour l'artwork (classe), c'est Alex et ses machines qui font tout le boulot (ou presque), il offre 10 minutes d'exploration sortant du cadre mais en conservant des fondamentaux puisque les principaux outils sont les ambiances, les sonorités et les variations. Le Mur est plus important que les briques, cette dernière trouve donc sa place dans l'édifice.

Au pied (du Mur) levé, les Parisiens ouvrent leurs horizons et livrent un peu d'eux-mêmes avec Truth, une vérité qui, dans les textes, a pour principal sujet l'humanité mais qui au final va au-delà de ce thème et nous en dévoile un peu plus sur le combo même si on n'avait pas l'impression que les musiciens se cachaient derrière.

■ Oli



# MUR

**ON AIME JOUÉ AVEC LES MOTS POUR LES QUESTIONS DE NOTRE TRADITIONNELLE INTERVI-OU ET QUAND LE GROUPE S'APPELLE MUR, IL FAUT QU'ON ÉVITE DE PARTIR TOTALEMENT EN VRILLE. BON, J'AVOUE QUE JE PENSE AVOIR ÉTÉ UN PEU LOIN DANS LE DÉLIRE ET CERTAINEMENT UN PEU LOURD MAIS JULIEN GRANGER, BATTEUR DE LA FORMATION, NE M'EN A PAS TENU RIGUEUR ET A RÉPONDU AVEC PAS MAL D'APLOMB. LOGIQUE.**

## **EP ou LP ?**

Bonne question. À chacun de se faire son avis. Nous avons envisagé Truth comme un mini album. Tant en termes de conception que de durée.

## **Effondrement ou reconstruction ?**

Ici, l'effondrement. Ce thème transcende Truth par le cheminement que propose ce mini album. Ce cheminement qui, d'une révélation («Epiphany»), mène à une vérité («Truth»).



L'enjeu étant d'envisager le dépassement de la fin. Un dépassement qui autorise le renouveau du pacte de chacun avec sa propre âme. Le soin porté à soi.

#### **Truth or dare ?**

La vérité. Elle est plus rentable en termes d'énergie, dans le temps. Mais la vérité n'est pas, selon moi, à envisager comme un point d'arrêt, comme un objectif. Ce qui m'intéresse particulièrement, c'est l'après vérité. Savoir ce que l'on fait d'une vérité qui pourrait parfois en être une autre.

#### **Four Question Marks ou Darkness Dynamite ?**

Four Question Marks, sans hésitation. Une vraie période musicale de ma vie et des gens

avec qui j'ai vécu des moments inoubliables.

#### **Black Core ou Post Black ?**

Black Core. Nous avons sorti en aout 2020 ce titre en single dématérialisé, avec clip. La réception a été fabuleuse. Nous souhaitons composer un manifeste de ce qu'est pour nous le Black Core et c'est chose faite.

#### **Murmure ou hurlement ?**

Murmure. On ne se fait jamais aussi bien entendre que lorsque l'on parle bas. Le hurlement, c'est le chant du loup. Une partie de son langage, magnifique, qu'il convient de lui laisser. Nous avons nos langues. Je les crois toutes assez riches pour ne jamais avoir recours au hurlement. L'usage de la voix saturée

n'est pas à envisager comme un hurlement ou l'expression d'une haine. C'est l'usage de la voix que nous estimons, pour le moment, le plus adéquat à ce que nous avons à en faire. Mais l'énergie, elle, demeure positive. Le message de Mur est Lumière.

#### **Sur Youtube, «Inner hole» ou «Epiphany» ?**

Inner Hole. Nous savions que nous voulions réaliser un clip mettant en scène le cheval, avant même d'avoir entamé l'écriture de Truth. Ses allures, ses postures évoquent la grâce et la puissance. L'usage de la déformation de l'image est également très présente dans notre travail visuel, comme sur nos précédents clips. Nous souhaitons une atmosphère martiale et cryptique, très symboliste. Nous avons ainsi intégré des sous-titres russes au clip. Le cyrillique présente des formes fortes et nous avons par la même occasion fait un clin d'œil au grand cinéma russe et à ses brillants réalisateurs.

#### **Brique ou parpaing ?**

Brique. La brique évoque de nombreuses images. Les cités ouvrières notamment. La brique apporte de la couleur au paysage urbain, là où le parpaing n'est que grisaille. Et la brique, c'est aussi un sujet porteur d'une séquence d'un de mes films préférés : «C'est arrivé près de chez vous». Un chef d'œuvre, selon moi.

#### **Mur du son ou supersonique ?**

Mur du son. Car c'est un palier physique que la nature nous a donné à découvrir. Un pilier. Les lois de la nature sont selon moi des fondements précieux que l'humanité découvre et dont elle devrait faire usage avec plus d'humilité. Mais le supersonique également. Quelle belle aventure que le Concorde.

#### **Mur Facebook ou Mur Instagram ?**

Instagram. L'application offre une présentation qui permet d'avantage d'homogénéité de contenu. Ce qui permet, effectivement, d'avoir un «mur» plus cohérent. Mur a un usage assez précis de ses réseaux. Nous portons un grand soin à tenir notre communauté informée de nos projets en cours et de leur réalisation. Nous avons la chance d'avoir une communa-

uté proche, fidèle et croissante.

#### **«Such a shame» ou «It's my life» ?**

«Such a shame» bien entendu. Mur reprend ce titre sur Truth. Un grand moment de travail pour nous car nous avons pu étudier de près la qualité d'écriture de ce morceau. C'est très humblement que nous avons interprété ce bijou de la culture pop des années 80's. Nous avons pris beaucoup de plaisir à travailler sur cette réinterprétation. Une belle énergie.

#### **Talk Talk ou Tears For Fears ?**

Les deux. Nous sommes des grands fans de la musique des années 80's, de la cold wave, du post punk et de la new wave. J'aimerais citer ici Depeche Mode, Joy Division, Bauhaus et tant d'autres. Nous questionnons cette période musicale et aimons jouer avec les couleurs musicales que ces groupes ont mises à profit avec tant de talent.

#### **Emmure ou Mühr ?**

Mühr. Si tu fais référence à la ville autrichienne, alors sans hésitation. Nous sommes tous, parmi Mur, de grands amateurs de plein air, de nature et d'énergies élémentaires. Nous pratiquons beaucoup la randonnée et sommes partisans de la cause animale. Sans aucun fondamentalisme ni parti pris politique. Nous aimons la nature et les expériences qu'elle propose. Pour ce qui est des groupes qui portent ces noms, je resterais volontiers sur la ville autrichienne et les montagnes.

#### **The wall ou Les Murs de poussière ?**

Nous avons beaucoup de respect pour le travail de Pink Floyd. Leur œuvre est fondamentale dans l'histoire de la musique moderne. À titre personnel, je serais partisan de Cabrel. J'ai la sensation qu'il chante le Sud depuis toujours.

#### **Wall-E ou Coco ?**

Wall-E. Il est un signe d'espoir dans un monde ultra mécanisé et ravagé par les abus de l'espèce humaine. C'est un film porteur d'un message environnemental surprenant. Les humains aux muscles et cerveaux atrophiés ne pourraient plus prendre soin de la Terre ? Peut-on espérer, pour le salut de l'humanité,

que les machines soient capables de ressentir (ou feindre de ressentir) des émotions telles que la compassion, l'amour ? Je ne le pense pas. Je suis partisan de machines au service de l'homme et assez opposé aux fantasmes transhumanistes d'un salut dans le recours à la technologie.

### **Andy Murray ou Jamal Murray ?**

Je ne suis ni le tennis, ni le basket. Mais à choisir, le tennis sans hésitation. J'aime la notion d'affrontement en tête à tête que propose le tennis. J'aime beaucoup les échecs et lorsqu'il m'arrive de regarder un match, j'y trouve certaines similitudes. Dans les postures, les zones d'enjeux. Un sport assez stratégique, selon moi.

### **Mur de Berlin ou Mur de Trump ?**

Aucun des deux. Ils sont tous les deux les symboles flagrants de l'échec de l'humanité, de son effondrement. Ils ne sont rien en eux-mêmes. De simples conséquences de manque d'humilité de la part de l'humanité. Mais s'il ne fallait en garder qu'un, je dirais les ruines du mur de Berlin. Le devoir de mémoire est pour moi une chose essentielle. Et ce dans tous les cas où il est nécessaire. Bien des atrocités ont eu lieu, ont lieu dans des endroits où aucun mur ne sera érigé. Car le mur de Berlin est bien la conséquence de la mauvaise gestion de la fin d'un conflit dont on connaît les enjeux humains. Moins de mur et plus d'humanité. La vraie humanité.

### **Wall of death ou Circle pit ?**

Wall of death. Car on s'y fait face. On sait pourquoi on est là et on ne se court pas après. De manière général, je ne suis pas très attiré par les situations qui tournent en rond.

### **Studio de la Harpe ou Studio OneTwoPassit ?**

Studio de la Harpe. C'est la maison, chez l'un de nos guitaristes. On s'y sent bien. Nous y avons fait les prises de Truth. De vrais moments de bonheur. Je recommande vivement d'aller y enregistrer. Mais pas de désamour avec le OneTwoPassit, c'est le studio de bons amis et nous y avons fait certaines prises de Brutalism, dans un confort total et un haut niveau de professionnalisme. De même, je recommande.

### **Le Petit Bain ou Le Ferrailleur ?**

Petit Bain. On est parisiens, et jouer à la maison est toujours un moment particulier, on y croise beaucoup d'amis. Mais le Ferrailleur est une super salle et leur équipe d'accueil est rodée. Dans un cas comme dans l'autre, d'excellentes conditions de travail !

### **Grandstand ou Seth ?**

Plebeian Grandstand car nous avons dû annuler un début de tournée avec eux, suite à la dégradation de la situation sanitaire. Ce n'est que partie remise et nous jouerons ces dates avec plaisir. Mais de même ici, Seth a partagé l'affiche avec Mur et tout s'est très bien passé.

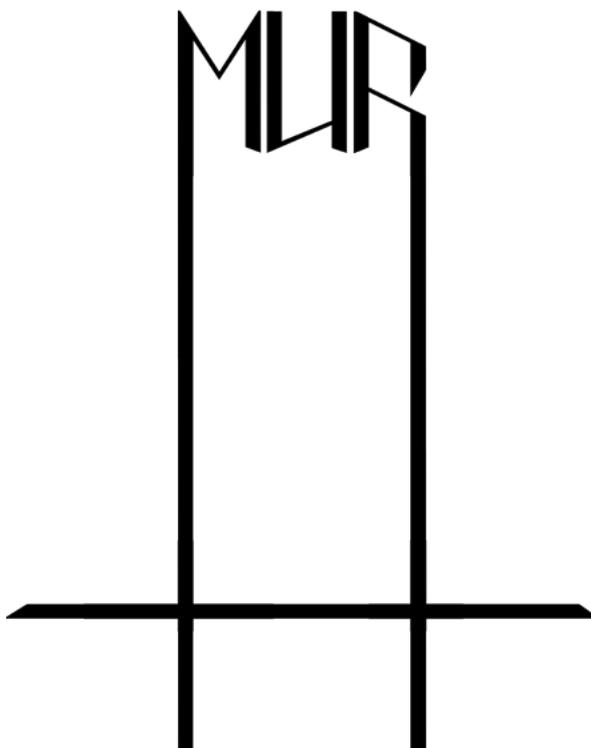
### **Les Acteurs de l'Ombre FEST II ou Hellfest 2022 ?**

Les deux, car nous y jouerons avec plaisir. Notre agent travaille déjà à mettre le groupe sur scène dès que cela sera possible. Nous n'avons pas vraiment quitté le studio et préparons déjà un set, tout en composant. Nous préparons déjà la suite.

### **Merci Julien, Merci Mur et merci Elodie (Agence Singularités).**

■ Oli

Photo : Alexandra Mocanu

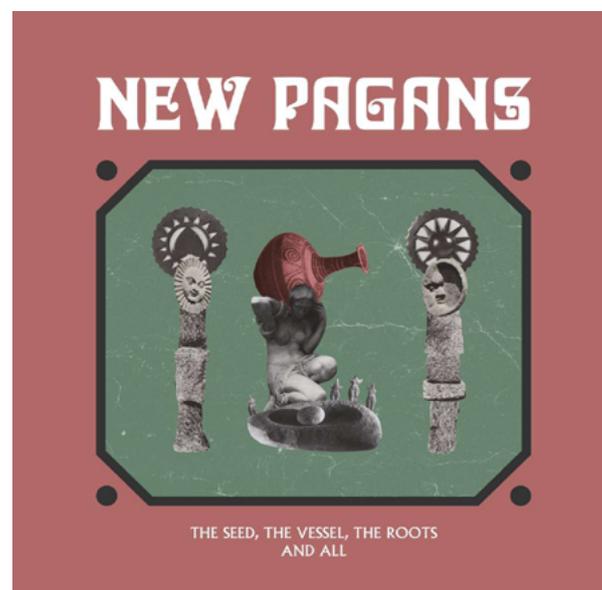


# HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Salut Guillaume Circus ! J'espère que tu vas bien pendant ce nouveau confinement. J'ai cru comprendre que tu pratiquais l'isolement dans le Sud, à l'abri de la pollution parisienne et des salles de concerts fermées. Ça t'évitera de croiser Jean-Michel Blanquer, c'est déjà ça de pris. En tout cas, je suis tout excité d'ouvrir cette nouvelle rubrique pour notre zine aux grandes oreilles. Et tu sais quoi ? Comme tout est basé sur le nom de ladite rubrique, on sera tous les deux, comme des grands. Rien ne nous empêchera d'inviter des amis, mais uniquement des Guillaume, hein ?

En attendant, je te refile mon premier tuyau. Et je peux te dire que celui-là, c'est au moins du tuyau de 666. Tu as déjà dû au moins lire son nom quelque part, car je te sais adepte des bonnes choses et que tu guettes régulièrement les sorties du label anglais Big Scary Monsters. Ce fameux tuyau s'appelle **New Pagans**. Ça en jette hein ? New Pagans est un quintet de Belfast mené par le duo à la scène comme à la ville, Lyndsey McDougall (envoûtante chanteuse)/Cahir O'Doherty (guitariste et compositeur du groupe). Oui, le Cahir O'Doherty de Jetplane Landing dont je savoure l'excellent album qu'est *Once Like A Spark* de 2003. Le type est «accessoirement» technicien guitare sur les tournées de Frank Turner. Bref, revenons à nos moutons. New Pagans vient de sortir son premier album *The Seed, The Vessel, The Roots and All* chez BSM et ça caresse le sublime. Pourtant, je ne suis pas un incondicional de l'indie noise rock, mais je suis tombé sous le charme de ce groupe depuis le premier confinement de 2020, au cours duquel j'ai assisté à un concert en ligne. Sans savoir pourquoi, j'ai été en quelque sorte envoûté par les mélodies et le côté mystique de la musique de New Pagans. C'est hyper frais, noisy comme il faut et mélodique à souhait. Je craque littéralement pour le morceau «Harbour» qui est juste parfait et qui résume

à lui seul tout ce que je viens de te dire pour te convaincre. Pour la petite anecdote, j'ai voulu commander le disque sur le site du label, mais ce satané disque a été sold-out hyper vite. Du coup, j'ai profité des soldes de BSM pour empocher des disques de Nervus, Gender Roles et autres. Et figure-toi que trois jours après ma commande, il y a eu un réassort du New Pagans ! En tout cas, j'ai le sentiment que c'est encore un groupe qu'on n'est pas prêt de voir sur une scène française (à moins que le groupe soit tour support sur des dates européennes d'un band américain). Mais c'est pas grave ! J'irai faire une grande tape dans le dos de Cahir quand il aura terminé de remballer le backline de Frank Turner, pour lui dire tout le bien que je pense de son super band. Et toi t'en penses quoi ?



Salut Gui de Champi ! Ahahah, t'es bien renseigné. Ou peut-être que je fanfaronne un peu trop avec mes lectures à la plage sur les réseaux sociaux... Mais oui, je suis descendu au vert pour assurer la continuité pédagogique. Enfin, quand il n'y a pas, justement, de problèmes de tuyaux et d'attaques en réunion (non mixtes) des hackers russes sino-coréens islamogauchistes, dont le but est de mettre à



mal le cours de SVT des 5èmeA de Trifouillis-Les-Oies... Bref, revenons à nos tuyaux.

Je suis content également d'inaugurer cette nouvelle rubrique et bien vu concernant BSM. Je suis ce label depuis une douzaine d'années, grâce à mon pote Matt qui piochait dedans pour nos émissions radio *Joining The Circus* (*Secondsmile*, *Minus The Bear*...). J'y ai aussi précommandé l'EP *Kicker* de *The Get-Up Kids*, pour leur excellent rereretur en 2018. Ouais, ils nous ont fait le coup plusieurs fois. En fin d'année, BSM avait aussi pour coutume de faire une opération *Pay what you want* (même 0 euro) sur leur bandcamp, l'occasion de fouiner un peu plus dans leur catalogue très fourni et divers mais j'aime pas tout.

J'avais bien vu passer ce disque de *New Pagans* dans mon fil d'actus mais pas pris le temps d'y donner suite. Je ne sais pas si c'est le nom du groupe, le titre de l'album, la pochette mais ça ne me donnait pas plus envie que ça d'écouter. Grossière erreur et merci pour le tuyau. Je comprends mieux en lisant ton pedigree du groupe pourquoi tu as jeté ton dévolu sur NP, connaissant ta fanattitude pour ce bon vieux Francis Turner. Je ne connaissais pas en revanche Jet-

plane Landing et les quelques vidéos glanées sur Youtube m'ont fait penser par moments à Far et ce genre de rock/metal, post-hardcore emo, pour faire bref. Mais revenons à ces nouveaux païen.nes. J'accroche d'emblée, dès le premier morceau «*It's darker*» à la voix de Lindsey et à l'instrumentation, qui imprime une certaine tension et je suis définitivement conquis dès le deuxième, «*Bloody soil*», mon préféré. Je te rejoins aussi sur «*Harbour*», excellent morceau, qui paraît tout mignon au premier abord mais gagne en intensité au fur et à mesure. La référence qui me vient direct à l'esprit c'est le groupe *Pretty Girls Make Graves* de début 2000. J'ai racheté tout récemment le cd *The New Romance* (2003) lors de ma première commande Discogs, avec le split 45t *Sixpack / Elmerhassel* (1995) et le dernier 45t (2020) du groupe punk Oi ! *Syndrome 81*, avec leurs reprises de *Stephan Eicher* et *Nanard Lavilliers*. Sur le post-it, Vincent Emergence avait écrit «*Wow, du vieux, du neuf, de l'éclectique !*». La ressemblance entre les deux groupes est encore plus flagrante sur le morceau «*Yellow room*» mais si j'ai un album à te conseiller des *Pretty Girls* c'est *Good Health*, sorti en 2002 sur *Lookout !* Y'a un côté un peu foufou,



At The Drive-In au niveau des guitares, avec alternance des chants féminin - masculin, hyper catchy, sans oublier d'être mélodiques. Ah et c'est marrant mais j'ai fait écouter New Pagans cette semaine à un ami, moins pointu que nous et pour la voix il m'a sorti Björk. Je pose ça là, t'en fais ce que tu veux. Bonne pioche en tout cas et quand tu iras mettre une tape dans le dos de Cahir, demande lui s'il a pompé sciemment le riff d'intro de «Paranoid» de Black Sabbath sur «I could die». NP, un groupe que j'aurais sûrement zappé et découvert un ou deux ans après, comme cela m'est arrivé avec **White Reaper**. Tu connais ces ricains ?

C'est un pote qui a partagé leur clip «Judy French» sur Fb. J'ai cliqué par curiosité car il a plutôt bon goût, même s'il ne s'appelle pas Guillaume et bim, grosse taloche. Gros tube power pop, college rock mais avec des bonnes guitares et un spirit americana avec solo et compagnie. Ils viennent de Louisville dans le fin fond du Kentucky, ça explique peut-être cela. Un premier album *White Reaper Does It Again* (2015), plus énervé, garage et celui-ci qui s'intitule, sans prétention aucune, *The World's Best American Band* (2017). Rien que ça ! Les sales gosses sont en mode offensif mais force est de constater qu'ils ont raison. Toi qui aimes les rockers un peu grinçants, qui ont du caractère, je pense que ça peut te plaire. Dès l'ouverture de l'album avec le titre éponyme, on se croirait dans un stade et il y a un passage limite AC/DC sur la fin. Rien n'est à jeter de toutes façons et surtout pas l'autre tube «The stack», sur lequel il n'est pas rare



que je m'adonne au plaisir solitaire du air guitar, voire air clavier car ils ont un mec au synthé depuis ce disque, qui s'intègre parfaitement. J'ai donc poncé cet album au max, regardant aussi toutes les sessions lives que je pouvais trouver (KEXP, SxSW) et j'attendais fébrilement le prochain. Comment ne pas être déçu après un tel chef d'œuvre ? Si *You Deserve Love* (2019) est plus classique et un poil moins bon que son prédécesseur, il n'en mérite pas moins encore tout mon amour. Et toi, t'en penses quoi de ce tuyau ?

Hé Guillaume, clairement, ce premier exercice place déjà la barre très haut. A première vue, *White Reaper*, ça ne me parlait pas. Je suis donc allé voir Jean-Claude, le conducteur de travaux de GRDF qui nous casse les oreilles depuis quelques semaines pour la rénovation des conduites de gaz du quartier. Tu penses bien qu'en matière de tuyaux, le gars, c'est son rayon. Par contre, il ne s'y connaît qu'en métal. Normal tu me diras. Du coup, j'y suis allé à l'aveugle et je peux te dire que j'ai été ébloui par ce super band ! Bien évidemment, je ne peux pas être au fait de tous les groupes géniaux qui existent sur Terre, mais celui-là, j'aurais bien aimé qu'il n'échappe pas à mes radars. Mais comme je viens de le dire, à première vue, ça ne me parlait pas, car en fait, mon bon ami Benjamin m'avait déjà fait écouter *The World's Best American Band* il y a de cela quelques années, mais je n'avais pas dû être plus attentif que ça. Incompréhensible que ça

n'ait pas fait tilt à l'époque. En tout cas, merci de m'avoir offert cette deuxième chance que j'ai pu saisir. Car pour le coup, je ne vais plus les lâcher, ceux-là. Et il me tarde de terminer ce papier pour aller commander sur Internet The World's. et You Deserve Love, son successeur. Car oui, j'adore. Alors comme ça, ce sont des Ricains ? Surprenant, car j'aurais bien mis une pièce sur une origine britannique. Surtout à l'écoute du génial You Deserve Love qui est peut-être moins stadium rock et moins pied au plancher que son prédécesseur, mais pour lequel j'ai une légère préférence. Basse qui tabasse, prod hyper fat, riffs astucieux, arrangements dignes des plus grands et puis cette voix qui me replonge au milieu des années 90 quand Supergrass était au sommet de son art. Car ouais mon gars, tu es un inconditionnel des groupes ricains de cette période, mais moi, c'est avec les groupes de l'autre côté de la Manche que j'ai fait mes classes. Tu connais ma passion pour Ginger et les Wildhearts, mais tu dois être moins au fait de mon amour pour des groupes à guitares et à mélodies que sont

Baby Chaos, Gun, Stereophonics et Supergrass donc. Et clairement, You Deserve Love m'a fait voyager dans le temps ! «Headwing», ouvrant le disque, est le mix parfait entre du riffing à la AC/DC et des claviers qui trouvent parfaitement leur place. «Real Long Time» aurait pu être coécrit par Kiss et Queen. Et même quand les types vont trop loin et frisent le mauvais goût («1F» ou le riff funky de «Might Be Right»), ils sont pardonnés tellement ça fonctionne graaaave ! [tout comme le dernier Biffy Clyro d'ailleurs]. C'est hyper plaisant, ça enchaîne les tubes et ... j'arrête là, c'est pas bon pour mon cœur ! Tu auras compris, je suis amoureux de ce groupe ! Merci pour ce tuyau en tout cas, et on se retrouve dans le prochain numéro pour s'échanger notre prochain coup de cœur et en faire profiter par la même occasion nos lecteurs.

■ Gui de Champi & Guillaume Circus





# DANS L'OMBRE : CLEMENT

**SI TU ES UN HABITUÉ DU MAGAZINE NEW NOISE ET DE LA SCÈNE DOOM/POST ROCK, LE NOM DE CLÉMENT DUBOSCQ NE T'ES PAS TOTALEMENT INCONNU. DU COUP, LE W-FENEC TE PROPOSE DE FAIRE CONNAISSANCE AVEC CET ACTIVISTE AU SENS LARGE DU TERME. A VOUS LES STUDIOS !**

## **Quelle est ta formation ?**

Disons que j'ai commencé à me former tout seul dès l'âge de 13 ans en écrivant mes premiers reportages de concerts et autres chroniques de disques dans un manuscrit, puis en participant à divers fanzines, webzines et webradios en parallèle de mes études. Tout en dévorant autant de musique, magazines et autres bouquins affiliés que possible, pour forger ma culture musicale. Mes trois premières années d'études post-bac n'ont eu ni intérêt ni impact vis-à-vis de mon activité actuelle. Les choses sérieuses ont commencé en 2014 avec mon admission en école de radio, au Studio École de France d'Issy-les-moulineaux. Deux formidables années à apprendre le métier de journaliste radio, avec évidemment en tête un fort attrait pour la sphère musicale, à plus forte raison culturelle.

## **Quel est ton métier ?**

J'arbore fièrement plusieurs casquettes dans le monde des musiques actuelles. Je suis journaliste musical, rédacteur pour le magazine New Noise depuis maintenant quatre ans, et intervieweur/recommandeur de bonnes choses sonores sur Instagram à travers mon compte @captaindoomboscq. À l'automne dernier, je me suis lancé en tant qu'attaché de presse musical indépendant. J'ai le plaisir d'accompagner et d'avoir accompagné de talentueux groupes et artistes, avec pour mot d'ordre l'éclectisme et l'humain. L'occasion de m'exprimer chez vous étant trop bonne, ne pas les citer serait crime de lèse-majesté : Computers Kill People (stoner/power rock), Storm Orchestra (alternative/modern rock), Faggia (electronic/indus/trip hop), A VOID (garage/grunge/indie rock/riot grrrl), Purrs (indie rock/post punk), Kabbel (queer sadcore/electronic/

indus pop), Colision (heavy shoegaze/post hardcore), Tremor Ama (stoner prog/sludge psyché), Intraveineuse (cold doom/metal new wave), Madlen Keys (orchestral rock/alternative/post indie), SATO (pop française), Tenace (screamo/post hardcore)... et bien d'autres à venir !

## **Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?**

En plus de mon double métier susmentionné, je suis batteur du groupe Brusque. Nous sommes un duo d'obédience doom et post metal, dont le premier EP What's hidden devours est sorti il y a un an. Notre premier album encore sans titre est officiellement enregistré, mixé et masterisé par Monsieur Francis Caste (Regarde Les Hommes Tomber, Hangman's Chair, Comity...). Pas encore de date de sortie mais on a évidemment hâte de pouvoir le partager au plus grand nombre, et bien sûr de retrouver le chemin des scènes.

Je fais aussi partie du collectif Post In Paris, organisateur du festival du même nom. Sur le même modèle que l'ArcTanGent au Royaume-Uni ou du Dunk! en Belgique. Notre but est de rassembler les fans de post rock, post metal, post hardcore, math rock et autres musiques aventureuses. On planche doucement mais sûrement sur notre quatrième édition, qui devait avoir lieu en mai 2020, et que nous avons encore décalée à l'année prochaine, toujours à Petit Bain. Je participe à la programmation, et m'occupe de la communication, des relations presse et des réseaux sociaux. C'est un projet qui me tient énormément à cœur, je ne te cache pas ne pas vraiment m'être remis émotionnellement de notre annulation de 2020, mais j'ai en tous cas hâte de remettre le couvert !

À côté de tout ça, en ce moment j'interviens auprès des Cuizines, SMAC de Chelles dans le 77, où j'ai grandi au sens propre comme au figuré, pour un atelier d'initiation au journalisme musical. C'est un vrai plaisir de pouvoir enfin transmettre mes connaissances et mes techniques en la matière. On prépare en fanzine qui sera publié au début de l'été, et c'est encore une super expérience.

On s'éloigne un peu de la musique, mais j'interviens avec Emmaüs Solidarités et Petit Bain pour un atelier radio mené auprès des résidents ado et adultes du Centre d'Hébergement d'Urgence de Migrants d'Ivry-sur-Seine. C'est encore une fois une incroyable expérience que de transmettre mon savoir et parvenir à construire quelque chose avec des personnes en grande difficulté. C'est une bulle d'oxygène pour les participants, un grand moment de partage et une grande claque humaine pour moi. J'espère réitérer au plus vite.

### Ca rapporte ?

«Rapporter» serait un bien grand mot ! À l'exception de Brusque et du Post In Paris, j'ai la chance de pouvoir vivre entièrement de ma passion pour la musique et mon activité médiatique. Je ne gagne pas non plus des millions, mais j'arrive à m'en sortir. C'est quand même une aubaine, étant donné le contexte actuel...

### Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

Un jour, j'ai trouvé le rock par terre et depuis c'est mon pote. Plus sérieusement, mes premiers souvenirs musicaux sont à trouver du côté de la BO de Pulp Fiction en voiture avec ma maman, Europe 2 qui passait Lenny Kravitz, Daft Punk, Oasis, Red Hot... Le tout premier album acheté avec mes sous fût le premier album de Gorillaz, qui figure encore aujourd'hui dans le top 10 de mes disques préférés. J'avais 9 ou 10 ans, me semble-t-il. Et puis je suis tombé la tronche dans les musiques plus saturées grâce à un copain d'enfance qui habitait juste à côté et avec qui je suis toujours en contact, Kevin je t'embrasse !, et qui m'a fait découvrir Linkin Park, KoRn et surtout Slipknot. Vers 11-12 ans, tout a changé pour moi, je ne voulais plus écouter que ça. Mais dans le même temps, j'étais à

fond sur l'Album de la Semaine sur Canal+, qui à l'époque me permettait de garder une oreille plus indie, plus «accessible», en me faisant découvrir les Black Keys, Mercury Rev, Arcade Fire... Et je ne vais pas me lancer dans toutes les portes d'entrées vers tous les sous-genres que j'affectionne, il faudrait des heures et des heures !

### Une anecdote sympa à nous raconter ?

Il y en a tellement... De façon générale je me pince encore quand je pense aux hallucinantes rencontres que j'ai pu faire grâce à mon métier, tous ces groupes et artistes que j'admire depuis que je suis gamin et que j'ai eu la chance d'interviewer. Que ce soit ma rencontre avec William Duvall et Mike Inez d'Alice In Chains au bord du lac aux Eurockéennes, Tom Morello à Londres, Emma Ruth Rundle qui me propose de partager quelques verres avec elle et ses musiciens après son concert à Petit Bain, Jeremy Hiebert de Comeback Kid interviewé dans une carcasse de voiture au Hellfest en 2014... Oh et je garde aussi un souvenir impérissable de ma rencontre avec Abe Cunningham, batteur de Deftones, au Download 2016. J'accompagnais mon copain Sébastien Benoits, rédacteur en chef de Batterie Mag. Il devait l'interviewer, et m'a proposé de prendre des photos. Un moment assez lunaire... Mais rien comparé à celui où j'entends quelqu'un entrer dans la pièce, me retourne et tombe nez-à-nez avec Chino Moreno. Je n'ai pu que le saluer, lui serrer la main... et être incapable de faire sortir le moindre autre mot de ma bouche. J'espère qu'il y aura une revanche !

### Ton coup de coeur musical du moment ?

J'écoute énormément le dernier album de Genghis Tron, Dream Weapon. Je le trouve incroyable, et cette évolution du nintendo-grind-core à ce mélange de metal synthétique, shoegaze et krautrock marche du tonnerre. J'aime beaucoup le nouvel album de Red Fang qui sort début juin, ainsi que celui d'Amenra. Ainsi que l'album d'un groupe de post metal canadien qui s'appelle Sarin. Je recommande chaudement You can't go back. Je peux aussi dire qu'avec les confinements, couvre-feu et cetera, je me suis réfugié dans des musiques apaisantes et contemplatives, histoire de lutter contre une

certaine anxiété à laquelle je n'échappe pas. J'ai découvert les travaux ambiants d'artistes comme Harold Budd, Stars Of The Lid, Eluvium, je me suis complètement plongé dans du classique avec Sati, Debussy, Glass... Et les bandes originales de Trent Reznor et Atticus Ross, ainsi que les albums instrumentaux de Nine Inch Nails. Quel plaisir, quelle douceur ! Beaucoup de hip hop US également : le regretté MF DOOM et ses projets dérivés comme King Ghidra ou DANGERDOOM avec Danger Mouse, Mac Miller, Injury Reserve, Denzel Curry, Wu-Tang Clan, A Tribe Called Quest, évidemment Kendrick Lamar... Et puis je me suis replongé dans Radiohead et la carrière solo de Thom Yorke, pour terminer.

Bon, allez, un dernier. Le dernier Gojira est magnifique.

### Es-tu accro au web ?

La question qui fâche... Disons que je suis accro par obligation. La grande majorité, si ce n'est la totalité, de mon travail consiste à envoyer des mails, dialoguer par messagerie instantanée, partager du contenu sur les réseaux sociaux, faire des recherches, suivre l'actualité musicale... Mais j'essaie de couper le plus possible quand je le peux.

### A part le rock, tu as d'autres passions ?

Je suis un passionné de toutes les musiques. Bien sûr, mon terreau musical est plutôt rock, metal et dérivés, mais mes humeurs musicales changent d'un jour à l'autre. Kendrick Lamar le lundi, Napalm Death le mardi, Boards Of Canada le mer-

credi, Erik Sati le jeudi, Marissa Nadler le vendredi, Cult Of Luna le samedi, Etta James le dimanche... Puis Blanck Mass le lundi d'après, KoRn le mardi d'après, Sharon Van Etten le mercredi d'après... C'est sans fin ! En dehors de la musique, je suis amateur de films et de séries. Drame, animation, je suis un grand fan des studios Pixar devant l'éternel, comédies, blockbusters... Je prends, je prends ! Et je kiffe cuisiner. Pour moi, mais par-dessus tout pour les autres !

### Tu t'imagines dans 15 ans ?

Cher Gui, j'ai déjà du mal à m'imaginer dans 6 mois, alors dans 15 ans... Je m'espère néanmoins heureux, en bonne santé, aussi bien entouré qu'aujourd'hui, et toujours passionné.

■ Team W-Fenec

Photo : Morgane Fringand





## DIRGE

### ELYSIAN MAGNETIC FIELDS

[Division Records]

En 2011, 3 ans et demi se sont écoulés depuis le monument *Wings of lead over dormant seas* paru à l'époque via feu-Equilibre Music (Sleepy-time Gorilla Museum), un peu moins de quatre années pendant lesquelles, les Dirge ont façonné, taillé, sculpté dans leur coin, sinon au secret, au moins dans la discrétion qu'ils ont toujours eu, leur nouvelle offrande discographique. Un silence relatif aujourd'hui brisé à l'heure du débarquement massif, via le toujours excellent Division Records (ASIDEFROMADAY, Kehlvin, Rorcal, Unfold), d'Elysian magnetic fields, du nouvel opus des précurseurs de la scène «post-core» hexagonale, sinon européenne. Fatalement attendu au tournant par les inconditionnels du genre. Mais pas que...

Et s'ils réfutent d'eux-mêmes l'étiquette «journalistique» par trop réductrice il est vrai, l'inaugural «Morphée rouge» fleuve n'en épouse pas moins certains contours d'un mouvement musical qu'ils ont largement contribué à développer - et dynamiser - (avec les Cult of Luna et autres Neurosis). Mais là encore, limiter Dirge à ça reviendrait à passer à côté d'une partie de son sujet, le groupe empilant les couches sonores sludge/drone/industrielles à la manière d'un Godflesh post-moderne avant de se lancer dans un vertigineux grand-huit métallique avec «Obsidian». Un bloc de granit musical aux aspérités émotionnelles palpables, une densité hors du commun qui prend tout son sens lorsque les

enceintes se mettent à crépiter alors que les éléments qui se mettent en ordre de bataille avant de se déchaîner, sous la direction d'un groupe qui maîtrise son art à la perfection durant les quelques 11'30 que dure «Cocoon». Impressionnant de maestria.

Un chant qui défie les ténèbres, les instruments qui s'entrechoquent et la pression qui monte encore de quelques crans («Sandstorm»), Dirge délivre alors quelques passages plus aériens et légers, aux textures post-rock d'une rare élégance, fragiles et fugitives, avant que des torrents de riffs massifs ne se remettent à déferler sur la platine, puis qu'il ne joue avec les effets sonores (et quelques bricolages plutôt bien trouvés) pour s'en aller tutoyer les cimes du post-core-industriel ou descendre, sans filin, dans les tréfonds de son oeuvre (l'éponyme «Elysian magnetic fields»). Entre le chaos et les cieux, le ciel et les Enfers, les cinq se subliment une fois encore au travers d'un songwriting d'une précision d'orfèvre, une sorte de puzzle extrême dont les pièces se mettent en place sous nos yeux («Falling»), entre les riffs mastodontes qui se superposent, le chant, modulé au grès des impacts recherchés et quelques samples essayés ci-et-là pour donner encore un peu plus de corps à l'ouvrage métallique du groupe. Une «pause» salvatrice intervient entre-temps avec ce «Narconaut» aux effluves drones/ambient/indus avant que l'«Apogée» ne vienne définitivement parachever cet album aussi massif qu'animal. Et déchirant. La preuve que quinze ans après la fondation du groupe, les Dirge démontrent encore une fois que dans leur domaine, il y a eux... et les autres.

■ Aurelio

# **W(ho's next)-FENECE**

**ROYAL BLOOD**

**UMFM**

**BLACK INK STAIN**

**SLEAZYZ**

**PERL**

**MUDDLES**

**TURBO PANDA**

**PARASITE**

**JOHNNY MAFIA**

**NOSE IN THE NOSE**

**FAUXX**

...



## FAB, FAN DE NOFX

Je m'appelle Fabien Lefloch, né en 1983 à Nantes. On me connaît peut-être sous le blaze pourri de Flockos, guitariste d'Ultra Vomit ou comme bassiste de Justin(e), mais je suis avant tout un gros fan. Un gros fan qui subit son addiction par une collectionniste aiguë. Un gros fan de Metallica et de NOFX, deux groupes pourtant assez antagonistes dans l'absolu. Mais pour cet article, on m'a demandé de parler de mon amour pour NOFX.

J'ai découvert ce groupe relativement tard (fin 99). J'ai totalement loupé leur période 94 et le buzz de Punk in drublic. J'ai pourtant poncé Smash et Dookie à leurs sorties quand j'étais

en 5ème, mais n'étant pas curieux, n'écoutant pas la radio, NOFX était visiblement un groupe trop pointu pour que ça tombe dans mes oreilles. Quand un jour, au lycée, un camarade me demande de faire un échange d'album, je suis très fier de lui filer ma belle K7 (achetée) d'Insomniac de Green Day en lui disant que c'était le haut du panier niveau punk rock. Lui me file un CD gravé pourri de NOFX avec Punk in drublic et So Long sur le même support. Et là, c'est la grosse branlée. Le truc de malade. C'est quoi cette vitesse ? C'est quoi ce son ? C'est quoi cette basse ? Avec mon grand frère, on n'avait jamais entendu une prod' qui mettait aussi bien en valeur ce genre de tempo. Même les Damage Inc et consorts de Metallica n'avaient pas cet impact et cette fulgurance. Et en plus, la légende dit que le batteur n'a pas de double kick ?? On était sidérés par absolument tous les aspects de NOFX. Le chant hyper touchant, les mélodies incroyables, la technique

et la vitesse. C'est parti, il nous faut l'intégrale de NOFX. Green Day et The Offspring peuvent aller faire dodo.

Le coup de foudre a pourtant failli s'arrêter là. Dès le lendemain, je cours à la Fnac et je vide le rayon. Il y a donc Punk in drublic, So long, et deux CDs que je vais avoir le plaisir de découvrir : Liberal animation et Maximum rocknroll. Pwahhhh la douche froide ! C'est vraiment le même groupe ??? C'est dégueulasse. Je pige rien. Je n'ai pas Internet, pas d'ordinateur, je n'arrive pas à savoir à quoi ressemblent les membres du groupe, à comprendre leur parcours.

Finalement, je squatte le PC d'un pote et je comprends mieux : il y a un avant et un après l'arrivée du guitariste El Hefe. Je décide donc de tout choper de leur discographie à partir de 91. Je découvre que ces gars ont une teneur politique qui me fascine. Le tout enrobé d'humour et d'auto-dérision, c'est encore mieux. Et avec l'admiration sans condition, j'en arrive finalement à trouver la période pré-91 géniale. Je comprends même qu'il y a de l'actu dans l'air : ils passent à Paris pour promouvoir un nouvel album !!! C'est donc le 31 mai 2000 à l'Élysée Montmartre que je les vois pour la première fois en concert. J'avais 17 ans. C'était fou, débile, pas cher, plein de parlotte, des slams et des pogos non-stop, du public tout du long sur la scène, le tout dans une salle pas trop grande : incroyable. Comparé au Bercy de Metallica l'année précédente, j'ai l'impression que la distance « groupe/fan » n'existe pas. C'est un autre univers. Je veux en être d'une manière ou d'une autre. Je n'aurais jamais été dans Justin(e) sans mon amour pour NOFX.

Pump up the valuum sorti en juin 2000 est donc l'album le plus important pour moi. Déjà car il est mortel. Mais aussi car j'avais enfin rattrapé mon retard et je vivais à partir de ce moment l'actu de NOFX en même temps que les autres fans. Cet album marque le début d'une collection assidue. C'est assez simple, j'ai acheté tout ce que le groupe a proposé depuis. Pas forcément tous les t-shirts souvent bien moches, mais tous les EP, les LP, les CD, les DVD, et ce n'est pas peu dire. On peut y voir chez eux une façon de faire du fric, mais je trouve que le groupe bichonne ses fans. Entre les abonnements annuels de vinyle 7 pouces, les versions alternatives entre CD et LP pour les albums, les vinyles colorés, etc. Le tout à tarif peinard, et bah c'est génial.

J'ai dû les voir une quinzaine de fois. C'est fou

comme leurs performances sont aléatoires : ils ne rendent de compte à personne. La plupart seront dégoûtés d'avoir trop de speech/vannes et pas assez de musique mais c'est tout l'intérêt de NOFX pour moi. J'ai d'ailleurs rencontré Fat Mike en 2008 car on jouait avec eux au Hellfest. J'étais paralysé de fascination, et lui s'en contre-foutait. C'était assez nul comme rencontre mais j'ai quand même eu ma photo. Depuis, je les ai croisés sur des festoches, notamment au Download où on a fait une petite partie de ping-pong, mais rien de profond. Les gars ne savent pas qui je suis et ce n'est pas grave. De mon côté, j'ai vécu plein de trucs dans le monde des concerts, j'ai grandi et j'ai réussi à soigner mon côté fanatique.

En 2009, quand l'incroyable Coaster/Frisbee est sorti, je les ai suivis sur les dates françaises de Lyon et Toulouse. Je suis retombé amoureux, alors que je me sentais toujours amoureux, et je me suis dit : « Allez, si je dois me faire tatouer, c'est leur logo, c'est sûr ». J'ai alors décidé de faire de ma peau une espèce de mur de chambre d'ado. Les posters de tout ce que j'idolâtre dans cette chambre seront tatoués au fur et à mesure. Ça a donc commencé par NOFX. Depuis, j'ai eu quelques déceptions artistiques mineures, et je prends plus de recul sur les contradictions de Fat Mike. Sa fixette et son encouragement pour les drogues dures sont très critiquables, surtout avec un ex junkie derrière les fûts. Mais c'est très intéressant de le voir se remettre en question au cours des derniers albums. Je crois que ses convictions vacillent. Grâce à leur incroyable autobiographie, la fragilité des egos du groupe n'est pas cachée et ça le rend encore plus cool. Donc même si Single album n'est pas une grosse branlée, je continuerai de choper tout ce qu'ils sortiront, par respect pour tout ce que ce groupe m'a apporté.

J'ai pompé tout mon jeu de basse dans Justin(e) sur celui de Fat Mike, et avec Ultra Vomit, on essaie toujours scéniquement d'être le bon mix entre Gojira et NOFX. Sans parler de leur indépendance et de l'exemple parfait qu'ils font pour choisir le DIY en général. Sans NOFX, mes groupes n'existeraient sûrement pas tels qu'il sont et ma vie serait radicalement différente.

■ Fabien Lefloch



0621